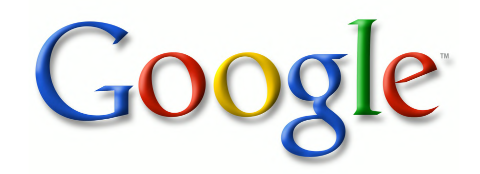
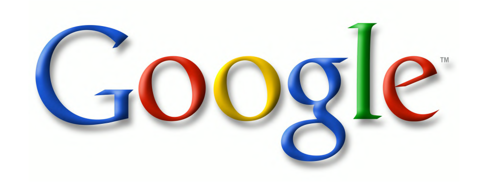




DU

DÉVELOPPEMENT

DES

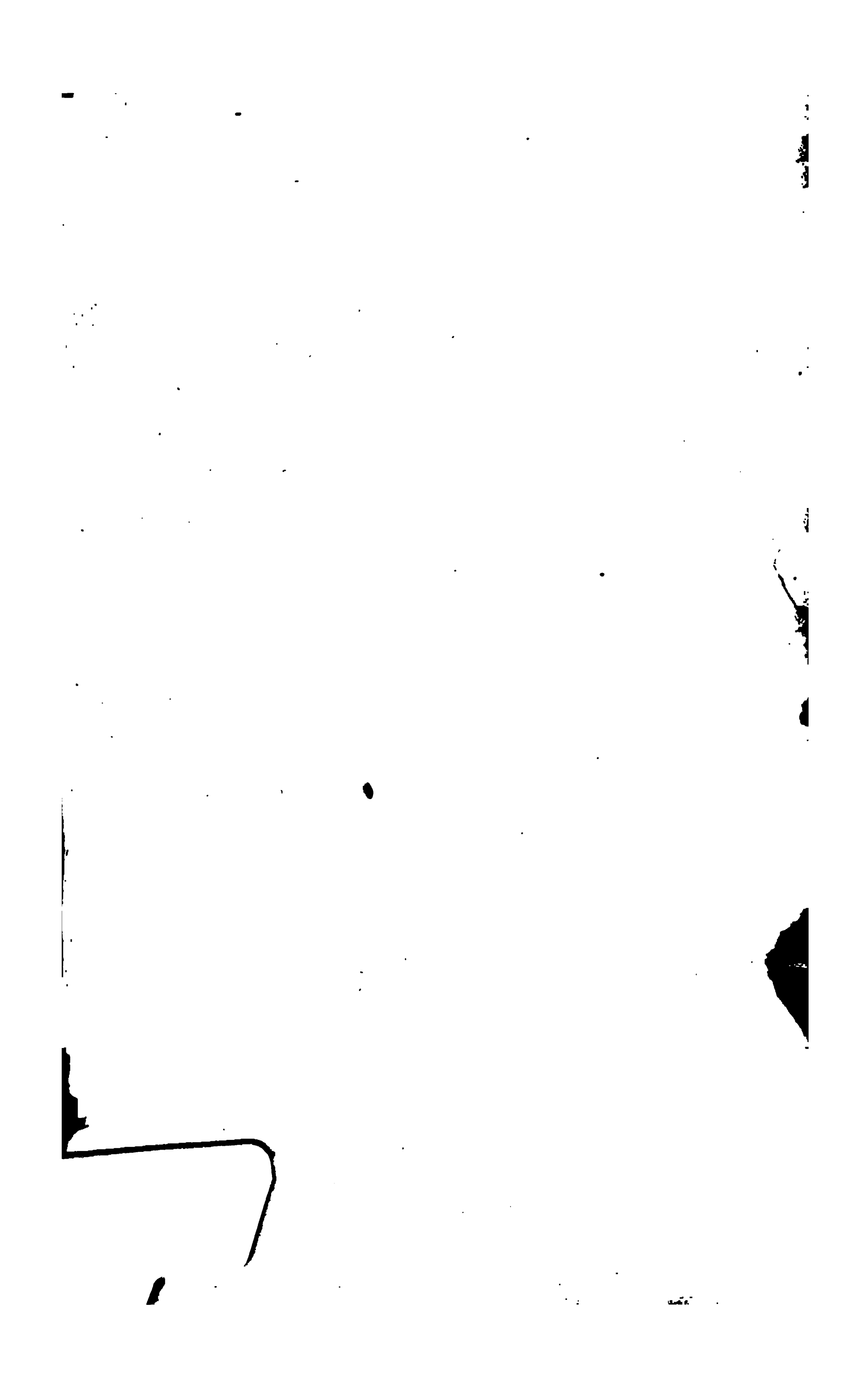
IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES

EN RUSSIE

PAR

ALEXANDRE HERZEN.

LONDRES;
JEFFS, LIBRAIRE, BURLINGTON ARCADE.
1853.



DU
DÉVELOPPEMENT
DES IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES
EN RUSSIE.

Londres, 38, Regent Square.
Imprimerie de la Société Démocratique Polonaise.

Herzen, Aleksandr Ivanovich.

DU

DÉVELOPPEMENT

DES

IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES

EN RUSSIE

PAR

ALEXANDRE HERZEN.

LONDRES;
JEFFS, LIBRAIRE, BURLINGTON ARCADE.
1853.

Seconde édition revue par l'auteur,
publiée par la Centralisation de la Société Démocratique Polonaise.

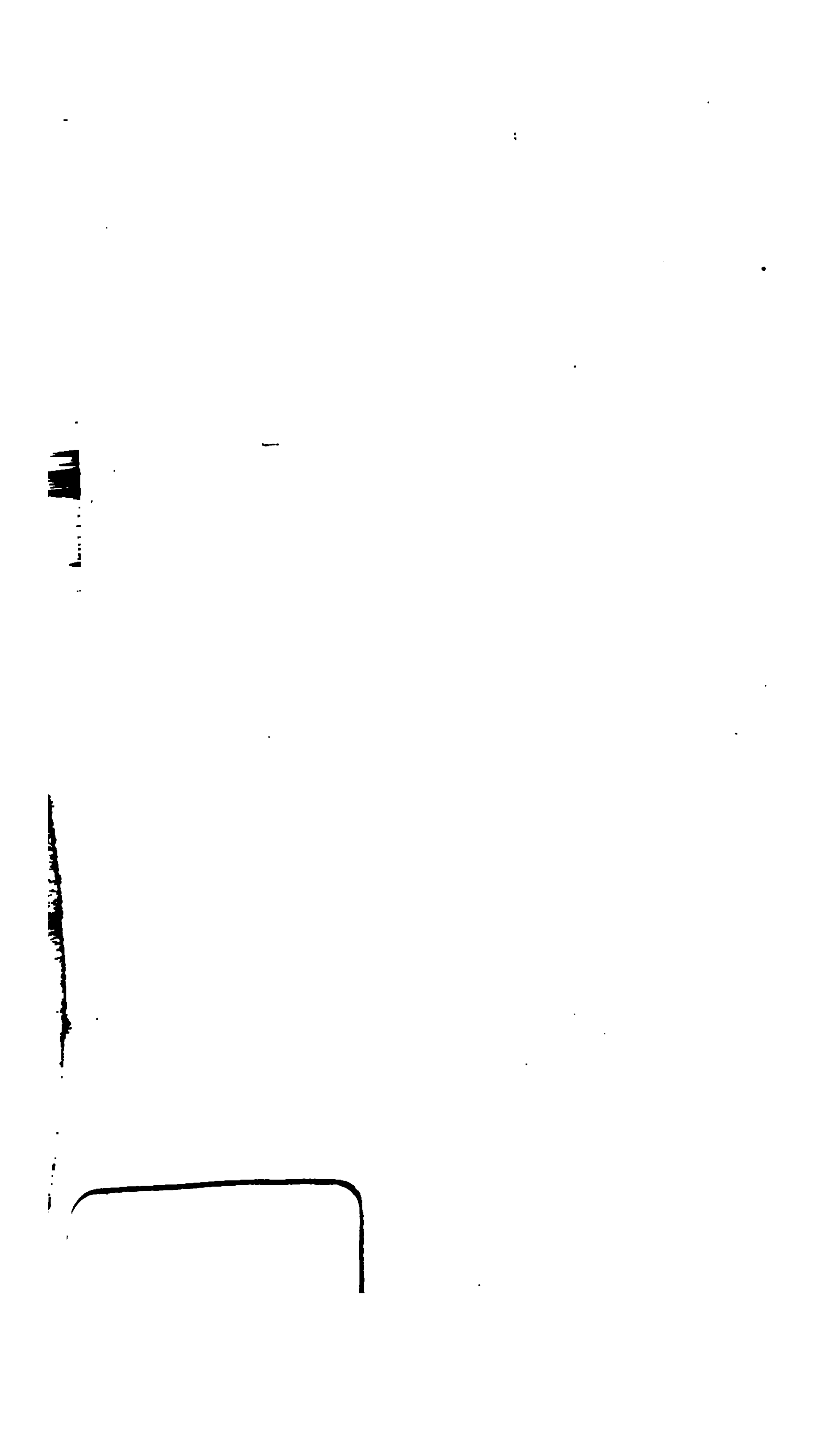
DU

DÉVELOPPEMENT

DES IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES

EN RUSSIE.

(SECONDE ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR.)



I.

LA RUSSIE ET L'EUROPE.

Il y a deux ans, nous avons publié une lettre sur la Russie, dans une brochure intitulée : "*Vom andern Ufer* (*)". Comme notre manière de voir n'a pas changé depuis, nous croyons devoir en extraire les passages suivants :

" C'est une pénible époque que la nôtre ; tout, autour de nous, se dissout, tout s'agite dans un vertige, dans une fièvre maligne. Les plus noirs pressentiments se réalisent avec une effrayante rapidité....

" Un homme libre qui refuse de se courber devant la force n'aura bientôt d'autre refuge en Europe que le pont d'un vaisseau faisant voile pour l'Amérique.

" Ne devons-nous pas nous poignarder à la manière de Caton, parce que notre Rome succombe et que nous ne voyons rien, ou ne voulons rien voir hors de Rome ?....

" On sait pourtant ce que fit le penseur romain qui

(*) Hambourg, Hoffman et Campe, 1849.

sentait profondément toute l'amertume de son temps ; accablé de tristesse et de désespoir, comprenant que le monde auquel il appartenait allait crouler—il jeta ses regards au-delà de l'horison national et écrivit un livre : "*De moribus Germanorum.*" Il eut raison, car l'avenir appartenait à ces peuplades barbares.

" Nous ne prophétisons rien, mais nous ne croyons pas non plus que les destins de l'humanité soient cloués à l'Europe occidentale. Si l'Europe ne parvient pas à se relever par une transformation sociale, d'autres contrées se transformeront ; il y en a qui sont déjà prêtes pour ce mouvement, d'autres s'y préparent. L'une est connue, les États de l'Amérique du Nord ; l'autre est pleine de vigueur, mais aussi pleine de sauvagerie, on la connaît peu ou mal.

" L'Europe entière, sur tous les tons, dans les parlements et dans les clubs, dans les rues et dans les journaux a répété le cri du *Krakehler* berlinois "*Les Russes viennent, les Russes viennent !*" Et, en effet, non seulement ils viennent, mais ils sont venus, grâce à la maison de Habsbourg, et peut-être vont-ils s'avancer encore plus, grâce à la maison de Hohenzollern. Personne, cependant, ne sait au juste ce que sont *ces Russes, ces barbares, ces Cosaques ;* l'Europe ne connaît ce peuple, que par une lutte dont il est sorti vainqueur. César connaissait mieux les Gaulois, que l'Europe moderne ne connaît la Russie. Tant qu'elle avait foi en elle-même, tant que l'avenir ne lui apparaissait que comme une suite de son developpement, elle pouvait ne pas s'occuper d'autres peuples ;—aujourd'hui les choses ont bien changé. Cette ignorance superbe ne sied plus à l'Europe.

" Et chaque fois qu'elle reprochera aux Russes d'*être esclaves*, les Russes auront le droit de demander : *Et vous, êtes-vous libre ?*

" A dire vrai, le XVIIIme siècle accordait à la Russie une attention plus profonde et plus sérieuse que ne le fait le XIXme, peut-être parce qu'il la redoutait moins.

" Des hommes comme Müller, Schlosser, Ewers, Lévesque, consacrèrent une partie de leur vie à l'étude de l'histoire de la Russie, d'une manière tout aussi scientifique que s'en occupèrent, sous le rapport physique, Pallas et Gmelin. De leur côté, des philosophes et des publicistes observaient avec curiosité le phénomène d'un gouvernement despotique et révolutionnaire à la fois. Ils voyaient que le trône, fondé par Pierre I, avait peu d'analogie avec les trônes féodaux et traditionnels de l'Europe.

" Les deux partages de la Pologne furent la première infamie qui souilla la Russie. L'Europe ne comprit pas toute la portée de cet événement ; car elle était alors distraite par d'autres soins. Elle assistait, respirant à peine, aux grands événements par lesquels s'annonçait déjà la Révolution française. L'impératrice de Russie tendit naturellement sa main toute dégoutante de sang polonais à la réaction. Elle lui offrit l'épée de Souvoroff, de ce boucher féroce de Prague. La campagne que Paul fit en Suisse et en Italie n'eut absolument aucun sens, elle ne pouvait que soulever l'opinion publique contre la Russie.

" L'extravagante époque de ces guerres absurdes, que les Français nomment encore aujourd'hui la période de leur gloire, finit avec leur invasion en Russie ; ce fut une aberration de génie, comme la campagne d'Égypte. Il plut à Bonaparte de se montrer à l'univers, debout sur un monceau de cadavres. A l'ostentation des Pyramides, il voulut ajouter celle de Moscou et du Kremlin. Cette fois il ne réussit pas ; il souleva contre lui tout un peuple qui

saisit résolument les armes, traversa l'Europe derrière lui, et prit Paris.

“ Le sort de cette partie du monde fut, pendant quelques mois, entre les mains de l'empereur Alexandre, mais il ne sut profiter ni de sa victoire, ni de sa position ; il plaça la Russie sous le même drapeau que l'Autriche, comme si entre cet empire pourri et mourant et le jeune état qui venait d'apparaître dans sa splendeur, il y eût quelque chose de commun, comme si le représentant le plus énergique du monde slave pût avoir les mêmes intérêts que l'oppresseur le plus ardent des Slaves.

“ Par cette monstrueuse alliance avec la réaction européenne, la Russie, à peine grandie par ses victoires, fut abaissée aux yeux de tous les hommes pensants. Ils secouèrent tristement la tête en voyant cette contrée qui venait, pour la première fois, de prouver sa force, offrir aussitôt après sa main et son aide à tout ce qui était rétrograde et conservateur, et cela, contrairement même à ses propres intérêts.

“ Il ne manquait que la lutte atroce de la Pologne pour soulever décidément toutes les nations contre la Russie. Lorsque les nobles et malheureux restes de la Révolution polonaise, errant par toute l'Europe, y répandirent la nouvelle des horribles cruautés des vainqueurs, il s'éleva de toutes parts, dans toutes les langues européennes, un éclatant anathème contre la Russie. La colère des Peuples était juste....

“ Rougissant de notre faiblesse et de notre impuissance, nous comprenions ce que notre gouvernement venait d'accomplir par nos mains, et nos cœurs saignaient de douleur, et nos yeux s'emplissaient de larmes amères.

“ Chaque fois que nous rencontrions un Polonais, nous n'avions pas le courage de lever sur lui nos regards. Et



cependant je ne sais s'il est juste d'accuser tout un peuple et de le rendre seul responsable de ce qu'a fait son gouvernement.

" L'Autriche et la Prusse n'y ont-elles pas aidé ? La France, dont la fausse amitié a causé à la Pologne autant de mal que la haine déclarée d'autres peuples, n'a-t-elle donc pas, dans le même temps, par tous les moyens, mendié la faveur de la cour de Pétersbourg ; l'Allemagne, alors déjà, n'était-elle pas volontairement, à l'égard de la Russie, dans la situation où se trouvent aujourd'hui forcément la Moldavie et la Valachie ; n'était-elle pas alors comme maintenant gouvernée par les chargés d'affaires de la Russie et par ce proconsul du tzar qui porte le titre de roi de Prusse ?

" L'Angleterre seule se maintint noblement sur le pied d'une amicale indépendance ; mais l'Angleterre ne fit rien non plus pour les Polonais ; elle songeait peut-être à ses propres torts envers l'Irlande. Le gouvernement russe n'en mérite par moins de haine et de reproches ; je prétends seulement faire aussi retomber cette haine sur tous les autres gouvernements, car on ne doit pas les séparer l'un de l'autre ; ce ne sont que les variations d'un même thème.

" Les derniers événements nous ont beaucoup appris ; l'ordre rétabli en Pologne et la prise de Varsovie sont relégués à l'arrière-plan, depuis que l'ordre règne à Paris et que Rome est prise ; depuis qu'un prince prussien préside aux fusillades, et que la vieille Autriche, dans le sang jusqu'aux genoux, essaie d'y rajeunir ses membres paralysés.

" C'est une honte en l'an 1849, après avoir perdu tout ce qu'on avait espéré, tout ce qu'on avait acquis, à côté des cadavres de ceux que l'on a fusillés, étranglés, à côté de ceux qu'on a jetés dans les fers, déportés sans juge-

ment ; à l'aspect de ces malheureux chassés de contrée en contrée, à qui on donne l'hospitalité, comme aux Juifs du moyen âge, à qui l'on jette, comme aux chiens, un morceau de pain, pour les obliger de continuer leur chemin — en l'an 1849, c'est une honte de ne reconnaître le tzarisme que sous le 59 dégré de latitude boréale. Injuriez tant qu'il vous plaîra et accablez de reproches l'absolutisme de Pétersbourg, et la triste persévérance de notre résignation ; mais injuriez le despotisme partout et reconnaissez-le sous quelque forme qu'il se présente. L'illusion optique, au moyen de laquelle on donnait à l'esclavage l'aspect de la liberté s'est évanoui.

" Encore une fois : s'il est horrible de vivre en Russie, il est tout aussi horrible de vivre en Europe. Pourquoi ai-je donc quitté la Russie? Pour répondre à cette question, je traduirai quelques paroles de ma lettre d'adieux à mes amis : "Ne vous y trompez pas ! Je n'ai trouvé ici ni joie, ni distractions, ni repos, ni sécurité personnelle ; je ne puis même imaginer que personne aujourd'hui puisse trouver en Europe ni repos ni joie.

" Je ne crois ici à rien qu'au mouvement ; je ne plains rien que les victimes ; je n'aime rien que ce que l'on persécute ; et je n'estime rien que ce que l'on supplicie, et cependant je reste. Je reste pour souffrir doublement de notre douleur et de celle que je trouve ici, peut-être pour succomber dans la dissolution générale. Je reste, parce qu'ici la lutte est ouverte, parce qu'ici elle a une voix."

" Malheur à celui qui est vaincu ici ! mais il ne succombe pas sans avoir fait entendre sa voix, sans avoir éprouvé sa force dans le combat ; et c'est à cause de cette voix, à cause de cette lutte ouverte, à cause de cette publicité, que je reste.

" Voilà ce que j'écrivais le 1er Mars 1849. Les choses, depuis lors, ont bien changé. Le privilége de se faire

entendre et de combattre publiquement, s'amoindrit chaque jour d'avantage, devient semblable à Pétersbourg ; il y a même des contrées qui ressemblent plus à Pétersbourg que la Russie même.

" Et si l'on en vient, en Europe aussi, à nous mettre un bâillon sur la bouche, et que l'oppression ne nous permette pas même de maudire, à haute voix, nos oppresseurs, nous nous en irons alors en Amérique, sacrifiant tout à la dignité de l'homme et à la liberté de la parole."

II.

LA RUSSIE

AVANT PIERRE Ier.

L'histoire russe, n'est que l'embryogénie d'un Etat slave; la Russie n'a fait que s'organiser. Tout le passé de ce pays, depuis le IXme siècle, doit être considéré comme l'acheminement vers un avenir inconnu, qui commence à poindre.

La véritable histoire russe ne date que de 1812— antérieurement il n'y avait que l'introduction.

Les forces essentielles du peuple russe n'ont jamais été effectivement absorbées par son développement, comme l'ont été celles des peuples germano-romains.

Au IXme siècle, ce pays se présente comme un état organisé d'une toute autre manière que les Etats d'Occident. Le gros de la population appartenait à une race homogène, disséminée sur un territoire très vaste et très peu habité. La distinction qu'on trouve partout ailleurs entre la race conquérante et les races conquises ne s'y rencontrait point. Les peuplades faibles et infortunées des Finois, clairsemées et comme perdues parmi les Slaves, végétaient hors de tout mouvement, dans une soumission

passive, ou dans une sauvage indépendance; elles étaient de nulle importance pour l'histoire russe. Les Normands (Varègues), qui dotèret la Russie de la race princière qui y régna, sans interruption, jusqu'à la fin du XVIIme siècle, étaient plus organisateurs que conquérants. Appelés par les Novgorodiens, ils s'emparèrent du pouvoir et l'étendirent bientôt jusqu'à Kiew. (*)

Les princes varègues et leurs compagnons perdirent à la fin de quelques générations le caractère de leur nationalité, et se confondirent avec les Slaves, après avoir imprimé toutefois une impulsion active et une nouvelle vie à toutes les parties de cet Etat à peine organisé.

Le caractère slave présente quelque chose de féminin; cette race intelligente, forte, remplie de dispositions variées, manque d'initiative et d'énergie. On dirait, que la nature slave, ne se suffisant pas à elle-même, attend un choc qui la réveille. Le premier pas lui coûte toujours, mais la moindre impulsion met chez lui en jeu une force de développement extraordinaire. Le rôle des Normands a été pareil à celui qu'a rempli plus tard Pierre le Grand, par la civilisation occidentale.

La population était partagée en petites communes rurales, les villes étaient rares et ne se distinguaient en rien des villages, excepté par leur plus grande étendue et par l'enceinte en bois qui les entourait, (le mot russe *gorod*, ville, provient de *gorodite*, enclore.) Chaque commune représentait, pour ainsi dire, la descendance d'une famille qui possédait ses biens sans partage individuel, en commun, sous l'autorité patriarcale exercée par un des

(*) On a beaucoup discouru sur la manière dont les Varègues se sont établis en Russie, question tout historique qui ne nous intéresse que médiocrement. La grande importance de la version de Nestor consiste à faire voir la manière dont on envisageait l'invasion varègue au XIIe siècle, et il faut avouer qu'elle seule met au jour le role véritable des Normands.

chefs de famille reconnu pour l'*ancien*. Ce régime tout monarchique était corrigé par l'autorité de *tout le monde* (*wess mir*) ; c'est-à-dire par l'unanimité des habitants. Et, comme l'organisation sociale des villes était la même que celle des campagnes, il est évident que le pouvoir princier était contrebalancé par la réunion générale des citadins (*vetche*).

Il n'y avait aucune distinction entre les droits des citadins et ceux des paysans. En général, nous ne rencontrons dans la vieille Russie aucune classe distincte, privilégiée, isolée. Il n'y avait que le *peuple* et une race, ou plutôt une famille princière, souveraine, la descendance de Rurik le Varègue, qui était complètement distincte du peuple. Les membres de la famille princière partageaient entre eux toute la Russie, selon l'ancienneté généalogique des branches auxquelles ils appartenaient et leur propre ancienneté. L'État était divisé en apanages, qui n'avaient rien de fixe et qui étaient gouvernés chacun par son prince sous la suprématie du plus ancien de la famille, qui s'appelait *grand prince* et avait pour apanage Kiew, plus tard Wladimir et Moscou. Le pouvoir du grand prince sur les autres princes était très-restreint. Ceux-ci reconnaissaient la suprématie de Kiew, mais il n'y avait presqu'aucune dépendance réelle, aucune centralisation administrative. Les apanages n'étaient point envisagés comme des propriétés individuelles des princes, ils ne pouvaient l'être, car les princes passaient souvent d'un apanage à un autre, en réunissaient plusieurs à la fois, par voie d'héritage, ou bien faisaient de leur lot autant de parts qu'ils avaient de fils et d'héritiers mâles ; ou bien encore ils devenaient grands princes selon l'ancienneté (ce n'était pas le fils aîné qui succédait au grand prince, mais le rère de celui-ci). On peut s'imaginer, sans peine, à quelles luttes sanglantes, à quelles contestations éternelles donnait

lieu une hérédité si compliquée. Les guerres entre le grand prince et les princes apanagés n'ont pas discontinué jusqu'à l'établissement de la centralisation moscovite.

Nous trouvons autour des princes un cercle très restreint de leurs compagnons d'armes, amis ou dignitaires, qui forme quelque chose dans le genre d'une aristocratie très difficile à caractériser, parce qu'elle n'avait rien de défini ou de bien prononcé. Le titre de *boyard* était honoraire, il ne donnait aucun droit positif et n'était pas même héréditaire. Les autres titres ne représentaient que des fonctions, en sorte que l'échelle des dignités aboutissait imperceptiblement à la grande classe des paysans. Aussi toute cette couche supérieure de la société fut-elle recrutée par le peuple; les descendants des guerriers varègues, qui vinrent avec Rurik, apportèrent, à ce qu'il paraît, l'idée d'une institution aristocratique, mais l'esprit slave la mutila selon ses notions patriarcales et démocratiques. La *drougina*, espèce de garde permanente du prince, était trop peu nombreuse pour former une classe à part. Le pouvoir princier était bien loin d'être illimité comme il le fut plus tard à Moscou. Le prince n'était en réalité que l'*ancien* d'un grand nombre de villes et de villages, qu'il gouvernait conjointement avec les *réunions générales*, mais il avait l'immense avantage de ne pas être électif et de partager les droits souverains de la famille à laquelle il appartenait. En outre, le grand prince était le grand juge du pays, le pouvoir judiciaire n'était pas séparé du pouvoir exécutif. Cette fédéralisation étrange, dont l'unité s'exprimait par l'unité de la race régnante et ne se perdait point dans la divisibilité des parties et le manque de centralisation, cette fédéralisation, avec sa population homogène sans classes, sans distinctions entre les villes et villages, avec ses propriétés territoriales sous le régime *communiste*, ne res-

semble en rien aux autres états de la même époque. Mais si cet état différait si essentiellement des autres états de l'Europe, on n'est point autorisé à supposer qu'il leur fût inférieur avant le XIVme siècle. Le peuple russe d'alors était plus libre que les peuples de l'Óccident féodal. D'autre part, cet État slave ne ressemblait pas non plus aux États asiatiques, ses voisins. S'il y entrait quelques éléments orientaux, le caractère européen dominait. La langue slave appartient, sans aucune contestation, aux langues indo-européennes et non pas aux langues indo-asiatiques ; en outre, les Slaves n'ont ni ces élans soudains qui réveillent le fanatisme des populations entières, ni cette apathie qui prolonge la même existence sociale au travers des siècles entiers et de générations en générations. Si l'indépendance individuelle est aussi peu développée chez les peuples slaves que chez les peuples d'Orient, il y a cependant cette différence à établir, que l'individu slave a été absorbé par la commune, dont il était un membre actif, tandis que l'individu de l'Orient a été absorbé par la race ou l'état auxquels il n'avait qu'une participation passive.

La Russie paraissait asiatique, vue de l'Europe, européenne, vue de l'Asie ; et ce dualisme convenait parfaitement à son caractère et à sa destinée, qui consiste entre autres à devenir le grand caravan-sérail de la civilisation entre l'Europe et l'Asie.

La religion même continua cette double influence. Le christianisme est européen, c'est la religion de l'Occident ; la Russie en l'acceptant s'éloignait de l'Asie, mais le christianisme qu'elle adopta fut oriental : il venait de Bysance.

Le caractère slavo-russe a une grande affinité avec celui de tous les Slaves, en commençant par les Illyriens et les Monténegrins et en terminant par les Polonais

avec lesquels les Russes luttaient si longtemps. Ce qui distingue le plus les Slavo-Russes, (outre l'influence étrangère qu'ont subie les diverses races slaves), c'est une tendance non interrompue, persévérante, à s'organiser en un Etat indépendant et fort. Cette plasticité sociale manquait plus ou moins aux autres races slaves, même aux Polonais. L'idée de vouloir organiser et étendre l'Etat, se réveille du temps des premiers princes qui vinrent à Kiew, de même qu'après mille ans, elle se retrouve dans Nicolas. On la reconnaît dans l'idée fixe de conquérir Bysance et dans l'entraînement avec lequel le peuple s'est levé en masse (en 1612 et 1812), lorsqu'il a craint pour son indépendance nationale. Instinct ou legs des Normands, ou tous les deux ensemble, c'est là un fait incontestable et la cause pour laquelle la Russie a été le seul pays slave qui se soit organisé avec une telle puissance. L'influence étrangère même a aidé de diverses manières à ce développement, en facilitant la centralisation et en prêtant au gouvernement les moyens qu'il n'avait pas.

Le premier élément étranger, après l'élément normand, que nous voyons se mêler à la nationalité russe, fut l'élément bysantin. Tandis que les successeurs de Swiatoslaw ne rêvaient que la conquête de la Rome *orientale*, celle-ci enreprit et accomplit leur soumission spirituelle. La conversion de la Russie à l'orthodoxie grecque est un de ces événements graves, dont les suites ne peuvent être calculées, qui se développent durant des siècles, et changent parfois la face du monde. Il n'y a pas de doute qu'un demi-siècle ou un siècle plus tard, le catholicisme n'eût pénétré en Russie et n'en eût fait une seconde Croatie ou une seconde Bohême.

L'acquisition de la Russie fut une immense victoire pour l'empire expirant à Bysance et pour l'église humiliée

par sa rivale. Le clergé de Constantinople, avec cette astuce qui le caractérise, le comprit fort bien ; il entourait ses princes de moines et désignait les chefs de la hiérarchie cléricale. L'héritier, le défenseur, le vengeur de tout ce que l'église grecque avait souffert ou avait à souffrir fut trouvé, non en Anatolie, non en Antioche, mais dans un peuple qui touchait d'un côté à la mer Noire et d'un autre à la mer Blanche.

L'orthodoxie grecque forma un lien inséparable entre la Russie et Constantinople ; elle affermit l'attraction naturelle des Slavo-Russes vers cette ville, et prépara par sa conquête religieuse la conquête future de la métropole orientale par le seul peuple puissant qui professât l'orthodoxie grecque.

L'Église se jeta aux pieds des princes russes, lorsque Mahomet II entra en vainqueur à Constantinople, et, depuis ce temps, le clergé ne cessa de leur montrer du doigt le croissant sur l'église de Sainte-Sophie. M. Fallmerayer raconte dans ses *Fragments de l'Orient*, comme le clergé grec était electrisé, lorsqu'on entendait la canonnade de Paskéwitch à Trébisonde, et comme les moines d'Haygyon-Horos et d'Athos attendaient leur libérateur orthodoxe. La domination turque aura été beaucoup plus favorable que contraire au dénouement que nous prévoyons. L'Europe catholique n'aurait pas laissé le Bas-Empire en repos pendant les quatre derniers siècles. Une fois déjà les Latins avaient régné sur l'empire d'Orient. On aurait probablement relégué les Empereurs dans quelque coin de l'Asie-Mineure et converti la Grèce au catholicisme. La Russie d'alors n'aurait pu rien faire contre les empiétements des Occidentaux ; les Turcs ont donc sauvé, par leur conquête, Constantinople de la domination papale. Le joug des Osmanlis a été dur, impitoyable, sanguinaire au commencement ; mais lorsqu'ils

n'eurent plus rien à craindre, ils laissèrent les peuples conquis jouir en repos de leur religion, de leurs mœurs, et c'est ainsi que s'écoulèrent les quatre derniers siècles. La Russie devint virile depuis ce temps, l'Europe vieillit, et la Sublime-Porte elle-même a déjà subi l'émancipation de la Morée et un Sultan réformateur.

A l'influence bysantine se joignit bientôt une influence encore plus étrangère à l'esprit occidental, l'influence mongole. Les Tartares passèrent sur la Russie comme une nuée de sauterelles, comme un ouragan démolissant tout ce qu'il rencontrait sur son chemin. Ils saccageaient les villes, brûlaient les villages, s'entre-pillaient les uns les autres, et, après toutes ces horreurs, ils disparaissaient derrière les bords de la mer Caspienne, en envoyant de temps à autre des hordes féroces pour rappeler leur domination à la mémoire des peuples conquis. Quant à l'organisation intérieure de l'état, à son administration et à son gouvernement, ces conquérants nomades n'y touchaient pas. Non seulement ils laissaient une pleine liberté à l'exercice de la religion grecque, mais ils bornaient leur domination sur les princes russes à exiger d'eux de venir chercher leur investiture chez les Khans, de reconnaître leur souveraineté, et de payer l'impôt prescrit. Le joug mongol néanmoins porta un coup terrible au pays ; le fait matériel des dévastations renouvelées à plusieurs reprises avait exténué le peuple, il fléchit sous une misère accablante. Il désertait les villages, errait dans les bois, il n'y avait plus de sécurité pour les habitants ; les charges s'accrurent de l'impôt que venaient percevoir, au moindre retard, des Baskaks avec des pleins-pouvoirs et des milliers de Tartares et de Calmouks. C'est à partir de ces temps néfastes, qui durèrent près de deux siècles, que la Russie se laissa dévancer par l'Europe. Le peuple persécuté, ruiné, toujours intimidé, acquit l'astuce et la

servilité des opprimés; l'esprit public s'avilit. L'unité même de l'état était prête à se rompre, de grandes crevasses se faisaient de tous côtés : le Sud de la Russie commençait de plus en plus à se détacher de la Russie centrale, une partie penchait vers la Pologne, une autre était sous la domination des Lithuaniens. Les grands princes de Moscou ne s'inquiètent plus de Kiew. L'Ukraine se couvre de Cosaques indépendants, de ces hordes armées formant des républiques militaires, se recrutant de déserteurs et d'émigrants de toutes les parties de la Russie, qui ne reconnaissaient aucune souveraineté. Novgorod et Pskow, protégés des Mongols par les distances et les marais, cherchaient à se rendre indépendants de la Russie centrale ou à la dominer. Au centre de l'état, dans la partie la plus dévastée, on voyait une nouvelle ville, sans autorité, sans nom populaire, lever la tête avec la prétention orgueilleuse au titre de la capitale de la Russie. Il semblait que cette ville, perdue au fond des bois de sapin, n'avait aucun avenir, mais ce fut là justement que se noua le nœud central de la vie russe.

Le pouvoir des grands princes, changea de caractère dès qu'ils eurent quitté Kiew. A Wladimir, ils devinrent plus absolus. Les princes commencèrent à considérer leur apanage comme leur propriété, ils se crûrent inamovibles, héréditaires. A Moscou, les princes changèrent l'ordre de la succession, ce ne fut plus le frère aîné, mais le fils aîné qui succéda. Ils diminuèrent de plus en plus les apanages des autres membres de la famille. L'élément populaire ne pouvait être fort dans une ville jeune, sans traditions, sans coutumes. C'est là ce qui attachait le plus les princes à Moscou. L'idée d'une réunion de toutes les parties de l'état fut la pensée dirigeante de tous les princes de Moscou, depuis Ivan Kalita, type du souverain de cette époque, politique, fourbe, astucieux, adroit, cherchant

à s'assurer la protection des Mongols par la plus grande soumission, et en même temps s'emparant de tout et profitant de tout ce qui pouvait accroître sa puissance. Moscou progressait avec une célérité inouie. Aux persévérances de ses princes se joignit sa position géographique. Moscou fut le véritable centre de la Grande-Russie, ayant en son pouvoir, à de petites distances de cent cinquante à deux cents kilomètres les villes de Twer, Wladimir, Jaroslaw, Riazane, Kalouga, Orel, et, dans une périphérie un peu plus étendue, Novgorod, Kostroma, Woronesch, Koursk, Smolensk, Pskow et Kiew.

La nécessité d'une centralisation était évidente ; sans elle on ne pouvait ni secouer le joug mongol, ni sauver l'unité de l'état. Nous ne croyons pas cependant que l'absolutisme moscovite ait été le seul moyen de salut pour la Russie.

Nous n'ignorons pas quelle place pitoyable occupent les hypothèses dans l'histoire, mais nous ne voyons pas de motif pour rejeter sans examen toutes les probabilités en se renfermant dans les faits accomplis. Nous n'admettons nullement ce fatalisme qui voit une nécessité absolue dans les événements, idée abstraite, théorique, que la philosophie spéculative a importée dans l'histoire comme dans la nature. Ce qui a été, a certainement eu des raisons d'être, mais cela ne veut nullement dire que toutes les autres combinaisons aient été impossibles ; elles le sont devenues par la réalisation de la chance la plus probable, c'est là tout ce qu'on peut admettre. L'histoire est beaucoup moins fixe qu'on ne le pense ordinairement.

Au XVme, même au commencement du XVIme siècle, il y avait encore dans la marche des événements en Russie une fluctuation telle qu'il n'était point décidé lequel des deux principes formant la vie populaire et politique aurait le dessus : le prince ou la commune, Moscou ou Novgorod.

Novgorod, libre du joug mongol, grande et forte, mettant toujours les droits des communes au dessus des droits des princes, cité habituée à se croire souveraine, métropole ayant de vastes ramifications coloniales en Russie, Novgorod était riche par le commerce actif qu'elle entretenait avec les villes ansêatiques. Moscou, fidèle fief de ses princes, s'élevant sur les ruines des anciennes villes par la grâce des Mongols, ayant une nationalité exclusive, n'ayant jamais connu la véritable liberté communale de la période de Kiew, Moscou l'emporta ; mais Novgorod aussi a eu des chances pour elle, ce qui explique la lutte acharnée entre ces deux villes et les cruautés exercées à Novgorod par Jean *le terrible*. La Russie pouvait être sauvée par le développement des institutions communales ou par l'absolutisme d'un seul. Les événements prononcèrent en faveur de l'absolutisme, la Russie fut sauvée ; elle est devenue forte, grande ; mais à quel prix ? C'est le pays le plus malheureux du globe, le plus asservi ; Moscou a sauvé la Russie, en étouffant tout ce qu'il y avait de libre dans la vie russe.

Les grands princes de Moscou échangèrent leur titre contre celui de TZARS DE TOUTES LES RUSSSIES. L'humble titre de grand prince de ne leur suffit plus, il leur rappelait trop l'époque de Kiew et les Vétchis. Vers le même temps, le dernier empereur de Bysance tomba percé de coups, sous les murs de Constantinople. Ivan III épousa Sophie Paléologue ; l'aigle à deux têtes, chassé de Constantinople, apparut sur le pavillon des tzars moscovites. Les moines grecs prophétisaient dans tout l'Orient chrétien que la vengeance n'était pas loin et qu'elle viendrait du Nord ; le clergé bysantin craignait comme le plus grand malheur, de voir les *Latins* venir à leur secours, et n'avait d'espoir qu'en l'aide des tzars. Ce fut alors qu'il commença avec une nouvelle ardeur, à *bysantiniser* le

gouvernement. Le clergé devait nécessairement désirer d'organiser la Russie selon la manière des Comnènes et des Paléologues, d'en faire un empire muet, obéissant à une foi aveugle, dénué de lumières, et au-dessus duquel planerait un tzar divinisé, mais bridé par la puissance cléricale.

Remis peu à peu des ravages des Mongols, le peuple russe se trouva face à face avec le tzar, avec une monarchie illimitée, devenue accablante par le poids qu'elle avait acquis à l'ombre du Khanat. Le tzar avait déjà réuni une grande partie des apanages et les avait incorporés au domaine de Moscou. Il était devenu beaucoup plus puissant que les autres princes réunis et le peuple des villes. S'il trouvait des *rebelles*, il les soumettait, princes ou villes, avec une férocité sanguinaire. Novgorod tint bon, mais elle finit par succomber; la grande cloche qui appelait le peuple sur la place publique, la cloche dite des *Vêtchi* fut transportée comme un trophée à Moscou, cette ville qui naguère encore avait été méprisée des Novgorodiens. Les ambassadeurs de Novgorod dirent à Ivan III : "Tu nous ordonnes de nous conformer aux lois de Moscou, mais nous ne *connaissons pas les lois* de Moscou, apprends-nous à les connaître." Ivan IV n'oublia pas cette ironie. Après le sac de Novgorod, après la prise de Pskow, après l'asservissement de Twer, les autres villes ne purent même pas penser à une résistance sérieuse, d'autant plus qu'elles avaient beaucoup souffert des invasions soit des Mongols, soit des Polonais ou des Lithuaniens. Les Vétchi s'éteignaient les uns après les autres, un silence profond gagnait tout l'état, les tzars devenaient autocrates, omnipotents.....

Le bysantinisme inoculé par le clergé au pouvoir restait pourtant plus à la surface qu'il ne dépravait le fond de la nation. Il n'était en rapport ni avec le caractère national,

ni même avec le gouvernement. Le bysantinisme, c'est la vieillesse, la fatigue, la résignation de l'agonie ; le peuple russe était ruiné, abaissé, il n'avait pas assez d'énergie pour se relever, mais il était jeune, et, en réalité, il n'y avait pas en lui de désespoir, il avait plutôt déserté le champ de bataille qu'il n'avait été vaincu ; perdant ses droits dans les villes, il les conservait au sein des communes rurales. Comment pouvait-il donc descendre vivant au cercueil, comme l'a fait Charles V, et se borner aux funérailles pompeuses et solennelles d'après le rite bysantin !

Ceci est tellement vrai, que chaque individualité énergique qui occupa le trône de Moscou, s'éfforça de rompre le cercle étroit de formalisme dans lequel se trouvait placé son pouvoir. Ivan IV, Boris Godounoff, le Pseudo-Démétrius travaillèrent, avant Pierre Ier, à changer l'atmosphère soporifique et lourde du palais de Kremlin ; ils suffoquaient eux-mêmes. Ils voyaient que, sous ce régime de formalités puériles et d'esclavage réel, le pays se démoralisait de plus en plus, que rien ne progressait, que l'administration provinciale devenait toujours plus onéreuse pour les sujets, sans aucun profit pour l'ètat. Ils voyaient que les prières du patriarche de Moscou et les images miraculeuses venant du mont Athos ne suffisaient pas pour les tirer de cet état de torpeur précoce.

Ivan le Terribe osa appeler à son aide les institutions communales ; il rédigea son code dans le sens des anciennes franchises : il laissa la perception des impôts et toute l'administration des provinces à des fonctionnaires électifs, il agrandit les attributions du jury en lui soumettant les procès criminels, et en exigeant son assentiment pour tout emprisonnement. Il voulut même abolir la charge des intendants des provinces et laisser à celles-ci pleine liberté de se gouverner elles-mémes, sous la direction d'une

chambre *ad hoc*. Cependant la liberté communale frappée par ses prédécesseurs ne renaissait pas à l'invitation d'un tzar omnipotent et féroce. Tous ses projets furent contrecarrés et sont restés stériles; telle a été vers la fin du XVIme siècle la désorganisation et l'apathie générale. Furieux de désespoir, Ivan multiplia ses exécutions d'une cruauté raffinée, par haine et par dégoût. — "Je ne suis pas Russe, je suis Allemand", a-t-il dit un jour à son orfèvre d'origine étrangère.

Boris Godounoff pensa sérieusement à se rapprocher de l'Europe, à introduire les arts et les sciences de l'Occident, à établir des écoles; mais, sous ce dernier rapport, il trouva une opposition décidée de la part du clergé. Celui-ci se soumettait à tout, mais il craignait les lumières qui n'avaient point leur source dans l'orthodoxie. Il n'était pas facile aussi de faire venir des étrangers, attendu que les peuples baltiques leur barraient la route. On eût dit, que, pressentant l'asservissement actuel de leur descendants par la Russie, ils interceptassent chaque rayon de lumière venant d'Occident en Moscovie.

Ce que Boris n'a osé faire, le faux Démétrius le tenta. Homme instruit, civilisé, chevaleresque, il obtint le trône par une guerre civile, faite au nom de la légitimité et soutenue par la Pologne et les Cosaques. Démétrius attaqua plus directement que son prédécesseur les anciennes coutumes et les mœurs stationnaires de la Russie. Il ne cachait ni ses plans de réforme, ni ses prédilections pour les mœurs polonaises et l'Église romaine.

Le peuple de Moscou, soulevé par des boyars rebelles au nom de l'orthodoxie et de la nationalité en danger, envahit le palais, massacra le jeune tzar, profana son cadavre, le brûla, et, après avoir bourré un canon de ses cendres, les dispersa au vent.

La fermentation, surexcitée par ces événemens, répandit

une activité fébrile dans tout l'état. La Russie s'agita de Kasan jusqu'à la Néva et la Pologne.... Était-ce un effort instinctif du peuple pour se constituer d'une autre manière, ou bien la dernière convulsion du désespoir, après laquelle il devint passif et laissa faire, jusqu'à nos jours, le gouvernement ?...

La confusion, l'irritation furent grandes, le sang coula partout. Après la mort du pseudo-Démétrius, on produisit un second prétendant, puis un troisième.... L'un d'eux se tenait à quelques lieues de Moscou, dans un camp retranché, entouré de corps-francs russes, de Polonais et de Cosaques. Les provinces s'armaient, les unes pour aller au secours de Moscou, les autres pour aider aux prétendants ; le palais du Kremlin restait vide, il n'y avait pas de tzar, pas même de gouvernement régulier. Le roi Sigismond de Pologne voulait imposer à la Russie son fils Wladislas ; une armée suédoise occupait le Nord de la Russie et voulait faire monter un de ses princes sur le trône russe ; le peuple opta pour les princes Chouïski, tandis que les provinces ne voulaient pas en entendre parler. L'interrègne, la guerre civile, la guerre avec les Polonais, les Cosaques et les Suédois, l'absence de tout gouvernement durèrent quatre ans. Les dernières forces du peuple furent épuisées dans la défense de l'indépendance politique, aucun sacrifice ne lui coûta. Le boucher de Nijni, Minine et le prince Pojarski sauvèrent la patrie, mais ils ne la sauvèrent que des étrangers. Le peuple, las de troubles, de prétendants, de guerre, de pillage, voulait le repos à tout prix. Ce fut alors qu'on fit une élection hâtive, en dehors de toute légalité, sans consulter le peuple ; on proclama le jeune Romanoff tzar de toutes les Russies. Le choix tomba sur lui, parce que, en vertu de son âge, il n'inspirait d'ombrage à aucun parti. Ce fut une élection dictée par la lassitude.

Le règne de Romanoff, avant Pierre Ier, fut la fleuraison du régime pseudo-bysantin ; le peuple était comme mort, ou ne donnait des signes de vie qu'en formant des bandes de brigands qui parcouraient les rives de la Samara et de la Volga. Les rouages lourds d'une administration mal entendue écrasaient le peuple ; le gouvernement entrevoyait son incapacité, faisait venir des étrangers, ne pouvait se tirer d'affaires sans l'exemple de l'Europe, et, par une absurde contradiction, il continuait pourtant à se renfermer dans une nationalité exclusive et professait une haine sauvage pour toute innovation.

Il faut lire les récits des mœurs moscovites de ce temps, faits par un diplomate russe, qui s'est réfugié, vers la fin du XVIIme siècle, à Stockolm, KASCHIKINE. On recule avec horreur devant l'asphyxie sociale de ce temps, devant ces mœurs qui n'étaient qu'une parodie de mauvais goût du Bas-Empire. Les dîners, les processions, les vêpres, les messes, les réceptions d'ambassadeurs, les changements de costumes, trois ou quatre fois par jour, formaient toute l'occupation des tzars. Autour d'eux se rangeait une oligarchie sans dignité, sans culture. Ces fiers aristocrates, vaniteux des fonctions qu'avaient occupées leurs pères, étaient fustigés dans les écuries du tzar, même knoutés sur la place publique, sans en ressentir l'offense. Il n'y avait rien d'humain dans cette société ignorante, stupide et apathique. Il fallait nécessairement sortir de cet état, ou pourrir avant d'avoir été mûr.

Mais comment sortir, d'où attendre le salut ? Certes, il ne pouvait venir du clergé, qui était alors à l'apogée de sa grandeur et de son influence. Le peuple courbait la tête et se tenait à l'écart ; étaient-ce donc ces boyards flagellés qui pouvaient lui indiquer le chemin ? Évidemment non, mais lorsqu'une exigence se fait sentir, les moyens pour la réaliser ne manquent jamais.

La révolution qui devait sauver la Russie sortit du sein même de la famille, jusques là apathique, des Romanoff.

— Avant d'aller plus loin, il nous faut aborder une des questions les plus embrouillées de l'histoire russe : le développement du servage. Aucune histoire, ni ancienne ni moderne, ne nous présente rien d'analogue à ce qui s'est produit en Russie, au XVIIme siècle, et à ce qui s'est établi définitivement au XVIIIme, par rapport aux paysans. Par une série de simples mesures de police, par les empiètements des seigneurs qui possédaient des terres habitées, par la tolérance du gouvernement et par l'inertie des paysans, ceux-ci devinrent, de libres qu'ils étaient, de plus en plus *fermes* à la terre (*krépki*), propriétés inséparables du sol. Il semble que toutes les libertés de l'état naturel que les Slaves avaient conservées devaient passer par le terrible creuset de l'absolutisme et de l'arbitraire, pour être reconquises par des souffrances et des révolutions.

La commune rurale était restée intacte, pendant que les tzars minaient les franchises des villes et des campagnes. Son tour vint, mais ce ne fut point la commune, ce fut le paysan qu'on écrasa. Nous rencontrons au commencement du XVIIme siècle une loi du tzar Godounoff qui règle et limite les droits du paysan de passer des terres d'un seigneur sur les terres d'un autres. Cette loi ne mettait même pas en doute les droits de migration, encore moins la libérté individuelle des paysans ; elle ne fut motivée que par des raisons économiques assez plausibles au point de vue gouvernemental. Les paysans abandonnaient les terres des pauvres propriétaires et affluaient sur les terres des seigneurs riches ; les contrées fertiles étaient encombrées, tandis que les terrains stériles manquaient de bras. Le tzar Godounoff, usurpateur adroit et détesté des grands seigneurs, flattait en outre par cette

loi les petits propriétaires. Tel a été le premier pas vers le servage.

Bientôt, le même prince fit une autre loi à peine concevable ; pour la rendre intelligible, il faut dire qu'anciennement le nombre des serfs en Russie était très restreint : c'étaient ou des prisonniers de guerre ou des esclaves achetés en pays étrangers (*kholopi*), ou enfin des hommes qui se vendaient eux-mêmes avec leurs descendants (*kabalny ludi.*) Ces gens n'avaient rien de commun ni avec le paysan, ressortissant de la commune et cultivant la terre seigneuriale, ni avec les serviteurs libres des boyars. Ces derniers étaient souvent renvoyés en grand nombre par les maîtres et allaient se répandre en mendiants ou voleurs de grande route, ou bien joignaient les brigands de la Volga et les cosaques du Don, ces réceleurs de tous les vagabonds et de tous les gens en guerre avec la société. Boris, toujours en garde, craignait cette masse mécontente et affamée ; pour mettre fin à ces inconvénients et pour être sûr que ces hommes fussent nourris pendant la famine et ne se dispersassent pas, il décréta que les domestiques qui resteraient un temps donné chez leurs maîtres, seraient leurs serfs et ne pourraient ni les quitter, ni être renvoyés. C'est ainsi que des milliers d'hommes tombèrent dans l'esclavage presque sans s'en apercevoir. Les désertions et les fuites ne diminuèrent pas ; il serait difficile de préciser combien de soldats cette loi procura aux bandes de Démétrius, de Honsewski, de Zolkiewski, du Hétman des Zaporogues et de tous les condottieri qui dévastaient la Russie au commencement du XVIIme siècle. Depuis le règne de Boris jusqu'a Catherine II, un mouvement sourd et sombre agita le peuple des campagnes, et la révolte de Pougatcheff est aujourd'hui encore vivante dans sa mémoire.

Chaque seigneur répéta en petit le rôle du grand prince

de Moscou, et, de même que les villes avaient perdu leurs libertés parce qu'elles restaient dans le vague des usages, la commune dans sa lutte avec le seigneur eut le dessous contre le principe de l'autorité et de l'individualisme, plus énergique et plus égoïste qu'elle. Le tzarisme, basé lui-même sur un pouvoir illimité, devait nécessairement protéger les attentats des seigneurs, en anéantissant les défenseurs naturels des paysans, les jurés, en soutenant le seigneur dans toutes ses contestations avec le paysan. Cependant la loi ne précisait et ne sanctionnait rien, il n'y avait qu'abus de la part du gouvernement et passiveté de la part du peuple.

Ce fut dans cet état des choses que le premier recensement ordonné par Pierre I[er], en 1710, fournit un terrain légal à ces abus monstrueux, et ce fut lui, le civilisateur de la Russie, qui les sanctionna. Il serait difficile de déterminer les raisons qui le firent agir de la sorte. Fut-ce une faute, une rancune ou bien un fait providentiel? Ainsi que Pierre I[er] fut le représentant du tzarisme et de la révolution, de même le seigneur devint le représentant d'un pouvoir inique en même temps que le véritable levain révolutionnaire. Pierre I[er] a entraîné l'état dans le mouvement, et le seigneur entraînera directement ou indirectement la commune indolente et passive dans la révolution. Ce ferment sera dissous, sans nul doute, mais ce ne sera qu'après avoir consommé la perte de l'absolutisme. La commune, ce produit du sol, assoupit l'homme, absorbe son indépendance, elle ne peut ni s'àbriter du despotisme, ni émanciper ses membres; pour se conserver, elle doit subir une révolution.

Toutes les libertés communales périssaient de fait devant l'individualité prononcée des tzars de Moscou, mais par bonheur, la lignée des tzars aboutit à Pierre, qui fut le véritable représentant du principe révolutionnaire latent

dans le peuple russe. Pierre Ier, ainsi que l'a dit un jeune historien, fut la première individualité russe qui osât se poser d'une manière indépendante. Un rôle semblable revient à la noblesse russe : elle représente le principe individuel en regard de la commune, et partant, l'opposition à l'absolutisme.

Elle ne brisera pas la commune, elle l'opprimera jusqu'à ce qu'elle se soulève. La commune qui s'est maintenue à travers des siècles est indestructible. Pierre Ier, en détachant complètement la noblesse du peuple et en la dotant d'un pouvoir terrible à l'égard des paysans, déposa au fond de la vie populaire un antagonisme qui ne s'y trouvait point, ou qui ne s'y trouvait qu'à un faible degré. Cet antagonisme aboutira à une révolution sociale, et il n'y a pas de Dieu au palais d'hiver qui puisse détourner cette coupe de la destinée de la Russie.

III.

PIERRE Ier.

Le désir de sortir de la situation lourde dans laquelle se trouvait l'état s'accroissait de plus en plus, lorsque, vers la fin du XVIIme siècle, il parut sur le trône des tzars un révolutionnaire audacieux doué d'un génie vaste et d'une volonté infléxible.

Pierre Ier ne fut ni un tzar oriental ni un ***dynaste***, ce fut un despote, à l'instar du Comité de Salut public, despote en son propre nom et au nom d'une grande idée, qui lui assurait une supériorité incontestable sur tout ce qui l'entourait. Il s'arracha au mystère dont s'entourait la personne du tzar, et jeta avec dégoût loin de lui la défroque bysantine dont se paraient ses prédécesseurs. Pierre Ier ne pouvait se contenter du triste rôle d'un Dalaï-Lama chrétien, orné d'étoffes dorées et de pierres précieuses, qu'on montrait de loin au peuple, lorsqu'il se transportait avec gravité de son palais à la cathédrale de l'Assomption, et de la cathédrale de l'Assomption à son palais. Pierre 1er paraît devant son peuple en simple mortel. On le voit, ouvrier infatigable, depuis le matin

jusqu'à la nuit, en simple redingotte militaire, donner des ordres et enseigner la manière dont il faut les exécuter; il est maréchal-ferrant et menuisier, ingénieur, architecte et pilote. On le voit partout sans suite, tout au plus avec un aide-de-camp, dominant la foule par sa taille.—Pierre le Grand, comme nous l'avons dit, fut le premier individu émancipé en Russie, et, par cela même, révolutionnaire couronné.

Il soupçonnait ne pas être le fils du tzar Alexis. Un soir il demanda naïvement, au souper, au comte Jagouginski s'il n'était pas son père?—Je n'en sais rien, répondit Jagouginski pressé par lui, la défunte tzarine avait tant d'amants! Voilà pour la légitimité. Quant aux intérêts dynastiques, vous savez que Pierre se trouvant à Pruth, dans une position désespérée, écrivit au sénat de choisir pour son successeur le plus digne, croyant son fils incapable de lui succéder. Il le fit juger et exécuter ensuite dans la prison. Pierre Ier couronna impératrice une cabaretière, femme d'un soldat suédois, devenue depuis la courtisane de son favori prince Menczikoff, ci-devant garçon pâtissier. Les circonstances au milieu desquelles le métropolitain Téophane et le prince Menczikoff proclamèrent la dernière volonté de Pierre Ier laissent beaucoup de doutes, mais le fait est, que l'aventurière livonnienne qui parlait à peine le russe, fut proclamée, à sa mort, impératrice — sans que personne songeât à contester ses droits.

Pierre Ier cachait à peine son indifférence ou son mépris pour l'église grecque, qui devait nécessairement partager la disgrâce de l'ancien ordre des choses. Il défendit de créer de nouvelles reliques et interdit les miracles. Il remplaça le patriarche par un synode à la nomination du gouvernement, et il y plaça comme procureur de la couronne un officier de cavalerie. Le patriarche n'avait jamais

eu des droits souverains et une position entièrement indépendante du tzar, mais il imprimait une certaine unité à l'église. Ce fut pour cela que Pierre Ier abattit son trône qui, habituellement, était placé à côté de celui des tzars. Pourtant Pierre Ier ne fut rien moins que le chef de l'église, son pouvoir était tout-à-fait temporel. Ce fut même là le caractère distinctif qu'il imprima à l'impérialisme de Pétersbourg ; son but, ses moyens étaient pratiques, mondains, laïques, il ne sortait pas de l'actualité, et, après avoir neutralisé l'action de l'église, il ne songea plus ni à l'église ni à la religion. Il avait d'autres fantaisies, il rêvait une Russie colossale, un état gigantesque qui pût étendre ses branches jusqu'au fond de l'Asie, être maître de Constantinople et du sort de l'Europe.

En général, l'Europe a une idée exagérée de la puissance spirituelle des empereurs russes. Cette erreur a sa source, non dans l'histoire russe, mais dans les chroniques du Bas-Empire. L'église grecque avait toujours eu une soumission passive à l'état et faisait tout ce que le pouvoir voulait, mais le pouvoir, de son côté, ne se mêlait jamais directement des intérêts de la religion ou du clergé. L'église russe avait sa propre juridiction basée sur le Nomocanon grec. Croit-on qu'il suffisait de se proclamer chef de l'église, à la place de son chef naturel, pour acquérir un véritable pouvoir religieux ? S'il se fût agi des tzars de Moscou, d'un Ivan IV par exemple, qui avait en lui quelque chose de Constantin Copronime et de Henri VIII et s'occupait de l'exegèse quand il n'avait personne à tuer, cette supposition aurait été encore admissible, mais les successeurs de Pierre le Grand, au nombre desquels il y eut quatre femmes, dont une seule fut russe, rendent cette opinion insoutenable. L'idée de se faire chefs de l'église fut loin de leur pensée, pendant un siècle entier. L'honneur de l'avoir exhumée appartient à Paul Ier.

Jaloux peut-être de Robespierre, il se fit faire, pour son couronnement, un habit moitié de soldat et moitié de prêtre, parla de sa suprématie spirituelle et voulut même officier dans la cathérale de Kasan ; on le détourna cependant de ce ridicule. On sait que ce même Paul Ier, schismatique et marié, obtint le titre de grand-maître de l'ordre de Malte, et l'on n'ignore guère qu'en tous points ce fut un demi-fou.

Pour rompre complètement avec l'ancienne Russie, Pierre Ier abandonna Moscou et le titre oriental de tzar, pour habiter un port de la Baltique où il prit le titre d'empereur. La période de Pétersbourg qui s'ouvrit ainsi ne fut pas la continuation de la monarchie historique, ce fut le commencement d'un despotisme jeune, actif, sans frein, prêt aux grandes choses comme aux grands crimes.

Il n'y eut qu'une seule pensée qui reliât la période de Pétersbourg à celle de Moscou,—la pensée d'agrandissement de l'État. Tout lui fut sacrifié, la dignité des souverains, le sang des sujets, la justice enver les voisins, le bien-être du pays entier..... A part cette ressemblance, Pierre le Grand fut une protestation continuelle contre la vieille Russie. Nous l'avons vu, dans les questions dynastiques et religieuses, agissant en homme émancipé ; il se trouvait, par son genre de vie, dans une contradiction plus complète encore avec les mœurs du pays. Ami des plaisirs bruyants, il les étalait au grand jour. Que de fois Pétersbourg vit, dès l'aube du jour, son empereur sortant d'un repas copieux, sous l'influence du vin de Hongrie et de l'anisette, prendre un tambour et battre le rappel, au milieu de ses ministres plus ou moins chancelants sur leurs jambes. D'autrefois, on le voyait courir dans les rues avec des masques, costumé lui-même. Les vieux boyars, avec leur air grave et solennel, qui couvrait un abîme d'ignorance et de vanité, regardaient avec horreur

les fêtes que le tzar donnait aux marins anglais ou hollandais, où Sa Majesté orthodoxe se livrait sans frein à ses goûts d'orgie. Une pipe de terre cuite à la bouche, une cruche de bierre à la main, il donnait le ton à ses convives et ne leur cédait pas en jurons. L'indignation des boyars fut à son comble, lorsqu'il ordonna à leurs femmes et à leurs filles, enfermées comme dans l'Orient, de prendre part à ces mêmes fêtes. Le révolutionnaire perçait dans Pierre Ier partout sous la pourpre impériale. Tandis qu'un siècle après, Napoléon couvrait chaque année de quelque nouveau lambeau royal son origine bourgeoise, Pierre Ier se débarrassait chaque jour de quelque lambeau du tzarisme pour rester lui-même, avec sa grande pensée appuyée sur une volonté inflexible, sur la cruauté d'un terroriste.

La révolution opérée par Pierre Ier divisa la Russie en deux parties : d'un côté restèrent les paysans des communes libres et seigneuriales, les paysans des villes et les petits bourgeois ; c'était la vieille Russie, la Russie conservative, traditionnelle, communale, strictement orthodoxe ou bien schismatique, toujours religieuse, portant le costume national et n'ayant rien accepté de la civilisation européenne. Cette partie de la nation, comme cela arrive dans les révolutions victorieuses, était regardée par le gouvernement comme malcontente, presque comme insurgée. Elle était en disgrâce, suspendue, mise hors la loi et livrée à la merci de l'autre partie de la nation. La nouvelle Russie se composait de la noblesse formée par Pierre le Grand, de tous les descendants des boyars, de tous les employés civils, et enfin, de l'armée. La précipitation avec laquelle ces différentes classes se dépouillèrent de leurs mœurs fut surprenante. Elles abdiquèrent leur passé sans aucune opposition ; les strélitz seuls tentèrent de résister. C'est là une preuve de la mobilité

du caractère russe, et, en même temps, de l'extrême opportunité de la révolution de Pierre le Grand. On était enchanté de quitter les formes lourdes et accablantes du régime moscovite. D'où venait donc la récalcitrance du paysan russe? Les paysans forment la partie la moins progressiste de toutes les nations; en outre, les paysans russes des communes restaient hors du mouvement et des atteintes du gouvernement. La centralisation politique n'était pas soutenue par une centralisation administrative. Les mesures prises pour entraver la migration des paysans n'intéressaient que ceux d'entre eux qui étaient établis sur les terres seigneuriales, ou plutôt la minorité remuante qui se déplaçait. La réforme de Pierre se présenta à eux non seulement comme un attentat à leurs traditions et à leur manière de vivre, mais encore comme une immixtion de l'état dans leurs affaires, comme une tracasserie bureaucratique, comme une aggravation vague et indéfinie de leur servitude. Ils se résignèrent dès lors à cette opposition tacite et passive qui continue de nos jours, et qui est complètement justifiée par les mesures prises contre le peuple par Pierre Ier et ses successeurs. Le village est resté en dehors de la réforme; il est impossible d'être paysan russe lorsqu'on abandonne les anciennes mœurs; le paysan peut s'affranchir de la commune, devenir domestique ou employé du gouvernement, ou même noble, mais il doit dans tous ces cas et avant tout quitter la commune (*). Le membre de la commune rurale ne peut être que paysan, et, comme tel, il doit porter la barbe et le costume national. Cela n'est réglé par aucune loi, l'usage seul le veut ainsi et ne le rend que plus vivace. De cette façon, les paysans restent purs de toute participation au gouvernement, ils sont gouvernés, mais ils n'ont

(*) Voir aux annexes la note relative à la Commune russe.

rien sanctionné par leur adhésion. Ils voient de mauvais œil notre genre de vie, persistent dans leurs usages et sont en même temps plus religieux que nous par opposition à notre indifférence, et sectaires, par opposition à l'église officielle qui pactise avec la civilisation *allemande.*

C'est sous ce point de vue qu'on peut apprécier toute l'importance des ordres de Pierre I[er] prescrivant de raser la barbe et de se vêtir à l'allemande. La barbe et le costume forment une distinction tranchée entre la Russie humiliée sous un triple joug et sauvegardant sa nationalité, et la Russie qui a accepté la civilisation européenne avec le despotisme impérial. Entre l'homme à la barbe qui porte la chemise par dessus la culotte, qui n'a rien de commun avec le gouvernement, et l'homme rasé, habillé à l'allemande, qui est étranger à la commune; il n'y avait qu'un seul lien vivant,—le soldat. Le gouvernement s'en aperçut, et, craignant que le soldat ne redevînt paysan, il eut recours à des mesures terribles : il fixa un terme monstrueux au service—22 ans au commencement de ce siècle, et 15 à 17 ans de nos jours. Sous prétexte d'élever les enfants de troupe, il créa une véritable caste de kchatrias indiens en les enchaînant à l'état militaire, et, comme si ce n'était pas assez, il obligea les vétérans, sous l'intimidation de graves peines, de raser la barbe et de ne jamais porter le costume national. Le peuple russe resta ainsi isolé et hors de tout mouvement, dans une expectative douloureuse; s'il ne périt pas, ce fut grâce à son naturel et à la commune, mais il n'a rien gagné non plus. Aucune idée politique n'a pénétré jusqu'à lui, mais il y a des intérêts qui ne manqueront pas d'agiter la commune russe.

La question de l'émancipation des serfs n'est pas comprise en Europe. On pense généralement qu'il ne s'agit

que de la liberté individuelle, qui est d'une importance nulle sous le despotisme de Pétersbourg, tandis qu'il s'agit d'affranchir les paysans avec la terre. Ce problême occupe le gouvernement qui ne fera rien, la noblesse qui n'osera rien faire, et le peuple qui est fatigué, qui murmure et qui peut-être fera quelque chose.

En attendant, tout le mouvement intellectuel et politique s'est borné à la noblesse. L'histoire de la Russie, depuis la réforme de Pierre le Grand, à l'exception de l'épisode de Pougatcheff et le réveil du peuple en 1812, n'est que l'histoire du gouvernement russe et de la noblesse russe. Si l'on se faisait une idée de la noblesse russe à l'analogie de l'aristocratie omnipotente de l'Angleterre ou de l'aristocratie mesquine de l'Allemagne, on n'arriverait jamais à s'expliquer ce qui se passe aujourd'hui en Russie.

Il ne faut pas perdre de vue que la noblesse organisée par Pierre Ier n'est pas une caste close; au contraire, elle absorbe incessamment tout ce qui sort du sol démocratique, et se renouvelle par sa base. Le soldat, en obtenant le rang d'officier, devient noble *héréditaire*; un clerc, un scribe qui a été employé pendant quelques années par l'état, devient noble *personnel*; s'il obtient un grade plus élevé, il acquiert la noblesse héréditaire. Le fils d'un paysan, affranchi de la commune ou du seigneur, après avoir achevé ses études dans un collége, est annobli. Un individu décoré, un artiste admis à l'Académie, deviennent nobles. Il faut donc comprendre sous le nom de noblesse en Russie, quiconque ne fait pas partie de la commune rurale ou municipale et qui est fonctionnaire public. Les droits et priviléges sont exactement les mêmes pour les descendants des princes médiatisés et des boyars, que pour les fils d'un employé subalterne investi de la noblesse héréditaire.

La noblesse russe est un état qui pèse sur un autre état, qui a été vaincu sans avoir combattu.

Il serait absurde de chercher une unité quelconque dans une classe qui renferme, à partir des soldats, des clercs et des fils de prêtres jusqu'à des propriétaires de centaines de mille paysans.

Mais passons aux temps qui suivirent le règne de Pierre Ier. L'anarchie gouvernementale la plus complète éclata après sa mort, et pendant vingt années le nouvel ordre des choses chancelait sur sa base, la main de fer de Pierre Ier une fois disparue ; la tradition populaire était rompue, il n'y avait pas de foi dynastique. Le peuple, qui se soulevait pour le fils prétendu de Jean IV, ne connaissait même pas de nom tous ces *Romanoff* de Braunschweig-Wolfenbüttel et de Holstein Gottorp qui glissaient comme des ombres sur les marches du trône et disparaissaient dans les neiges de l'exil, au fond des cachots ou dans le sang.....

La haute noblesse, qui n'avait aucun intérêt général, se servait des soldats de la garde impériale pour perpétuer ces révolutions de sérail. Les soldats, de leur côté, ne connaissaient d'autre morale que l'obéissance à celui qui avait la force en main, et cela seulement autant qu'il la conservait. L'idôle une fois tombé, était immédiatement abandonné de tout le monde. Le progrès qu'a fait la corruption politique de ce temps surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Le trône impérial ressemblait au lit de Cléopâtre, un tas de grands seigneurs et une poignée de janissaires conduisaient en triomphe un prince étranger, une femme, un enfant, un parent éloigné de quelque parent de Pierre Ier, et l'élevaient au trône, l'adoraient et distribuaient des coups de knout à ceux qui trouvaient à y redire. Mais à peine l'élu avait-il eu le temps de s'enivrer de toutes les jouissances d'un pouvoir exorbitant, que la



vague suivante de dignitaires et de prétoriens l'entraînait avec tout son entourage dans l'abîme. Les ministres et les généraux du jour allaient le lendemain, chargés de fers, sur la place d'exécution, ou ètaient traînés en Sibérie. Ces revers s'opéraient si vîte que le maréchal Munich qui avait exilé Biren le rejoignit, banni à son tour, au passage de la Volga, où Biren avait été retenu quelque jours par le débordement du fleuve. Dans cette *bufera infernale* qui emportait les personnes avec une telle vitesse qu'on n'avait seulement pas le temps de s'habituer à leurs traits, pour comble d'ironie nous ne voyons se maintenir qu'un seul individu, ce fut le chef de la chancellerie secrète, Bestoucheff; cet honorable dignitaire a conservé son poste, nonobstant toutes les révolutions, et de cette manière, il a eu l'occasion de questionner, de torturer et d'exécuter tous ses amis, tous ses bienfaiteurs et tous ses ennnemis.

Peut-on croire après cela que le peuple ait vu dans ses chefs temporels des chefs de l'église orthodoxe ?

Outre les intrigues politiques, il ne faut pas oublier que le ton licencieux, que Pierre Ier avait introduit et qui lui allait si bien, passa à la cour impériale et se changea bientôt en dévergondage crapuleux et en débauche brutale. Élisabeth, la fille de Pierre Ier, étant encore grande-duchesse, passait des nuits en orgie avec les grenadiers de la garde et se promenait avec eux au *jardin d'été*. Elle contracta, dans ce commerce, l'habitude des boissons fortes au point que, devenue impératrice, elle se grisait tous les jours. Les affaires les plus importantes s'arrêtaient, les ambassadeurs ne pouvaient obtenir d'audience pendant des semaines entières où elle n'avait pas de moment lucide. L'impératrice Anne vivait maritalement avec son ci-devant écuyer Biren qu'elle avait fait duc de Courlande. La régente Anne de Braunschweig couchait l'été avec son amant sur un balcon éclairé du palais........

Au milieu de cette épopée scandaleuse d'avénements et de chutes du trône, de cette orgie d'ùn despotisme féroce, aux prises avec une oligarchie servile qui disposait de la couronne, comme les eunuques du Bas-Empire, il y eut une seule lueur politique, ce fut lorsqu'on dicta les conditions à l'acceptation de la couronne à l'impératrice Anne. Anne prêta serment, consentit à tout, mais de suite, soutenue par le parti allemand qui avait Biren pour chef, elle déchira la charte et fit périr tous ceux qui avaient voulu limiter le pouvoir de la couronne. Il y avait une ancienne animosité entre les Allemands et leurs adhérents d'une part, et les dignitaires russes qui entouraient le trône de l'autre. La haine des Allemands facilita à Elisabeth l'avénement au trône. Cette femme incapable et cruelle se rendit populaire en flattant le parti national.

Il ne faut pas cependant s'abuser sur la valeur de ces partis. Le parti allemand ne représentait pas la civilisation ni le parti russe l'ignorance. Le dernier ne voulait pas sérieusement le retour à l'ancien ordre des choses. Les essais du prince Dolgoroùky, du temps de Pierre II, n'ont abouti à rien du tout. Les Allemands, de leur côté, étaient loin de représenter le progrès; sans aucun lien avec le pays qu'ils ne se donnaient pas la peine d'étudier et qu'ils méprisaient comme barbare, arrogants jusqu'à l'insolance, ils étaient les instruments les plus serviles de l'autorité impériale. N'ayant d'autre but que de se maintenir en faveur, ils servaient la personne du soùverain et non la nation. En outre ils apportaient aux affaires des manières antipatiques aux Russes, un pédantisme de bureaucratie, d'étiquette et de discipline tout-à-fait contraire à nos mœurs.

L' hostilité des Slaves et des Germains est un fait triste, mais connu. Chaque conflit entre eux révélait la profondeur de leur haine. La domination allemande a contribué

beaucoup, par sa nature, à étendre cette haine chez les Slaves occidentaux et les Polonais. Les Russes n'ont jamais eu à subir leur oppression. Si leurs possessions du littoral de la Baltique ont été conquises par les chevaliers de l'ordre teutonique, elles étaient habitées par des populations finoises et non russes. Mais bien qu'entre tous les Slaves, les Russes sont ceux qui haïssent le moins les Allemands, le sentiment de répugnance naturelle qui existe entre eux ne peut s'effacer. Cette répugnance a pour fondement une incompatibilité d'humeur qui se montre aux moindres choses.

La préférence que le gouvernement donnait aux Allemands, après Pierre le Grand, n'était pas de nature à les réconcilier avec les Russes. Encore si ce n'eussent été que des Munich et des Ostermann qui fussent venus en Russie, mais il y eut toute uue nuée d'originaires des trente-six ou je ne sais combien de principautés qui forment l'Allemagne *une et indivisible*, qui s'abattirent sur les bords de la Néva.

Le gouvernement russe n'a pas, jusqu'à présent, de serviteurs plus dévoués que les gentilshommes de Livonie, d'Esthonie et de Courlande. — Nous n'aimons pas les Russes, nous disait un jour une notabilité de la Baltique, à Riga, mais de tout l'empire nous sommes les sujets les plus fidèles de la famille impériale. — Le gouvernement n'ignore pas ce dévoûment, et encombre d'Allemands les ministères et les administrations centrales. Ce n'est ni faveur ni injustice. Le gouvernement russe trouve dans les officiers et les fonctionnaires allemands juste ce qu'il lui faut; la régularité et l'impassibilité d'une machine, la discrétion des sourds et muets, un stoïcisme d'obéissance à toute épreuve, une assiduité au travail qui ne connaît pas la fatigue. Ajoutez à cela une certaine probité (que les Russes ont très rarement) et juste tant d'instruction

qu'exigent leurs emplois, jamais assez pour comprendre qu'il n'y a point de mérite à être les instruments honnêtes et incorruptibles du despotisme; ajoutez y l'indifférence complète pour le sort des administrés, le mépris le plus profond pour le peuple, une complète ignorance du caractère national, et vous comprendrez pourquoi le peuple déteste les Allemands et pourquoi le gouvernement les aime tant.

Si nous passons des ministères et des chancelleries aux ateliers, nous rencontrons le même antagonisme. L'ouvrier russe, chez un maître russe, est presque un membre de la famille; ils ont les mêmss habitudes, les mêmes idées morales et religieuses; ils mangent ordinairement à la même table et s'entendent fort bien entre eux. Il arrive quelquefois au maître de frapper l'ouvrier qui reçoit les coups avec trop de résignation chrétienne, parfois l'ouvrier riposte, mais ni l'un ni l'autre ne va se plaindre à la police. Le dimanche est fêté de la même manière par le maître que par l'ouvrier, tous les deux rentrent avinés chez eux. Le lendemain, le maître comprenant que l'ouvrier ne peut être assidu au travail, lui laisse perdre quelques heures, car il sait, qu'en cas de besoin, il travaillerait pour lui une partie de la nuit. Très-souvent le maître avance de l'argent à l'ouvrier, comme d'autre part l'ouvrier attend des mois entiers le paiement du salaire, lorsqu'il voit que son maître est gêné. Le maître allemand n'est pas l'égal de l'ouvrier russe, il se croit son chef plus que son maître; méthodique par caractère et conservant les usages de son pays, l'Allemand transforme les rapports élastiques et vagues de l'ouvrier russe avec son maître en rapports juridiques sévèrement déterminés, du sens desquels il ne s'écarte jamais d'une syllabe. Une exigence perpétuelle, une rigueur étudiée, un despotisme froid offensent l'ouvrier d'autant plus que le maître ne descend jamais jusqu'à lui.

Les mœurs paisibles même de l'Allemand, la préférence qu'il donne à la bière sur l'eau-de-vie ne font qu'ajouter au dégoût qu'il inspire à l'ouvrier russe. Ce dernier a beaucoup plus de dextérité que de diligence, de capacité que de savoir. Il peut beaucoup faire en une fois, mais il n'a pas d'assiduité au travail et il ne peut se faire à la discipline uniforme et méthodique de l'Allemand. Le maître allemand ne souffre pas que l'ouvrier vienne une heure plus tard, ou qu'il le quitte une heure plus tôt. La migraine des lundis, le bain du samedi ne sont pas des excuses à ses yeux. Il note chaque absence pour la déduire du salaire, avec la plus grande justice, peut-être, mais l'ouvrier russe voit en lui un exploiteur monstrueux, de là des discussions et des querelles sans fin. Le maître irrité court à la police ou chez le seigneur de l'ouvrier, s'il est serf, et appelle sur sa tête tous les malheurs que son état comporte. Le maître russe, sans motifs extraordinaires, n'ira ni chez le *kvartalnoi* (commissaire de police) ni chez le seigneur; la police et la noblesse sont les ennemis communs du maître à barbe et de l'ouvrier non rasé.

Mais revenons à notre récit.

L'impératrice Élisabeth fit venir de Holstein son successeur et le maria à une princesse d'Anhalt-Zerbst. On trouva le bon et simple Pierre III trop allemand. Sa femme, encore moins russe que lui, le détrôna, le mit en prison et l'y fit empoisonner. Le Comte Orloff, s'ennuyant d'attendre l'effet du poison, l'étrangla.

Le long règne de Catherine II procura une grande stabilité au gouvernement de Pétersbourg. Ce fut la continuation du règne de Pierre Ier, après une interruption de trente-cinq ans. Catherine apporta avec elle au palais impérial un élément de grâce, d'urbanité et de bon goût

qui n'existait point avant elle et qui exerça une influence salutaire sur les régions élevées de la société.

Catherine II ne connaissait pas le peuple et ne lui a fait que du mal : son peuple à elle c'était la noblesse et elle comprenait merveilleusement bien son terrain. Elle releva la noblesse, en lui confiant l'élection de presque toutes les charges *judiciaires* et *administratives* dans les provinces, où elle l'organisa en corps et réunions discutant leurs intérêts, contrôlant l'emploi des fonds destinée aux besoins des localités.

Elle dota de même la bourgeoisie et les paysans de droits électifs, qui sont pourtant plus importants comme principe qu'en réalité. Ces concessions pâlissent toutefois à côté du crime qu'elle a commis envers les paysans, en consacrant par une stupide dilapidation la servitude ; elle distribuait à ses favoris et à ses amants des terres habitées d'une étendue immense. Non seulement elle dépouilla les couvents au profit de ses grands, mais elle leur distribua les paysans de la Petite Russie où l'on ne connaissait pas encore le servage. On conçoit *qu'étant philosophe* comme Frédéric II et Joseph II, elle put prendre part au partage criminel de la Pologne. La raison d'état, le désir d'augmenter ses possessions territoriales expliquent ce fait s'ils ne peuvent l'excuser ; mais aliéner à l'état des terres habitées, rendre serfs des cultivateurs libres sans même penser à imposer des conditions aux nouveaux propriétaires, c'est de la démence.

Peut-être l'impératrice Catherine se rappelait-elle l'enthousiasme farouche avec lequel les paysans de quatre provinces avaient couru au devant de Pougatcheff qui pendait tous les nobles qu'il prenait ; peut-être aussi avait elle trop présente à la mémoire cette scène qui s'était également passée sous son règne, où le peuple de Moscou, après

avoir tué un archevêque derrière l'autel, avait traîné dans les rues son cadavre revêtu des insignes pontificaux. D'un autre côté, elle voyait la noblesse si reconnaissante, si fière de son dévoûment, qu'elle se vit entraînée à épouser sa cause.

Chose étrange, de tous les souverains de la maison Romanoff, aucun n'a rien fait pour le peuple. Le peuple ne se souvient d'eux que par le nombre de ses malheurs, par l'accroissement du servage, du recrutement, des charges de toute espèce, par les colonies militaires, par toutes les horreurs de l'administration policière, par une guerre aussi sanglante qu'insensée qui dure vingtcinq ans dans des montagnes inexpugnables.

La civilisation se répandit avec une grande célérité dans les couches supérieures de la noblesse, elle était tout exotique et n'avait de national qu'une certaine rudesse qui se mêlait étrangement aux formes de la politesse française. A la cour, on ne parlait que le français, on imitait Versailles. L'impératrice donnait le ton, elle correspondait avec Voltaire, passait des soirées avec Diderot et commentait Montesquieu: les idées des encyclopédistes s'infiltraient dans la société de Pétersbourg. Presque tous les vieillards de ces temps que nous ayons connus étaient voltairiens ou matérialistes, s'ils n'étaient pas francs-maçons. Cette philosophie s'inoculait avec d'autant plus de facilité aux Russes, que leur esprit est à la fois réaliste et ironique. Le terrain que la civilisation gagnait en Russie était perdu pour l'église. L'orthodoxie grecque n'a de force sur l'âme slave que tant qu'elle y trouve de l'ignorance. La foi y pâlit à mesure que la lumière y pénètre, et le fétichisme extérieur fait place à l'indifference la plus complète. Le bon sens, l'esprit pratique du Russe repousse la coexistence de la pensée lucide avec le mysticisme. Il peut rester longtemps pieux jusqu'à la

bigotterie, sans jamais penser à la religion, mais à cette condition seulement; il lui est impossible de devenir rationnaliste; ponr lui l' émancipation de l' ignorance coïncide avec l'émancipation de la religion. Les tendances mystiques que nous rencontrons chez les francs-maçons n'étaient en realité qu'un moyen de neutraliser les progrés d'un épicuréisme brutal qui se répandait avec rapidité. Quant au mysticisme du temps de l'empereur Alexandre, ce fut un produit de la franc-maçonnerie et de l'influence allemande, sans base réelle, une affaire de mode chez les uns, d'exaltation d'esprit chez les autres. Il n'en fut plus question après 1825. La discipline religieuse relevée par la police de l'empereur Nicolas ne parle pas en faveur de la piété des classes civilisées.

L'influence de la philosophie du XVIIIme siècle eut un effet en partie pernicieux à Pétersbourg. En France, les encyclopédistes émancipant l'homme des vieux préjugés, lui inspiraient des instincts moraux plus élevés, le faisaient révolutionnaire. Chez nous, en brisant les derniers liens qui retenaient une nature demi-sauvage, la philosopie voltairienne ne mettait rien à la place des vieilles croyances, des devoirs moraux, traditionnels. Elle armait le Russe de tous les instruments de la dialectique et de l'ironie propres à le disculper à ses yeux de son état d'esclave par rapport au souverain, et de son état de souverain par rapport à l'esclave. Les néophytes de la civilisation se jetèrent avec avidité dans les plaisirs du sensualisme. Ils comprirent très bien l'appel à l'épicuréisme, mais le son du tocsin solennel qui appela les hommes à une grande résurrection n'allait pas à leur âme.

Entre la noblesse et le peuple, il y avait une tourbe d'employés personnellement annoblis, classe corrompue et dénuée de toute dignité humaine...... Voleurs, tyrans, dénonciateurs, ivrognes et joueûrs, ce furent et ce sont

encore les hommes les plus rampants de l'empire. Cette classe a été le produit de la réforme brusque de la juridiction du temps de Pierre Ier.

Le procès oral fut alors aboli et remplacé par le procès inquisitorial. Des formalités minutieuses introduites à l'instar des chancelleries allemandes, compliquèrent la procédure et fournirent des armes terribles à la chicane. Les *tchinowniks*, complètement libres des *préjugés*, torturaient les lois à leur guise et avec un art infini. Ce sont les plus forts rabulistes du monde; ils n'ont jamais autre chose en vue que leur responsabilité personnelle; lorsqu'ils la croient à couvert, ces gens osent tout, et le paysan, comme le tschinovnik, n'a aucune foi dans les lois. Le premier les respecte par crainte, le second y voit une mère nourricière. La sainteté des lois, les droits imprescriptibles, les notions d'une justice immuable, sont des termes qui n'existent pas dans leur langue. Et toute la force impériale ne suffit pas pour arrêter, pour paralyser l'action malfaisante de ces vipères d'encre, de ces ennemis embusqués qui guettent le paysan pour l'entraîner dans des procès ruineux.

Après nous être formé ainsi une idée approximative de la société néo-européenne du siècle de Catherine II, jetons un coup d'œil sur les débuts littéraires de l'État nouvellement formé.

L'Église bysantine avait horreur de toute culture mondaine. Elle ne connaissait d'autre science que la controverse théologique; elle inventa une peinture conventionnelle, faisant de l'opposition à la beauté charnelle de l'antiquité (*ikonopies.*) Elle abhorrait tout mouvement indépendant de l'intelligence, elle ne voulait qu'une foi soumise. Il n'y avait pas de prédicateur en Russie. Le seul évêque qui soit connu dans les anciens temps pour ses sermons, fut persécuté à cause de ses sermons. Pour

savoir ce que c'est que l'éducation que l'Église orientale donnait à son fidèle troupeau, il suffit de connaître les peuplades chrétiennes de l'Asie-Mineure, et ce fut là l'Église qui présida à la civilisation de la Russie depuis le Xme siècle. Les guerres continuelles des princes apanagés et le joug mongol lui furent d'un immense secours.

L'Église greco-russe retint une langue à part formée de divers dialectes des Slaves du sud; la langue vulgaire n'était pas encore élaborée. Les chroniques, les actes diplomatiques et civils se rédigeaient dans un idiôme qui tenait le milieu entre la langue ecclésiastique et la langue populaire et se rapprochait plus de l'une ou de l'autre suivant la position sociale de l'auteur. Il n'y eut aucun mouvement littéraire jusqu'au XVIIIe siècle. Quelques chroniques, un poeme du XIIe siècle (*campagne d'Igor*), un assez grand nombre de contes et de chants populaires pour la plupart oraux, voilà tout ce qu'ont produit dix siècles dans le domaine littéraire.

Sans égard à cette pénurie, il est important de remarquer que la langue de la Bible, comme celle des annales de Nestor et du poëme mentionné est non seulement d'une grande beauté, mais qu'elle porte des traces évidentes d'un long usage et d'un developpement antérieur de beaucoup de siècles.

Les traducteurs de la Bible Cyrille et Methode réglèrent la langue, fixèrent un alphabet, calquèrent les formes grammaticales d'après les regles grecques, mais ils trouvèrent une langue riche et élaborée probablement par les Slaves qui habitaient la Macedoine et la Théssalie. Il faut connaitre les difficultés que trouvent les Anglais en traduisant l'Evangile dans les langues sauvages par exemple dans celle des Caffres, les mots leur manquent, les images, les notions, les expressions, tout doit être rendu par des periphrases approximatives. Tandis que la traduction slave

égale en concision, en beauté mâle et en fidelité celle de Luther.

Tous les éléments poétiques qui fermentaient dans l'âme du peuple russe s'exhalaient dans des chants extrêmement mélodieux. Les peuples Slaves sont par excellence des peuples chanteurs. Les chroniqueurs du Bas-Empire racontent que dans une invasion des Slaves, les Grecs les ont surpris, car les sentinelles qui chantaient toujours, s'endormirent peu à peu eux-mêmes par leurs chants. Le paysan russe trouvait dans ses chants l'uniqne épanchement à ses souffrances. Il chante continuellement, en travaillant, en conduisant ses chevaux ou en se reposant au seuil de sa porte. Ce qui distingue ces chansons de celles des autres Slaves et même des Malo-Russes, c'est une tristesse profonde. Les paroles ne sont qu'une complainte qui se perd dans les plaines sans limites comme son malheur, dans les bois lugubres de sapin, dans les steppes infinis, sans rencontrer d'écho ami. Cette tristesse n'est pas un élan passionné vers quelque chose d'idéal, elle n'a rien de romantique, rien de ces aspirations maladives et monacales, (*) comme les chants allemands, c'est la douleur de l'individu écrasé par la fatalité, c'est un reproche à la destinée " destinée-marâtre, sort amer" ; c'est un désir comprimé qui n'ose pas se manifester autrement, c'est le chant d'une femme opprimée par son mari, du mari opprimé par son père, par l'ancien du village, de tous enfin opprimés par le seigneur ou le tzar ; c'est l'amour profond, passionné, malheureux mais terrestre et réel(‡). Au milieu de ces chants

(*) Il est de même à remarquer que les héros des contes — Ilia Mourometz, Ivan Zarewitch, etc. ont beaucoup plus de rapports avec les héros homériques, qu'avec ceux du moyen age, le "Bohatir" n'est pas un chevalier, comme Achille n'en est pas un.

(‡) Voyez la dissertation magnifique de Mme Talvi sur les chants slaves dans son ouvrage imprimé en 1846 à New-York.

mélancoliques vous entendez tout-à-coup les sons d'une orgie, d'une gaîté sans frein ; des cris passionnés et fous, des mots dénués de sens, mais enivrans, entraînans à une danse effrénée qui est tout autre chose que la danse *dramatique* et gracieuse en chœurs.

Tristesse ou orgie, esclavage ou anarchie, le Russe passait sa vie en vagabond, sans foyer ni domicile, ou absorbé par la commune, perdu dans la famille ou libre au milieu des forêts, le coutelas à la ceinture. Dans les deux cas, le chant exprimait la même plainte, les mêmes déceptions : c'était une voix sourde qui disait que les forces innées ne trouvaient pas assez d'essort, qu'elles étaient mal à l'aise dans la vie resserrée par l'ordre social.

Il y a une catégorie entière de chants russes, les chants des brigands. Ce ne sont plus des élégies plaintives : c'est le cri téméraire, c'est l'excès de joie d'un homme qui se sent enfin libre, cri de menace, de colère et de défi. " Nous viendrons boire votre vin, patience; nous viendrons caresser vos femmes, piller vos richards "... Je ne veux plus travailler dans les champs ; qu'ai-je gagné en labourant la terre ? je suis pauvre et méprisé ; non, je prendrai pour compagnon la nuit sombre, un couteau affilé, je trouverai des amis dans les bois touffus, je tuerai le seigneur et je pillerai le marchand sur la grande route. *Au moins tout le monde me respectera;* et le jeune voyageur passant sur mon chemin et le viellard assis devant sa maison me salueront. "

Le couvent, la cosaquerie, les bandes de brigands étaient les seuls moyens de se rendre libre en Russie. Le peuple appelait poliment les brigands *polissons* (*chalouny*) ou *licencieux* (*volnitza*). Dans les temps anciens, la seule ville de Novgorod fournissait des bandes armées qui descendaient la Volga et l'Oka jusqu'aux bords de la Kama, " allant à l'aventure chercher le bonheur ". Des Cosaques

brigands, persécutés par Jean IV, firent, pour se réhabiliter, la conquête de la Sibérie, sous les orderes de YERMAK. Le vagabondage et le brigandage s'accrurent d'une manière prodigieuse pendant l'interrègne et au commencement du XVIIem siècle. La mémoire de STENKA RAZINE s'est conservée chez le peuple dans une quantité de chansons composées en son honneur. La tradition de ces brigandages ne discontinua pas jusqu'à Pougatcheff, et il est probable qu'ils n'ont acquis une si grande proportion que grâce à une lutte sourde engagée par les paysans protestant contre leur asservissement. Il est notoire que, dans les chansons, le beau rôle revient au brigand, les sympathies sont pour lui et non pour ses victimes; c'est avec une joie secrète qu'on vante ses prouesses et sa bravoure. Le chansonnier populaire paraissait comprendre que son plus grand ennemi n'était pas le brigand.

Un mouvement intellectuel d'un autre genre, mais non moins important, fut le mouvement des idées religieuses chez les sectaires. Ce que l'orthodoxie grecque n'a jamais su faire, intéresser l'homme du peuple, développer en lui une foi active, un intérêt véritable, les sectaires surent l'accomplir. Chez eux, point d'indifférentisme; la commune y est plus développée que chez les paysans orthodoxes, l'esprit de corps est on ne peut plus vivace; il y a des sectes dont la dogmatique est absurde, mais la conduite pleine d'énergie et honnêté. Il y en a d'autres très-rèpandues même, qui professent les doctrines communistes les plus avancées, entremêlées d'un christianisme mystique dans le genre des herrenhuts et même des anabaptistes. Persécutés par le gouvernement, des milliers de sectaires se sont expatriés en Livonie, en Turquie, où il y a des bourgs entiers habités par leur descendants. Les sectaires en général sont les

ennemis les plus acharnés de la réforme de Pierre Ier. Pour eux Pierre et ses successeurs sont des antichrists. Par contre, le gouvernement y voit des rebelles et les poursuit comme tels. Les sectaires tiennent bon, leur propagande s'accroît à mesure qu'augmente la persécution, ils ont des affidés sur tous les points de l'empire, une publicité clandestine. Il serait possible que d'un des *Skites* (*) (communauté schismatique) sortît un mouvement populaire qui embrasât des provinces entières, dont le caractère serait certainement national et communiste et qui irait à la rencontre d'un autre mouvement dont la source est dans les idées révolutionnaires de l'Europe. Peut-être ces deux mouvements s'entrechoqueront-ils sans comprendre leur affinité, au grand plaisir du tzar et de ses amis.

La littérature russe européisée ne commence à obtenir une certaine signification que du temps de Catheriue II. Avant son règne, on voit un travail préparatoire ; la langue se forme aux nouvelles conditions de l'existence, elle fourmille de mots allemands et latins ; l'esprit d'imitation s'empare de tout, au point qu'on essaie d'introduire dans notre langue métrique et sonore la versification syllabique. Revenue de ces exagérations, la langue commença à s'assimiler les flots des mots étrangers, à devenir plus naturelle et plus conforme au génie de la nation. Le premier Russe qui mania avec talent la langue ainsi faite fût Lomonossoff. Ce savant célèbre fut le type du Russe par son encyclopédisme, autant que par la facilité de son entendement. Il écrivit en russe, en allemand et en latin. Il était mineur, chimiste, poète, philologue, physicien, astronome et historien. Il composait en même temps une dissertation météorologique sur l'électricité, et

(*) Pougatcheff et ses collègues ont appartenu aux " Starovertzy ".

une autre sur l'arrivée des Varègues en Russie, en réponse à l'historiographe Muller, ce qui ne l'empêchait pas de terminer ses odes triomphales et ses poèmes didactiques. Toujours lucide, plein du désir inquiet de tout comprendre, il jettait un sujet pour s'emparer d'un autre avec une facilité de conception étonnante.

La civilisation qui commençait à s'épanouir sous l'égide protectrice du gouvernement restait encore sur les marches du trône, avec son admiration pour Pierre le Grand et avec son adulation sincère pour tout souverain. Le gouvernement continuait à marcher à la tête de la civilisation. Cette affinité de la littérature avec le gouvernement devient plus palpable du temps de Catherine II. Elle a son poète, poète d'un grand talent, qui, par entraînement et amour lui adresse des épîtres, des odes, des hymnes et des satyres, qui est à genoux devant elle, à ses pieds, sans être toutefois vil ou esclave. Derjavine ne craint pas l'impératrice, il plaisante avec elle, la nomme "Félicie" "la tzarine de Kirgis-Kaïssak." Sa muse trouve parfois des sons qui ne sont guère ceux d'un serf chantant son souverain.

Néanmoins, cette poésie apologétique avec toute sa sincérité et toute la beauté d'une langue plastique, n'était ni goûtée ni admirée, si ce n'est d'un petit nombre, du clergé et des savants. La haute société ne lisait rien en russe, la société inférieure ne lisait rien du tout. La première production russe qui ait eu une popularité immense ne fut ni une épître adressée à l'impératrice, ni une ode inspirée par les ravages inhumains et les massacres glorieux de Souvoroff, mais une comédie, une satyre mordante contre les gentillâtres de la province. Tandis que Derjavine ne voyait, à travers les rayons de la gloire qui entouraient le trône, que l'impératrice, Von Wiezen, esprit caustique, voyait le côté opposé ; il riait

amèrement de cette société demi-barbare, de ses allures de civilisation. Ce fut le premier auteur dans les écrits duquel perçât le principe démonique de sarcasme et d'indignation, qui devait dès lors traverser toute la littérature russe et s'en rendre l'esprit dominant. Dans cette ironie, dans cette flagellation, où rien n'est ménagé, pas même la personne de l'auteur, il y a pour nous une joie de vengeance, de consolation maligne; par ce rire nous rompons la solidarité qui existe entre nous et ces amphibies qui ne savent ni garder la barbarie ni acquérir la civilisation et qui seuls surnagent à la surface officielle de la société russe. Une protestation infatigable suivit pas à pas cette anomalie. Elle fut ardente, incessante.

L'autopsie pathologique forma le caractère dominant de la littérature moderne. Ce fut une nouvelle négation de l'ordre des choses existant, qui surgit en dépit de la volonté impériale du fond de la conscience réveillée, cri d'horreur de chaque génération qui craignait de se voir confondue avec ces êtres dégradés.

La littérature russe, au XVIIIme siècle, ne fut au fond qu'une noble occupation de quelques esprits, sans influence sur la société. La première influence sérieuse qui imprima de suite un autre caractère au dilétantisme littéraire vint de la franc-maçonnerie. Celle-ci était très-répandue en Russie vers la fin du règne de Catherine II. Son chef, Novikoff, était un de ces grands personages dans l'histoire qui font des prodiges sur une scène qui doit nécessairement rester dans les ténèbres ; un de ces guides d'idées souterraines dont l'œuvre ne se manifeste qu'au moment de l'éclat. Novikoff était imprimeur de son état, il fonda des librairies et des écoles dans plusieurs villes, il édita la première revue russe. Il faisait faire des traductions et les publiait à ses frais. C'est ainsi qu'on vit de son temps paraître la traduction de *l'Esprit des*

Lois, d'*Émile*, de divers articles de l'Encyclopédie, ouvrages que la censure de notre époque ne permettrait certainement pas d'imprimer. Dans toutes ces entreprises, Novikoff fut puissamment aidé par la franc-maçonnerie dont-il était grand-maître. Quelle œuvre immense, que la pensée hardie de réunir dans un intérêt moral, dans une famille fraternelle tout ce qu'il y avait intellectuellement de mûr, depuis le grand seigneur de l'empire, tel que le prince Lapoukhine, jusqu'au pauvre précepteur d'école et au chirurgien de district.

L'impératrice Catherine fit jeter Novikoff dans la citadelle de Pétersbourg et l'exila ensuite. Ce fut dans les dernières années de son règne, où son caractère commençait à s'altérer. Avec Potemkine disparaît la poésie des favoris, une débauche grossière remplace une volupté brillante et splendide. Les petites soirées de l'Ermitage, pétillantes d'esprit, firent place aux orgies sauvages des Zoricz. En attendant, la révolution française atteignait son apogée. Le tonnerre révolutionnaire troublait le sommeil des monarques, sur le Danube comme sur la Néva. Catherine en vieillissant devenait inquiète, supçonneuse même à l'égard de son fils. Elle voyait avec défiance la franc-maçonnerie acquérir une force nouvelle, indépendante de sa volonté ; on parlait beaucoup de la part que les illuminés et les martinistes avaient prise à la révolution, et au milieu de ces bruits, elle apprit que le grand duc Paul était initié à la franc-maçonnerie par Novikoff. Dix ans auparavant, Catherine aurait fait chercher Novikoff et aurait vu que ce n'était point un obscur conspirateur dynastique, mais alors elle aima mieux le châtier qu'à l'entretenir.

Cet homme infatigable forma avant sa chute le dernier grand écrivain de cette période, Karamsine. L'influence de ce dernier sur la littérature peut être comparée à l'in-

fluence de Catherine sur la société ; il l'a humanisée. Il y avait en lui quelque chose de St Réal, de Florian et d'Ancillon, un point de vue philosophique et moral, des phrases philantropiques, des larmes toujours acquises au malheur, une répulsion pour tout abus de forces, beaucoup d'amour pour la civilisation, un patriotisme tant soit peu rhétorique, le tout sans unité, sans pensée dirigeante, sans une seule conviction profonde. Il y eut quelque chose d'indépendant et de pur dans ce jeune littérateur, entouré d'un monde d'ambitions subalternes et d'un crasse matérialisme. Karamsine fut le premier littérateur russe lu des dames.

C'est un grand avantage pour notre littérature que nos premiers auteurs ont été des hommes du monde. Ils firent passer dans la littérature une certaine élégance de bonne compagnie, une sobriété de paroles, une noblesse d'images qui distinguent la conversation des hommes bien élevés. L'élément grossier et vulgaire qui se rencontre parfois dans la littérature allemande n'a jamais pénétré dans les livres russes.

La grande œuvre de Karamsine, le monument qu'il a élevé à la postérité sont les douze volumes de son histoire russe. Œuvre consciencieuse de la moitié de son existence et dont l'analyse n'entre pas dans notre plan, son histoire a beaucoup contribué à tourner les esprits vers l'étude de la patrie. Si l'on songe au chaos qui a précédé Karamsine, dans l'histoire russe, et au travail qu'il a dû employer pour le déblayer et pour donner une exposition claire et véridique du sujet, l'on comprendra qu'il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître ses services.

Ce qui manquait à Karamsine, ce fut cet élément sarcastique qui de Von Wiezen s'étendit à Kryloff et même à Dimitrieff, l'ami intime de Karamsine. Il y avait quelque chose d'allemand dans le tendre et bénévole Karam-

sine. On pouvait prédire que Karamsine tomberait avec sa sentimentalité dans les filets impériaux, comme le fit plus tard le poète Joukoffsky.

L'histoire de la Russie rapprocha Karamsine de l'empereur Alexandre. Il lui lisait les pages *audacieuses* où il flétrissait la tyrannie de Jean le Terrible et jetait des immortelles sur la tombe de la république de Novgorod. Alexandre l'écoutait avec attention et émotion et pressait doucement la main de l'historiographe. Alexandre était trop bien élevé pour trouver bon que Jean fît parfois scier ses ennemis en deux et pour ne pas soupirer sur le sort de Novgorod, sachant bien que le comte Arakhtchéieff y introduisait déjà les colonies militaires. Karamsine, plus ému encore, restait épris des charmes de la bonté impériale. Mais où l'ont conduit ses pages audacieuses, ses indignations, ses condoléances ? Qu'a-t-il appris dans l'histoire russe, quel résultat a-t-il tiré de ses recherches, lui qui, dans la préface de son histoire, dit que l'histoire du passé est l'enseignement de l'avenir ? Il n'y puisa qu'une seule idée : " Les peuples sauvages aiment la liberté et l'indépendance, les peuples civilisés l'ordre et la tranquillité" — un seul résultat : " la réalisation de l'idée de l'absolutisme" devant le développement duquel il reste en extase et qu'il poursuit depuis Monomakh jusqu'aux Romanoff.

L'idée de la grande autocratie, c'est l'idée du grand esclavage. Peut-on se figurer qu'un peuple de soixante millions n'existe que pour réaliser .... l'esclavage absolu ?

Karamsine mourut dans les bonnes grâces de l'empereur Nicolas.

Comme on le voit, la période que nous avons parcourue n'est que l'adolescence de la civilisation et de la littérature russes. La science florissait encore à l'ombre du trône, et les poètes chantaient leurs tzars sans être leurs esclaves.

On ne trouve presque pas d'idées révolutionnaires, la grande idée révolutionnaire était encore la réforme de Pierre. Mais le pouvoir et la pensée, les oukases impériaux et la parole humaine, l'autocratie et la civilisation ne pouvaient plus aller ensemble. Leur alliance même au XVIIIme siècle frappe d'étonnement. Mais comment aurait-il pu en être autrement, lorsque l'héritier des tzars, le dynaste, le successeur d'Alexis, enfin l'autocrate de toutes les Russies, de la Blanche et de la Rouge, de la Grande et de la Petite, Pierre Ier, était, en même temps, un jacobin anticipé et un terroriste révolutionnaire?



IV.

1812 — 1825.

La guerre de 1812 termina la première partie de la période de Pétersbourg. Jusque là le gouvernement avait été en tête du mouvement; dès lors la noblesse se mit au pas avec lui. Jusqu'en 1812, on doutait des forces du peuple et l'on avait une foi inébranlable dans la toute-puissance du gouvernement : Austerlitz était loin, on prenait Eylau pour une victoire et Tilsit pour un évènement glorieux. En 1812, l'ennemi passa Memel, traversa la Lithuanie et se trouva devant Smolensk, cette "clef" de la Russie. Alexandre terrifié accourut à Moscou pour implorer le secours de la noblesse et du négoce. Il les invita au palais délaissé de Krémlin pour aviser au secours de la patrie. Depuis Pierre Ier, les souverains de la Russie n'avaient pas parlé au pcuple; il fallait supposer le danger grand, à la vue de l'empereur Alsxandre, au palais, et du métropolitain Platon, à la cathédrale, parlant du péril qui menaçait la Russie.

La noblesse et les négociants tendirent la main au goùvernement et le tirèrent de l'embarras. Le peuple, oublié même dans ce temps de malheur général, ou trop

méprisé pour qu'on eût voulu lui demander le sang qu'on se croyait en droit de répandre sans son assentiment, le peuple se levait en masse, sans attendre un appel, dans sa propre cause.

Depuis l'avènement de Pierre Ier, cet accord tacite de toutes les classes se produisait pour la première fois. Les paysans s'enrôlaient sans murmurer dans les rangs de la milice, les nobles donnaient le dixième serf et prenaient les armes eux-mêmes ; les négociants sacrifiaient la dixième partie de leur revenu. L'agitation populaire gagnait tout l'empire ; six mois après l'évacuation de Moscou parurent sur la frontière d'Asie des bandes d'hommes armés qui accouraient du fond de la Sibérie, à la défense de la capitale. La nouvelle de son occupation et de son incendie avait fait tressaillir toute la Russie, car pour le peuple, Moscou était la vraie capitale. Elle venait d'expier par son sacrifice le régime assoupissant des tzars ; elle se relevait entourée d'une auréole de gloire; la force de l'ennemi s'était brisée dans ses murs ; le conquérant avait commencé au Krémlin sa retraite qui ne devait s'arrêter qu à Ste Hélène. Au premier réveil du peuple, Pétersbourg était éclipsé, et Moscou capitale sans empereur, qui s'était victimée pour la patrie commune, obtint une nouvelle importance.

D'ailleurs après ce baptême de sang, la Russie entière entra dans une nouvelle phase.

Il était impossible de passer immédiatement de l'agitation d'une guerre nationale, de la promenade glorieuse à travers l'Europe, de la prise de Paris, au calme plat du despotisme de Pétersbourg. Le gouvernement lui-même ne pouvait retourner tout de suite à ses anciennes allures. Alexandre fit le libéral, en cachette du prince Metternich, persifla les projets ultra-monarchiques des Bourbons et joua le rôle de roi constitutionnel en Pologne.

Quant au pauvre paysan, il retourna à sa commune, à sa charrue et à son servage. Pour lui, rien ne changea, on ne lui concéda aucune franchise, pour prix de la victoire achetée par son sang. Alexandre préparait pour le récompenser le projet monstrueux des colonies militaires.

Bientôt après la guerre, un grand changement se manifesta dans l'esprit public. Les officiers de la garde et des régiments de ligne, après avoir bravement exposé leur poitrine aux balles de l'ennemi, devinrent moins soumis et moins souples qu'autrefois. Des sentiments chevaleresques d'honneur et de dignité personnelle, inconnus jusques-là dans l'aristocratie russe, d'origine plébéienne, tirée du peuple par la grâce des souverains, se répandirent dans la société. En même temps la mauvaise administration, la vénalité des employés, les vexations policières excitaient des murmures unanimes. On voyait que le gouvernement, tel qu'il était organisé, ne pouvait, avec le meilleur vouloir, parer à ces abus, qu'il n'y avait aucune justice à attendre d'une infirmerie de vieillards qu'on appellait du nom pompeux de sénat dirigeant, corps d'une docilité ignare qui servait au gouvernement de garde-meuble pour y reléguer les fonctionnaires usés, qui ne méritaient ni de rester dans l'administration ni d'en être chassés. Des hommes d'état d'une grande autorité, comme le vieil amiral Mordvinoff, parlaient hautement de l'urgence de nombreuses réformes. Alexandre lui-même désirait des améliorations, mais il ne savait comment s'y prendre. Karamsine, l'historien absolutiste, et Spéranski, éditeur du code de Nicolas, travaillaient à un projet de constitution d'après ses ordres.

Des hommes énergiques et sérieux n'attendirent pas le terme de ces projets imaginaires, ils ne se contentèrent pas du mécontentement vague et cherchèrent à l'utiliser

d'une autre manière. Ils conçurent l'idée d'une grande association secrète. Elle devait faire l'éducation politique de la jeune génération, propager les idées de liberté et approfondir la question compliquée d'une réforme radicale et complète du gouvernement russe. Loin de s'en tenir à la théorie, ils s'organisaient en même temps de manière à profiter de la première circonstance favorable pour ébranler le pouvoir impérial. Tout ce qu'il y avait de distingué dans la jeunesse russe, de jeunes militaires comme Pestel, Von Wiesen, Narychkine, Iouchnefsky, Mouravieff, Orloff, les littérateurs les plus aimés comme Ryléieff et Bestoucheff; des descendans des familles les plus illustres, comme les princes Obolensky, Troubetzkoy, Odoefsky, Wolkhonsky, le comte Tchernyscheff, s'enrolèrent avec empressement dans cette première phalange de l'émancipation russe. Cette société prit d'abord le nom *d'Alliance du Bien-Etre.*

Chose étrange, en même temps que ces jeunes gens ardents, pleins de foi et de vigueur, juraient de renverser l'absolutisme à Pétersbourg, l'empereur Alexandre jurait de river la Russie aux monarchies absolutistes de l'Europe. Il venait de former la célèbre *Sainte-Alliance*, alliance mystique, inutile, impossibile, quelque chose dans le genre d'un Gruttly absolutiste, d'un Tugendbund formé par trois étudiants couronnés, parmi lesquels Alexandre jouait le rôle de tête chaude.

Les uns et les autres ont tenu leurs serments; les uns en allant mourir aù gibet ou aux travaux forcés pour leurs idées; Alexandre en laissant la couronne à son frère Nicolas.

Les dix années qui s'écoulèrent depuis la rentrée des troupes jusqu'en 1825, forment l'apogée de l'époque de Pétersbourg. La Russie de Pierre Ier se sentait forte, jeune, pleine d'espérance. Elle pensait que la liberté

pouvait s'inoculer avec la même facilité que la civilisation, et oubliait que celle-ci n'avait pas encore dépassé la surface et n'appartenait qu'à une très-petite minorité. Cette minorité était en vérité développée au point qu'elle ne pouvait rester dans les conditions *provisoires* du régime impérial.

C'était la première opposition véritablement révolutionnaire qui se formait en Russie. L'opposition qu'avait rencontrée la civilisation, au commencement du XVIIIme siècle, était conservatrice. Celle même que faisaient quelques grands seigneurs, tel que le comte Panine, sous l'impératrice Catherine II, ne sortait pas du cercle des idées strictement monarchiques ; elle était parfois énergique, mais toujours soumise et respectueuse. La direction qui s'empara des esprits après 1812 fut une tout autre. La collision entre le despotisme protecteur et la civilisation protégée devint imminente. Le premier combat qu'elles se livrèrent fut le 14 (26) décembre. L'absolutisme resta vainqueur ; il montra alors quelle force il possédait pour le mal.

Le mot *provisoire*, que nous avons appliqué aux conditions du régime impérial, a pu paraître étrange, et pourtant il exprime le caractère qui frappe le plus, lorsqu'on envisage de près les actes du gouvernement russe. Ses institutions, ses lois, ses projets, tout en lui est évidemment temporaire, transitoire, sans être déterminé et sans forme définitive. Ce n'est pas un gouvernement conservateur, dans le sens du gouvernement autrichien, entre autres, parce qu'il n'a rien à conserver, à l'exception de sa force matérielle et de l'intégrité du territoire. Il a débuté par une destruction tyrannique des institutions, des traditions, des mœurs, des lois, des coutumes du pays, et il continue par une série de bouleversemens, sans acquérir de la stabilité et de la régularité. Chaque règne met en question la majeure partie des droits et des insti-

tutions; on défend aujourd'hui ce qu'on ordonnait hier, on modifie, on varie, on abroge les lois; le code publié par Nicolas est la meilleure preuve du manque de principes et d'unité dans la législation impériale. Ce code présente la réunion de toutes les lois existantes, c'est une juxta-position d'ordonnances, de dispositions, d'oukases plus on moins contradictoires qui expriment beaucoup mieux le caractère du prince ou l'intérêt du moment que l'esprit d'une législation unitaire. Le code du tzar Alexis sert de base, les ordonnances de Pierre Ier, conçues dans une tout autre tendance, servent de continuation; une loi de Catherine, dans l'esprit de Beccaria et de Montesquieu, s'y trouve à côté des ordres du jour de Paul Ier qui surpassent tout ce qu'on peut trouver du plus absurde et du plus arbitraire dans les édits des empereurs romains. Le gouvernement russe, comme tout ce qui n'a pas de racine historique, non seulement n'est pas conservateur, mais tout au contraire, il aime les innovations jusqu'à la folie. Il ne laisse rien en repos, et s'il améliore rarement, il change continuellement. C'est l'histoire des uniformes qu'on modifie sans cesse et sans motif, pour les civils comme pour les militaires, passe-temps qui ne manquent pas de coûter des sommes immenses. C'est l'histoire du rabadigeonnage de vieux bâtiments, preuve de bon goût et du degré de la civilisation du gouvernement russe. Quelquefois on fait des révolutions entières en Russie, sans qu'on s'en aperçoive à l'étranger grâce au manque de publicité et au mutisme général. C'est ainsi qu'en 1838 on changea radicalement l'administration de toutes les communes rurales de l'empire. Le gouvernement s'immisça dans les affaires de la commune, il plaça chaque village sous une double surveillance de la police, il commença une organisation forcée des travaux agricoles, il dépouilla des communes et en enrichit d'autres, il établit

enfin une administration nouvelle pour 17,000,000 d'hommes, sans que cet évènement, qui a cependant presque toutes les dimensions d'une révolution, ait seulement transpiré en Europe.

Les paysans, craignant les cadastres et les interventions des agents publics qu'ils connaissaient pour des pillards privilégiés et uniformés, s'insurgèrent dans beaucoup d'endroits. Dans quelques districts des gouvernements de Kasan, Viatka et Tambow, on est allé jusqu'à les mitrailler, et *le nouvel ordre fut maintenu.*

Un état pareil ne peut durer long-temps, et ce fut pour la première fois depuis 1812 qu'on commença à le sentir.

Le temps d'une association politique et secrète était parfaitement bien choisi, sous tous les rapports. La propagande littéraire était très-active; le célèbre Ryléieff en était l'âme, lui et ses amis ils ont imprimé à la littérature russe ce caractère d'énergie et d'entrain qu'elle n'a jamais eu ni avant ni après. Ce n'étaient pas seulement des paroles, c'étaient des actes. On voyait une résolution prise, un but certain, on ne s'abusait pas sur le danger, mais on marchait d'un pas ferme et la tête haute vers une solution irrévocable.

La littérature chez un peuple qui n'a point de liberté publique est la seule tribune, du haut de laquelle il puisse faire entendre le cri de son indignation et de sa conscience.

L'influence de la littérature dans une société ainsi faite acquiert des dimensions que celles des autres pays de l'Europe ont perdues depuis long-temps. Les poésies révolutionnaires de Ryléieff et de Pouchkine se trouvent entre les mains des jeunes gens dans les provinces les plus éloignées de l'empire. Il n'y a point de demoiselle bien-élevée qui ne les connaisse par cœur, d'officier qui ne

les porte dans son havresac, pas de fils de prêtre qui n'en eût fait une douzaine de copies. Ces dernières années, cette ardeur s'est de beaucoup refroidie, parcequ'elles ont produit leur impression; toute une génération a subi l'influence de cette propagande jeune et ardente.

La conjuration se répandait avec célérité à Pétersbourg, à Moscou, dans la Petite-Russie, parmi les officiers de la garde et de la 2me armée. Les Russes indolents, tant qu'ils ne trouvent pas d'impulsions sont faciles à se laisser entraîner. Une fois entraînés, ils vont aux dernières conséquences sans chercher d'accomodement.

Depuis Pierre Ier on a beaucoup parlé de la faculté d'imitation que les Russes pouissaient jusqu'au ridicule. Quelques savants Allemands prétendaient que les Slaves fussent dénué de tout caractère propre, que leur qualité distinctive se bornât à l'acceptivité. En effet la nationalité slave a une grande élasticité; une fois sortie de l'exclusivisme patriotique, elle ne trouve plus d'obstacle infranchissable pour comprendre les autres nationalités. La science allemande qui ne passe pas le Rhin, et la poésie anglaise, qui s'altère en traversant le Pas-de-Calais, ont acquis, il y a long-temps, le droit de cité chez les Slaves. Il faut ajouter à cela, qu'au fond de cette acceptivité des Slaves, il y a quelque chose d'original qui, tout en se prêtant aux influences extérieures conserve son propre caractère.

Nous retrouvons ce trait de l'esprit russe dans la marche de la conjuration qui nous occupe. Au commencement, elle eut une tendance constitutionnelle, libérale dans le sens anglais. Mais à peine cette opinion fut-elle acceptée, que l'association se transforma, elle devint plus radicale, à la suite de quoi beaucoup de membres l'abandonnèrent. Le noyau des conjurés se fit républicain et ne voulut plus se contenter d'une monarchie représen-

tative. Ils pensaient avec raison que s'ils avaient assez de force pour limiter l'absolutisme, ils en auraient assez pour l'anéantir. Les chefs de l'union du Sud avaient en vue une fédéralisation républicaine des Slaves, ils travaillaient à une dictature révolutionnaire qui devait organiser les formes républicaines.

Il y avait plus ; lorsque le colonel Pestel vint en visite à la Société du Nord, il plaça la question sur un autre terrain. Il pensa que la proclamation de la république n'avancerait rien si l'on n'entraînait pas la propriété foncière dans la révolution. N'oublions pas qu'il s'agit ici des faits qui se sont passés entre 1817 et 1825. Les questions sociales n'occupaient alors personne en Europe, Gracchus Babœuf " le fou, le sauvage " était déjà oublié, St. Simon écrivait ses traités, mais personne ne les lisait; Fourier était dans le même cas, les essais d'Owen n'intéressaient pas davantage. Les plus grands libéraux de ces temps , les Benjamin Constant , les P. L. Courrier auraient jeté des cris d'indignation en entendant les propositions de Pestel, propositions qui ne se faisaient pas dans un club composé de prolétaires, mais devant une grande association totalement formée de la noblesse la plus riche. Pestel lui proposait d'arriver, au prix de leur vie, à l'expropriation de leur biens. On ne s'accordait pas avec lui, ses opinions bouleversaient trop les principes de l'économie politique qu'on venait à peine d'apprendre. Mais on ne l'accusait pas de vouloir le pillage et le massacre ; Pestel restait néanmoins le véritable chef de l'association du Sud, et il est plus que probable, qu'en cas de succès, il serait devenu dictateur, lui qui était socialiste avant le socialisme.

Pestel n'était ni rêveur, ni utopiste ; tout au contraire, il était complètement dans la réalité, il connaisait l'esprit de sa nation. En laissant les terres à la noblesse, on aurait obtenu une oligarchie, le peuple n'aurait même pas

compris son affranchissement, le paysan russe ne voulant être libre qu'avec sa terre.

Ce fut encore Pestel qui pensa le premier à faire participer le peuple à la révolution. Il était d'accord avec ses amis que l'insurrection ne pouvait réussir sans l'appui de l'armée, mais il voulait aussi entraîner à toute force les sectaires religieux, projet profond dont la justesse et la portée seront prouvées par l'avenir.

Après coup, nous pouvons dire que Pestel se faisait illusion, ni ses amis ne pouvaient travailler à une révolution sociale, ni le peuple faire cause commune avec la noblesse ; mais il n'est donné qu'aux grands hommes de se tromper de la sorte en anticipant sur le développement des masses.

Il se trompait en pratique, de date, mais théoriquement, il faisait une révélation. Il était prophète, et toute l'association fut une immense école pour la génération présente.

Le 14 (26) décembre a réellement ouvert une nouvelle phase à notre éducation politique, et ce qui peut paraître étrange, la grande influence que cette œuvre a eue et qui a agi plus que la propagande et plus que les théories, fut le soulèvement même, la conduite héroïque des conjurés sur la place publique, pendant le procès, dans les fers, en présence de l'empereur Nicolas, dans les mines, en Sibérie. Ce qui manquait aux Russes, ce n'étaient ni les tendances libérales, ni la conscience des abus, il leur manquait un précédent qui leur donnât l'audace de l'initiative. Les théories inspirent des convictions, l'exemple forme la conduite. Nulle part un pareil exemple n'est plus nécessaire que là où l'homme n'est pas habitué à poursuivre sa volonté, à se mettre en évidence, à compter sur lui-même et à estimer ses forces, où au contraire il a toujours été mineur, sans voix et sans opinion, abrité

derrière la commune comme derrière une enceinte infranchissable, absorbé par l'état dans lequel il était comme perdu. Avec la civilisation les idées de liberté s'étaient developpées nécessairement, mais le mécontentement passif était trop entré dans les habitudes ; on voulait sortir du despotisme, mais personne ne voulait être le premier à le faire.

Eh bien, les premiers se présentèrent avec une grandeur d'âme et une force de caractère telles, que le gouvernement, dans son rapport officiel, n'osa ni les abaisser ni les flétrir; Nicolas se borna à les punir avec férocité. Le silence, la passivité muette étaient rompus ; du haut de leur gibet, ces hommes réveillèrent l'âme de la nouvelle génération, un bandeau tomba des yeux.

L'action du 14 décembre sur le gouvernement même ne fut pas moins décisive ; de Pierre à Nicolas, le gouvernement avait tenu haut le drapeau du progrès et de la civilisation ; dès l'année 1825, rien de pareil; le pouvoir ne songe qu'à ralentir le mouvement intellectuel, ce n'est plus le mot de progrès qu'on inscrit sur la bannière impériale, mais les mots : " autocratie, orthodoxie, nationalité ", ce *mane fare takel* du despotisme, et de plus les deux derniers mots n'étaient là que pour la forme. Religion, patriotisme, ce n'étaient que des moyens pour raffermir l'autocratie, le peuple n'a jamais été dupe du nationalisme de Nicolas ; le grand mot qui exprime son règne c'est le despotisme disant : " périsse la Russie, pourvu que le pouvoir reste illimité et intact. " Avec cette devise sauvage plus de malentendu, et ce fut encore le 14 décembre qui força le gouvernement à quitter l'hypocrisie et à arborer le despotisme.

Peu avant le sombre règne qui commença dans le sang russe et qui continua dans le sang polonais, parut le grand poète russe Pouchkine, et dès qu'il parut, il devint

nécessaire, comme si la littérature russe ne pouvait se passer de lui. On a lu les autres poètes, on les a admirés, Pouchkine est dans les mains de chaque Russe civilisé, qui le relit toute sa vie. Sa poésie n'est plus ni un essai ni une étude, ni un exercice, c'était sa vocation, et elle devint un art mûr ; la partie civilisée de la nation russe trouva en lui, pour la première fois, le don de la parole poétique.

Pouchkine est on ne peut plus national et en même temps intelligible aux étrangers. Il contrefait rarement la langue populaire des chansons russes, il exprime sa pensée telle qu'elle surgit dans son esprit. Comme tous les grands poètes, il est toujours au niveau de son lecteur, il grandit, devient sombre, orageux, tragique, son vers mugit comme la mer, comme la forêt agitée par une tempête, mais il est en même temps serein, limpide, pétillant, avide de plaisirs, d'émotions. Partout, le poète russe est réel, rien en lui de maladif, rien de cette pathologie psychologique exagérée, de ce spiritualisme chrétien abstrait, qu'on voit si souvent dans les poètes allemands. Sa muse n'est pas un être pâle, aux nerfs attaqués, roulé dans un linceuil, c'est une femme ardente, entourée de l'auréole de la santé, trop riche de sentiments véritables pour en chercher de factices, assez malheureuse pour ne pas inventer de malheurs artificiels. Pouchkine avait la nature panthéiste, epicurienne des poètes grecs, mais il y avait encore dans son âme un élément tout moderne. En se repliant sur lui-même, il trouvait au fond de son âme la pensée amère de Byron, l'ironie corrosive de notre siècle.

On a cru voir dans Pouchkine un imitateur de Byron. Le poète anglais a en effet exercé une grande influence sur le poète russe. On ne sort jamais du commerce d'un homme fort et sympathique sans subir son influence, sans

mûrir à ses rayons. La confirmation de ce qui vit dans notre cœur, par l'assentiment d'un esprit qui nous est cher nous donne un élan et une portée nouvelle. Mais il y a loin de cette action naturelle à l'imitation. Après les premiers poèmes de Pouchkine où l'influence de Byron se fit sentir puissamment, il devint à chaque nouvelle production de plus en plus original ; toujours plein d'admiration pour le grand poète anglais, il ne fut ni son client ni son parasite, " ni *traduttore* ni *traditore* ".

Pouchkine et Byron s'écartent complètement l'un de l'autre vers la fin de leur carrière, et cela par une cause bien simple ; Byron était profondément anglais et Pouchkine profondément russe, russe de la période de Pétersbourg. Il connaissait toutes les souffrances de l'homme civilisé, mais il avait une foi dans l'avenir que l'homme de l'Occident n'avait plus. Byron, la grande individualité libre, l'homme qui s'isole dans son indépendance et qui s'enveloppe de plus en plus dans son orgueil, dans sa philosophie fière et sceptique, devient de plus en plus sombre et implacable. Il ne voyait aucun avenir prochain, accablé de pensées amères, dégoûté du monde, il va livrer ses destinées à un peuple de pirates slavo-hélènes qu'il prend pour des Grecs de l'ancien monde. Pouchkine, au contraire, se calme de plus en plus, il se plonge dans l'étude de l'histoire russe, rassemble des matériaux pour une monographie de Pougatcheff, il compose un drame historique, *Boris Godounoff*, il a une foi instinctive dans l'avenir de la Russie ; les cris de triomphe et de victoire qui l'ont frappé enfant encore, en 1813 et 1814, retentissaient dans son âme ; il a été même entraîné pendant quelque temps par un patriotisme pétersbourgeois qui se vante du nombre des baïonnettes, qui s'appuie sur les canons. Sans doute cette morgue est aussi peu pardonnable que l'aristocratisme poussé à l'excès

de Lord Byron, mais la cause en est évidente. Il est douloureux à dire, mais Pouchkine avait un patriotisme exclusif; de grands poètes ont été courtisans, témoins Goethe, Racine, etc.; Pouchkine n'a été ni courtisan, ni gouvernemental, mais la force brutale de l'état lui plaisait par instinct patriotique, ce qui fit qu'il partagea le vœu barbare de répondre aux raisonements par des boulets. La Russie est en partie esclave, parcequ'elle trouve de la poésie dans la force matérielle et voit de la gloire à être l'épouvantail des peuples.

Ceux qui disent qu'*Onéguine*, poème de Pouchkine, est le *don Juan* des mœurs russes ne comprennent ni Byron, ni Pouchkine, ni l'Angleterre ni la Russie : ils s'en tiennent à la forme extérieure. Onéguine est la production la plus importante de Pouchkine, elle a absorbé la moitié de son existence. Ce poème sort même de la période qui nous occupe, il a été mûri par les tristes années qui ont suivi le 14 décembre, et l'on irait croire qu'une œuvre pareille, une autobiographie poétique serait une imitation!

Onéguine, ce n'est ni Hamlet, ni Faust, ni Manfred, ni Obermann, ni Trenmor, ni Charles Moor ; Onéguine est un Russe, il n'est possible qu'en Russie, là il est nécessaire et on l'y rencontre à chaque pas. Onéguine, c'est un fainéant, parce qu'il n'a jamais eu d'occupation; un homme superflu dans la sphère où il se trouve, sans avoir assez de force de caractère pour en sortir. C'est un homme qui tente la vie jusqu'à la mort et qui voudrait essayer de la mort pour voir si elle ne vaut pas mieux que la vie. Il a tout commencé sans rien poursuivre, il a pensé d'autant plus qu'il a moins fait, il est vieux à l'âge de vingt ans et rajeunit par l'amour en commençant à vieillir. Il a toujours attendu comme nous tous, quelque chose, parce que l'homme n'a pas assez de folie pour croire à la durée de l'état actuel de la Russie...

Rien n'est venu, et la vie s'en allait. Le personnage d'Onéguine est si national qu'il se rencontre dans tous les romans et dans tous les poèmes qui ont eu quelque retentissement en Russie, non pas qu'on ait voulu le copier, mais parce qu'on le trouve continuellement autour de soi ou en soi-même.

Tchatski, le héros d'une comédie célèbre de Griboiédoff, est un Onéguine raisonneur, son frère aîné.

Le Héros de nos jours, par Lermontoff, est son frère cadet. Même dans les productions secondaires, Onéguine reparaît, outré ou incomplet, mais reconnaissable. Si ce n'est lui, c'est au moins sa copie. Le jeune voyageur, dans le *Tarantass* du Cte Sallohub, est un Onéguine borné et mal élevé. Le fait est que tous nous sommes plus ou moins Onéguine, à moins que nous n'aimions mieux être *tchinovnik* (employés) ou *pomestschik* (propriétaires).

La civilisation nous perd, nous désoriente, c'est elle qui fait que nous sommes à charge aux autres et à nous-mêmes, désœuvrés, inutiles, capricieux ; que nous passons de l'excentricité à la débauche, dépensant sans regret notre fortune, notre cœur, notre jeunesse, et cherchant des occupations, des sensations, des distractions, comme ces chiens d'Aix-la-Chapelle de Héine qui demandent aux passants, comme une grâce, un coup de pied pour les désennuyer. Nous faisons tout, de la musique, de la philosophie, de l'amour, de l'art militaire, du mysticisme, pour nous distraire, pour oublier le vide immense qui nous opprime.

Civilisation et esclavage, sans même qu'il y ait " un chiffon " entre les deux, pour empêcher que nous ne soyons pas broyés intérieurement ou extérieurement entre ces deux extrêmes forcément rapprochés !

On nous donne une éducation large, on nous inocule les désirs, les tendances, les souffrances du monde con-

temporain, et l'on nous crie : "Restez esclaves, muets, passifs, ou vous êtes perdus. " En récompense, on nous laisse le droit d'écorcher le paysan et de dissiper sur le tapis vert ou au cabaret l'impôt de sang et de larmes que nous prélevons sur lui.

Le jeune homme ne rencontre aucun intérêt vivace dans ce monde de servilisme et d'ambition mesquine. Et pourtant, c'est dans cette société qu'il est condamné à vivre, car le peuple est encore plus éloigné de lui. " Ce monde " est au moins composé d'êtres déchus de la même espèce, tandis qu'il n' y a rien de commun entre lui et le peuple. Les traditions ont été si bien rompues par Pierre I[er] qu'il n'y a pas de force humaine capable de les réunir, au moins quant à présent. Reste l'isolement ou la lutte, et nous n'avons pas assez de force morale ni pour le premier ni pour la seconde. C'est ainsi qu'on se fait Onéguine, si l'on ne périt pas dans les maisons publiques ou dans les casemates d'une forteresse.

Nous avons volé la civilisation, et Jupiter veut nous punir avec le même acharnement qu'il a mis à tourmenter Prométhée.

A côté d'Onéguine, Pouchkine a placé Wladimir Lénski, autre victime de la vie russe, le *vice versa* d'Onéguine. C'est la souffrance aigue, à côté de la souffrance chronique. C'est une de ces natures virginales, pures, qui ne peuvent s'acclimater dans un milieu corrompu et fou, qui ont accepté la vie, mais ne peuvent rien accepter de plus du sol immonde, si ce n'est la mort. Victimes expiatoires, ces adolescents passent jeunes, pâles, marqués au front par la fatalité, comme un reproche, comme un remord et laissent encore plus noire la nuit triste dans laquelle " nous nous mouvons et sommes. "

Pouchkine a tracé le caractère de Lénski avec cette tendresse, qu'on a pour les rêves de sa jeunesse, pour les

réminiscences de ce temps où l'on a été si plein d'espérance, de pureté, d'ignorance. Lénski est le dernier cri de conscience d'Onéguine, car c'est lui-même, c'est son idéal de jeunesse. Le poète a vu qu'un tel homme n'avait rien à faire en Russie, il l'a tué de la main d'Onéguine, d'Onéguine qui l'aimait et qui, en le visant, ne voulait pas le blesser. Pouchkine s'est effrayé lui-même de cette fin tragique, il se presse de consoler le lecteur, en lui traçant la vie banale qui attendait le jeune poète.

A côté de Pouchkine se place aussi un Lénski — ce fut Vénévitinoff, âme candide et poétique écrasée par les mains grossières de la vie russe, à vingt-deux ans.

Entre ces deux types, entre l'enthousiaste dévoué, entre le poète, et de l'autre côté, l'homme fatigué, aigri, inutile; entre la tombe de Lénski et l'ennui d'Onéguine, se traîne le fleuve profond et bourbeux de la Russie civilisée, avec ses aristocrates, bureaucrates, officiers, gendarmes, grands ducs et empereur, masse informe et muette de bassesse, de servilisme, de férocité et d'envie, qui entraîne et engloutit tout, "ce gouffre, comme dit Pouchkine, où, cher lecteur, nous nous baignons avec vous."

Pouchkine a débuté par des poésies révolutionnaires d'une grande beauté. Alexandre l'a exilé de Pétersbourg sur les confins méridionaux de l'Empire; nouvel Ovide il passa l'époque de sa vie de 1819 à 1825 dans la Chersonèse taurique. Séparé de ses amis, loin du mouvement politique, au centre d'une nature magnifique mais sauvage, Pouchkine, poète avant tout, se concentra dans son lyrisme ; ses pièces lyriques sont les phases de sa vie, la biographie de son âme; on y trouve les vestiges de tout ce qui émouvait cette âme de feu, la vérité et l'erreur, l'entraînement passager d'un moment et les sympathies profondes et éternelles.

Nicolas rappela Pouchkine de l'exil quelques jours

après avoir fait pendre les héros du 14 décembre. Il voulut le perdre dans l'opinion publique par sa grâce, le réduire par ses bontés.

Pouchkine rentra et ne reconnut plus ni la société de Moscou ni la société de Pétersbourg. Il ne trouva plus ses amis, on n'osait même pas proférer leur nom, on ne parlait que d'arrestations, de visites domiciliaires, d'exil ; tout était sombre et terrifié. Il rencontra un instant Miçkiewicz, cet autre poète slave ; ils se tendirent la main comme au milieu d'un cimetière. L'orage grondait sur leurs têtes : Pouchkine revenait de l'exil, Miçkiewicz s'y rendait. Leur entrevue fut lugubre, mais ils ne se comprirent pas. Le cours de Miçkiewicz, au Collége de France, a mis au jour le dissentiment qui existait entre eux ; pour un Polonais et un Russe le temps de se comprendre n'était pas encore arrivé.

Nicolas, continuant la comédie, nomma Pouchkine gentilhomme de la chambre. Celui-ci saisit le trait et ne vint pas à la cour. On lui présenta alors l'alternative de se rendre au Caucase ou de revêtir l'habit de cour. Il était déjà marié à une femme qui a causé ensuite sa perte, un second exil lui paraissait plus pénible que le premier, — opta pour la cour. On reconnaît le mauvais côté du caractère russe dans ce manque de fierté, de résistance, dans cette souplesse douteuse.

Le grand duc héritier le complimentant un jour à l'occasion de sa promotion, — Altesse, lui répondit Pouchkine, vous êtes le premier qui me félicitez à ce sujet.

En 1837, Pouchkine fut tué en duel par un de ces spadassins étrangers qui, comme les mercenaires du moyen-âge ou les Suisses de nos jours, vont mettre leur épée au service de tout despotisme. Il tomba au milieu de la plénitude de ses forces, sans avoir achevé ses chants, sans avoir dit ce qu'il avait à dire.

Tout Pétersbourg, à l'exception de la cour et de son entourage, pleura ; ce fut alors seulement qu'on vit quelle popularité il avait acquise. Pendant son agonie, une foule compacte se pressait autour de sa maison pour avoir des nouvelles de sa santé. Comme c'était à deux pas du palais d'hiver, l'empereur put, de ses fenêtres, contempler la foule ; il en conçut de la jalousie et confisqua au public les funérailles du poéte ; on trasporta furtivement, par une nuit glaciale, le corps de Pouchkine, entouré de gendarmes et d'agents de police, dans une tout autre église que celle de sa paroisse ; là, un prêtre lut hâtivement la messe des morts, un traîneau emporta le corps du poète dans un couvent du gouvernement de Pskow, où se trouvaient ses terres. Lorsque la foule ainsi trompée se porta à l'église où avait été déposé le défunt, la neige avait déjà effacé toute trace du convoi.

Un sort terrible et sombre est réservé chez nous à quiconque ose lever la tête au-dessus du niveau tracé par le sceptre impérial; poète, citoyen, penseur, une fatalité inexorable les pousse dans la tombe. L'histoire de notre littérature est un martyrologe ou un régistre des bagnes. Ceux même que le gouvernement a épargnés périssent peine éclos, se pressant de quitter la vie.

> Là sotto giorni brevi e nebulosi
> Nasce una gente a cui il morir non duole.

RYLÉIEFF pendu par Nicolas.

POUCHKINE tué dans un duel, à trente-huit ans.

GRIBOIÉDOFF assassiné à Tahéran.

LERMONTOFF tué dans un duel, à 30 ans, au Caucase.

VÉNÉVITINOFF tué par la société, à vingt-deux ans.

KOLTZOFF tué par sa famille, à trente-trois ans.

BÉLINSKY tué, à trente-cinq ans, par la faim et la misère.

POLEJAEFF mort dans un hôpital militaire, après avoir été forcé de servir comme soldat au Caucase pendant huit années.

BARATINSKY mort après un exil de douze ans.

BESTUJEFF succombé au Caucase tout jeune encore, après les travaux forcés en Sibérie.......

"Malheur, dit l'écriture, aux peuples qui lapident leurs prophètes!" mais le peuple russe n'a rien à craindre, car il n'y a rien à ajouter à son malheureux sort.

V.

LA LITTÉRATURE
ET
L'OPINION PUBLIQUE
APRÈS LE 14 DÉCEMBRE 1825.

Les vingt-cinq années qui suivent le 14 (26) décembre sont plus difficiles à caractériser que toute l'époque écoulée depuis Pierre Ier. Deux courants en sens inverse, l'un à la surface, l'autre à une profondeur où on le distingue à peine, embrouillent l'observation. A l'apparence, la Russie restait immobile, elle paraissait même reculer; mais, au fond, tout prenait une face nouvelle, les questions devenaient plus compliquées, les solutions moins simples.

A la surface de la Russie officielle, " de l'empire des façades, " on ne voyait que des pertes, une réaction féroce, des persécutions inhumaines, un redoublement de despotisme. On voyait Nicolas entouré de médiocrités, de soldats de parades, d'Allemands de la Baltique et de conservateurs sauvages, lui-même méfiant, froid, obstiné, sans pitié, sans hauteur d'âme, médiocre comme son entourage. Immédiatement au-dessous de lui se rangeait la haute société qui, au premier coup de tonnerre qui

éclata sur sa tête après le 14 décembre, avait perdu les notions à peine acquises d'honneur et de dignité. L'aristocratie russe ne se releva plus sous le règne de Nicolas, sa fleuraison était passée; tout ce qu'il y avait de noble et de généreux dans son sein était aux mines ou en Sibérie. Ce qui restait ou se maintint dans les bonnes grâces du maître, tomba à ce dégré d'abjection ou de servilisme qu'on connaît par le tableau qu'en a tracé M. de Custine.

Venaient ensuite les officiers de la garde; de brillants et civilisés ils devinrent de plus en plus des sergents encroûtés. Jusqu'à l'année 1825, tout ce qui portait l'habit civil reconnaissait la supériorité des épaulettes. Pour être *comme il faut*, il fallait avoir servi une couple d'années à la garde, ou au moins dans la cavalerie. Les officiers étaient l'âme des réunions, les héros des fêtes et des bals, et, pour dire la vérité, cette prédilection n'était pas dénuée de fondement. Les militaires étaient plus indépendants et se tenaient sur un pied plus digne que les bureaucrates rampants et pusillanimes. Les choses prirent une autre face, la garde partagea le sort de l'aristocratie; les meilleurs officiers étaient exilés, un grand nombre d'autres abandonnèrent le service, ne pouvant supporter le ton grossier et impertinent introduit par Nicolas. On se hâtait de remplir les places vides par de bons troupiers ou des piliers de caserne et de manège. Les officiers tombèrent dans l'estime de la société, l'habit noir prit le dessus, et l'uniforme ne domina que dans les petites villes de province et à la cour, ce premier corps de garde de l'empire. Les membres de la famille impériale, de même que son chef, marquent, pour les militaires, une préférence outrée et illicite dans leur position. La froideur du public pour l'uniforme n'allait cependant pas jusqu'à l'admission des employés civils dans la société.

Même dans les provinces, on avait une répulsion invincible pour eux, ce qui n'empêcha pas du reste que l'influence des bureaucrates ne s'accrût. Toute l'administration devint, d'aristocratique et d'ignorante qu'elle était, rabuliste et mesquine, après 1825. Les ministères se changèrent en bureaux, leurs chefs et les fonctionnaires supérieurs devinrent des hommes d'affaires ou des scribes. Ils étaient par rapport au civil ce que les troupiers désespérants étaient à la garde. Connaisseurs consommés de toutes les formalités, exécuteurs froids et dépourvus de raisonnement des ordres supérieurs, ils étaient dévoués au gouvernement par amour de concussion. Il fallait à Nicolas de tels officiers et de tels administrateurs.

La caserne et la chancellerie étaient devenues les pivots de la science politique de Nicolas. Une discipline aveugle et dénuée de sens commun, accouplée au formalisme inanimé des buralistes autrichiens, tels sont les ressorts de l'organisation célèbre du pouvoir fort en Russie. Quelle pauvreté de pensée gouvernementale, quelle prose d'absolutisme et quelle pitoyable banalité ! C'est la forme la plus simple et la plus brutale du despotisme.

Ajoutons à cela le Cte Benckendorf, chef du corps des gendarmes, formant une inquisition armée, une maçonnerie policière qui avait ses frères *écouteurs* et *écoutans* dans tous les coins de l'empire, de Riga à Nertchinsk ; président de la 3me section de la chancellerie de Sa Majesté (telle est la dénomination du bureau central de l'espionnage), jugeant tout, cassant les décisions des tribunaux, se mêlant de tout et surtout des délits politiques. Devant ce bureau-tribunal se voyait traduite de temps à autre la civilisation, sous les traits de quelque littérateur ou étudiant, qu'on exilait ou enfermait dans la forteresse et qui était bientôt remplacé par un autre.

En un mot, à la vue de la Russie officielle, on n'avait

que le désespoir au cœur ; d'un côté, la Pologne disséminée, martyrisée avec une ténacité épouvantable ; de l'autre, la démence d'une guerre qui n'a pas discontinué pendant tout le règne et qui engloutit des armées sans avancer d'un pas notre domination au Caucase ; au centre, avilissement général et incapacité gouvernementale.

Mais à l'intérieur il se faisait un grand travail, un travail sourd et muet, mais actif et non interrompu : le mécontentement croissait partout, les idées révolutionnaires ont plus gagné de terrain dans ces vingt-cinq années que durant le siècle entier qui les a précédées, et pourtant, elles ne pénétraient pas jusqu'au peuple.

Le peuple russe continuait à se tenir éloigné des sphères politiques ; il n'avait guère de raisons pour prendre part au travail qui s'opérait dans les autre couches de la nation. Les longues souffrances obligent à une dignité de son genre ; le peuple russe a trop souffert pour avoir le droit de s'agiter pour une petite amélioration de son état, il vaut mieux rester franchement un mendiant en haillons que de revêtir un habit rapiécé. Mais s'il ne prenait aucune part dans le mouvement des idées qui occupait les autres classes, cela ne signifie nullement qu'il ne se passât rien dans son âme. Le peuple russe respire plus lourdement que jadis, son regard est plus triste ; l'injustice du servage et le pillage des fonctionnaires publics deviennent pour lui plus insupportables. Le gouvernement a troublé le calme de la commune par l'organisation forcée des travaux ; on a emprisonné et restreint le repos du paysan dans sa cabane par l'introduction de la police rurale (*stanovye pristavy*) dans les villages mêmes. Les procès contre les incendiaires, les meurtres des seigneurs, les insurrections de paysans s'augmentèrent dans une grande proportion. L'immense population des dissidants murmure ; exploitée, opprimée par le clergé

et la police, elle est bien loin de se rallier, et l'on entend parfois dans ces mers mortes et inaccessibles pour nous des sons vagues qui présagent des tempêtes terribles. Ce mécontentement du peuple russe dont nous parlons n'est point visible au regard superficiel. La Russie paraît toujours si tranquille qu'on a de la peine à croire qu'il s'y passe quelque chose. Peu de gens savent ce qui se fait derrière le linceul dont le gouvernement couvre les cadavres, les taches de sang, les exécutions militaires, disant avec hypocrisie et arrogance qu'il n'y a ni sang ni cadavres derrière ce linceul. Que savons-nous des incendiaires de Simbirsk, du massacre des seigneurs, organisé simultanément par un nombre de villages, que savons-nous des révoltes partielles qui ont éclaté lors de l'introduction de la nouvelle administration par Kisseleff, que savons-nous des insurrections de Kasan, de Viatka, de Tambow, où l'on a dû avoir recours aux canons?....

Le travail intellectuel dont nous parlions ne se faisait ni au sommet de l'état, ni à sa base, mais entre les deux, c'est-à-dire en majeure partie entre la petite et la moyenne noblesse. Les faits que nous citerons ne paraissent pas avoir une grande importance, mais il ne faut pas oublier que la propagande, comme toute éducation, a peu d'éclat, surtout lorsqu'elle n'ose même pas paraître au grand jour.

L'influence de la littérature s'accroît notablement et pénètre beaucoup plus loin que jadis; elle ne trahit pas sa mission et reste libérale et propagandiste, autant que cela est possible avec la censure.

La soif de l'instruction s'empare de toute la nouvelle génération; les écoles civiles ou militaires, les gymnases, les lycées, les académies regorgent d'élèves; les enfants des parents les plus pauvres se pressent aux différents institûts. Le gouvernement qui allèchait encore en 1804 par des privilèges les enfants à l'école, arrête par tous les

moyens leur affluence; on crée des difficultés à l'admission, aux examens; on impose les élèves; le ministre d l'instruction publique limite par une ordonnance l'instruction des serfs. Cependant l'université de Moscou devient la cathédrale de la civilisation russe; l'Empereur la déteste, la boude, il exile chaque année une fournée de ses élèves, il ne l'honore pas de ses visites en passant à Moscou, mais l'université fleurit, gagne en influence; mal vue, elle n'attend rien, poursuit son travail et devient une véritable puissance. L'élite de la jeunesse des provinces avoisinant Moscou se porte à son université, et chaque année une phalange de licenciés se répandent dans tout l'état en fonctionnaires, médecins ou précepteurs.

Au fond des provinces, et principalement à Moscou s'augmentait à vue d'œil une classe d'hommes indépendants, n'acceptant aucun service public et s'occupant de la gestion de leurs biens, de science, de littérature; ne demandant rien au gouvernement, si ce n'est de les laisser tranquilles. C'était tout le contraire de la noblesse de Pétersbourg, attachée au service public et à la cour, dévorée d'une ambition servile, qui attendait tout du gouvernement et ne vivait que par lui. Ne rien solliciter, rester indépendant, ne pas chercher de fonctions, cela s'appelle, sous un régime despotique, faire de l'opposition. Le gouvernement voyait d'un mauvais œil ces *fainéants* et en était mécontent. Ils formaient en effet un noyau d'hommes civilisés et mal disposés à l'égard du régime pétersbourgeois. Les uns passaient des années entières en pays étrangers, important de là des idées libérales; les autres venaient pour quelques mois à Moscou, s'enfermaient le reste de l'année dans leurs terres où ils lisaient tout ce qui paraissait de nouveau et se tenaient au courant de la marche intellectuelle en Europe. La lecture devint un objet de mode parmi les nobles de le

province. On se piquait d'avoir des bibliothèques, on faisait venir au moins les nouveaux romans français, le *Journal des Débats* et la *Gazette d'Augsbourg;* posséder des livres prohibés formait le suprême bon genre. Je ne connais pas une seule maison bien tenue où il n'y ait eu l'ouvrage de M. de Custine sur la Russie, spécialement défendu par Nicolas. Privée de toute action, placée sous la menace incessante de la police secrète, la jeunesse se plongeait avec d'autant plus de ferveur dans la lecture. La masse d'idées en circulation s'augmentait.

Mais quelles furent les nouvelles pensées, les tendances qui se produisirent après le 14 décembre? (*)

Les premières années qui suivirent 1825 furent terribles. Il fallait une dixaine d'années avant de se retrouver dans cette malheureuse position d'asservissement et de persécution. Un désespoir profond et un abattement général s'étaient emparés des hommes. La haute société se hâtait, avec un empressement lâche et vil, de renier tous les sentiments humains, toutes les pensées civilisées. Il n'y avait presque pas de famille aristocratique qui n'eût de proche parents au nombre des exilés et presqu'aucune d'elles n'osa porter le deuil ou laisser percer des regrets. Et lorsqu'on se détournait de ce triste spectacle de servilisme, lorsqu'on se concentrait dans la méditation pour y trouver un conseil ou un espoir, on rencontrait une pensée terrible qui faisait glacer le cœur.

Plus d'illusion possible: le peuple resta spectateur in-

(*) Ce n'est pas sans une certaine frayeur que j'aborde cette partie de ma revue.

On comprendra qu'il m'est impossible de tout dire, de nommer les personnes dans beaucoup de cas; pour parler d'un Russe, il faut le savoir sous terre ou en Sibérie. Je ne me suis même décidé à cette publication qu'après de mûres réflexions; le mutisme soutient le despotisme, les choses qu'on n'ose pas dire n'*existent qu*'à demi.

différent du 14 décembre. Tout homme consciencieux voyait le résultat terrible du divorce complet d'entre la Russie nationale et la Russie européisée. Tout lien actif était rompu entre les deux partis, il fallait le renouer, mais de quelle manière ? C'était là une grande question. Les uns pensaient qu'on n'arriverait à rien en laissant la Russie à la remorque de l'Europe ; ils fondaient leurs espérances, non sur l'avenir, mais sur le retour au passé. Les autres ne voyaient dans l'avenir que malheur et désolation. Ils maudissaient la civilisation hybride et le peuple apathique. Une tristesse profonde s'empara de l'âme de tous les hommes pensans.

Le chant sonore et large de Pouchkine résonnait seul dans les plaines de l'esclavage et du tourment ; ce chant prolongeait l'époque passée, remplissait de ses sons mâles le présent et envoyait sa voix à l'avenir lointain. La poésie de Pouchkine était un gage et une consolation. Les poètes qui vivent dans les temps de désespoir et de décadence n'ont pas de chants pareils ; ils ne conviennent guère aux enterremens.

L'inspiration de Pouchkine ne l'a pas trompé. Le sang qui avait afflué au cœur frappé de terreur ne pouvait s'y arrêter : il recommença bientôt à se manifester à l'extérieur.

Déjà on voyait un publiciste élever courageusement la voix pour rallier les timorés. Cet homme qui avait passé toute sa jeunesse en Sibérie, sa patrie, s'occupant du commerce qui ne tarda pas à le dégoûter, s'adonna à la lecture. Dénué de toute instruction, il apprit sans maître le français et l'allemand et vint se fixer à Moscou. Là, sans collaborateurs, sans connaissances, sans nom dans la littérature, il conçut l'idée de rédiger une revue mensuelle. Il étonna bientôt les lecteurs par la variété encyclopédique de ses

articles. Il écrivait hardiment sur la jurisprudence et sur la musique, sur la médecine et sur la langue sanscrite. L'histoire russe était une de ses spécialités, ce qui ne l'empêchait pas d'écrire des nouvelles, des romans et enfin des critiques, dans lesquelles il obtint bientôt un grand succés.

Dans les écrits de Polevoï on chercherait en vain une grande érudition, une profondeur philosophique, mais il savait, dans chaque question, relever le côté humanitaire; ses sympathies étaient libérales. Sa revue, *le Télégraphe de Moscou*, a eu une grande influence, et nous devons d'autant plus reconnaître le service qu'elle a rendu, qu'elle se publiait dans le temps le plus sinistre. Que pouvait-on écrire le lendemain de l'insurrection, la veille des exécutions? La position de Polevoï était très-difficile. Son obscurité d'alors le sauva des persécutions. On écrivait peu à cette époque; une moitié des hommes de lettres était un exil, l'autre se taisait. Un petit nombre de renégats, comme les frères siamois Gretch et Boulgarine, s'étaient ralliés au gouvernement, après avoir couvert leur participation au 14 décembre par des dénonciations contre leurs amis et par la *suppression* d'un prote qui avait composé sous leurs ordres, à l'imprimerie de Gretch, des proclamations révolutionnaires. Ils dominaient à eux seuls alors le journalisme de Pétersbourg. Ils y faisaient de la police, et non de la littérature. Polevoï *sut* se maintenir contre toute réaction jusqu'en 1834, sans trahir la cause; nous ne devons pas l'oublier.

Polevoï a commencé à démocratiser la littérature russe, il la fit descendre de ses hauteurs aristocratiques et la rendit plus populaire ou au moins plus bourgeoise. Ses plus grands ennemis étaient les autorités littéraires qu'il attaqua avec une ironie impitoyable. Il avait complètement raison de penser que tout anéantissement d'autorité

est un acte révolutionnaire et que l'homme qui a su s'émanciper de l'oppression des grands noms et des autorités scholastiques ne peut rester entièrement esclave religieux, ni esclave civil. Avant Polevoï, les critiques se hasardaient quelquefois, au milieu d'une quantité de réticences et d'excuses, à de légères observations sur Derjavine, Karamsine, ou sur Dimitrieff, tout en reconnaissant que leur grandeur était incontestable. Polevoï se mit, dès le premier jour, sur un pied de parfaite égalité, et commença à s'en prendre aux figures graves et dogmatiques de ces grands maîtres. Le vieillard Dimitrieff, poète et ci-devant ministre de la justice, parlait avec tristesse et effroi de l'anarchie littéraire qu'introduisait Polevoï par son manque de respect pour les hommes dont les services étaient reconnus par le pays entier.

Polevoï n'attaqua pas seulement les autorités littéraires, mais encore les savants; il osait douter de leur science, lui, le petit négociant sibérien qui n'avait pas fait d'études. Les savants *ex officio* se lièrent avec les littérateurs émérites aux cheveux blancs et commencèrent une guerre en règle contre le journaliste insurgé.

Polevoï, connaissant le goût du public, anéantissait ses ennemis par des articles mordants. Il répondait par une plaisanterie aux observations savantes et par une impertinence qui faisait rire aux éclats, à une dissertation ennuyeuse. On ne peut se faire une idée de la curiosité avec laquelle le public suivait la marche de cette polémique. On eût dit qu'il comprenait qu'en attaquant les autorités littéraires, Polevoï avait en vue d'autres autorités. Il profitait en effet de chaque occasion pour toucher les questions les plus épineuses de la politique et il le faisait avec une adresse admirable. Il disait presque tout, sans qu'on pût jamais s'en prendre à lui. Il faut le dire, la censure contribue puissamment à développer le style et

l'art de maîtriser sa parole. L'homme, irrité par un obstacle qui l'offense, veut le vaincre et y parvient presque toujours. La périphrase porte en elle les traces de l'émotion, de la lutte ; elle est plus passionnée que le simple énoncé Un mot sous-entendu est plus fort sous son voile, toujours transparent pour celui qui veut comprendre. La parole comprimée concentre plus de sens, elle est aigrie ; parler de la manière que la pensée soit lucide mais que les mots viennent au lecteur lui-même, c'est la meilleure manière de convaincre. Les sous-entendus augmentent la force de la parole, la nudité comprime l'imagination. Le lecteur qui sait combien l'écrivain doit se tenir en garde lit avec attention ; un lien secret s'établit entre lui et l'auteur : l'un cache ce qu'il écrit, l'autre ce qu'il comprend. La censure aussi est une toile d'araignée qui prend les petites mouches et que les grandes déchirent. Les personnalités, les allusions meurent sous *l'encre rouge ;* les pensées énergiques, la poésie véritable passent avec mépris. à trouver ce vestiaire, en se laissant tout au plus un peu brosser. (*)

Avec le *Télégraphe*, les revues commencent à dominer dans la littérature russe. Elles absorbent tout le mouvement intellectuel On achetait peu de livres, les meilleures poésies et nouvelles voyaient le jour dans les revues, et il fallait quelque chose d'extraordinaire, un poème de Pouchkine ou un roman de Gogol, pour attirer l'attention d'un public aussi clairsemé, que l'est celui des lecteurs en

(*) Après la révolution de 1848, la censure est devenue la monomanie de Nicolas. Non content de la censure ordinaire et des deux censures qu'il a établies hors de ses états, à Jassy et à Bukharest, où l'on n'écrit pas en russe, il a créé une seconde censure à Pétersbourg ; nous sommes disposés à espérer que cette double censure sera plus utile que la censure simple. On arrivera à imprimer les livres russes hors de la Russie, on le fait déjà, c'est à savoir qui sera plus adroit, de la parole libre ou de l'empereur Nicolas.

Russie. Dans aucun pays, l'Angletererre exceptée, l'influence des revues n'a été aussi grande. C'est en effet la meilleure forme pour répandre la lumière dans un pays vaste. *Le Télégraphe, le Messager de Moscou, le Télescope, la Bibliothèque de lecture, les Annales patriotiques* et leurs fils naturel *le Contemporain,* sans égard à leur tendance très-diverse, ont répandu une quantité immense de connaissances, de notions, d'idées pendant les dernières vingt-cinq années. Elles mettaient les habitants des gouvernemens d'Omsk et de Tobolsk dans la posibilité de lire les romans de Dickens ou de George Sand, deux mois après leur apparition à Londres ou à Paris. Leur périodicité même avait l'avantage de réveiller les lecteurs paresseux.

Polevoï a trouvé le moyen de continuer le *Télégraphe* jusqu'en 1834. Et pourtant la persécution de la pensée redoubla après la révolution de Pologne. L'absolutisme vainqueur perdit toute fausse honte, toute pudeur. On punissait les espiégleries d'écoliers comme des révoltes à main armée, on exilait des enfants de 15 à 16 ans, on les faisait soldats à vie. Un étudiant de l'université de Moscou, Poléjaïeff, déjà connu par ses poésies, fit quelques vers libéraux. Nicolas, sans le faire juger, le fit venir chez lui, lui ordonna de lire ses vers à haute voix, *l'embrassa* et l'envoya comme simple soldat dans un régiment, peine absurde qui ne pouvait surgir que dans l'esprit d'un gouvernement insensé qui prend l'armée russe pour une maison de correction ou pour un bagne. *Huit ans* après, le soldat Poléjateff mourut à l'hôpital militaire. Un an plus tard, les frères Kritzki, également étudians de Moscou, allaient aux colonies disciplinaires pour avoir, si je ne me trompe pas, cassé le buste de l'empereur. Depuis, personne n'a entendu parler d'eux. En 1832, sous le prétexte d'une société secrète, on arrêtait

une douzaine d'étudians qu'on envoyait ensuite aux garnisons d'Orenbourg où on leur adjoignait le fils d'un ministre luthérien, JULES KOLREIF, qui n'a jamais été sujet russe, qui ne s'est jamais occupé que de musique, mais qui avait osé dire qu'il ne voyait pas de devoir à dénoncer ses amis. En 1834, on nous jeta, mes amis et moi, dans les prisons, et, après huit mois, on nous exila en qualité de scribes aux chancelleries des provinces éloignées. On nous accusait de *l'intention* de former une société secrète et de vouloir faire de la propagande St-Simonienne ; on nous lut, par forme de mauvaise plaisanterie, la sentence de mort et l'on nous annonça que l'empereur, avec la bonté impardonnable qui le caractérise, n'avait ordonné contre nous qu'une peine correctionnelle — l'exil. Cette punition a duré plus de cinq ans.

Le *Télégraphe* fut suspendu le même an 1834. Polevoï, en perdant son journal, se trouva dérouté. Ses essais littéraires ne marchèrent plus ; aigri et désappointé, il quitta Moscou pour aller vivre à Pétersbourg. Un étonnement douloureux accueillit les premiers numéros de sa nouvelle revue (*Le Fils de la Patrie*). Il devint soumis, flatteur. C'était triste de voir ce lutteur audacieux, cet ouvrier infatigable, qui avait su traverser les temps les plus difficiles, sans déserter son poste, transiger avec ses ennemis, dès qu'on eut suspendu sa revue. C'était triste d'entendre le nom de Polevoï accouplé aux noms de Gretch et de Boulgarine, triste aussi d'assister à la représentation de ses pièces dramatiques applaudies par les agents secrets et les laquais officiels.

Polevoï sentait sa chute, il en souffrait, il devint abattu. Il voulait même sortir de sa fausse position, se justifier, mais il n'en avait pas la force et il se compromettait ainsi auprès du gouvernement sans rien gagner vis-à-vis du public. Sa nature plus noble que sa conduite ne pouvait

supporter long-temps cette lutte. Il mourut bientôt, laissant ses affaires dans un désaroi complet. Toutes ses concessions ne lui ont rien apporté.

Il y eut deux continuateurs de l'œuvre de Polevoï, Sénkowsky et Bélinsky.

Sénkowsky, Polonais russifié, orientaliste et académicien, a été un écrivain plein d'esprit, grand travailleur, sans aucune opinion, à moins d'appeler opinion un profond mépris des hommes et des choses, des convictions et des théories. Sénkowsky fut le véritable représentant du *pli* que l'esprit public avait pris depuis 1825, un vernis brillant mais glacé, un sourire de dédain qui cachait souvent un remord, une soif de jouissance aiguillonnée par l'incertitude qui planait sur le sort de chaque homme, un matérialisme moqueur et pourtant triste, des plaisanteries gênées d'homme en prison.

Bélinsky fut l'antithèse de Sénkowsky, c'était un type de la jeunesse studieuse de Moscou, martyr de ses doutes et de ses pensées, enthousiaste, poète dans la dialectique, froissé par tout ce qui l'entourait, il se consumait en tourments. Cet homme palpitait d'indignation et frémissait de rage au spectacle éternel de l'absolutisme russe.

Sénkowsky fonda sa revue comme on fonde une entreprise commerciale. Nous ne partageons pas cependant l'avis de ceux qui voyaient en elle une tendance gouvernementale. Elle fut lue avec avidité dans toute la Russie, ce qui n'est jamais arrivé à un journal ou à un livre écrit dans les intérêts du pouvoir. *L'Abeille du Nord* protégée par la police, n'a fait une exception à cette règle qu'en apparence, c'était la *seule* feuille politique et non officielle qui fût tolérée, ce qui explique sa vogue ; mais dès que les journaux officiels ont eu une rédaction supportable, *l'Abeille du Nord* a été délaissée par ses lecteurs. Il n'y a pas de gloire, de réputation qui ait pu

supporter le contact mortel et avilissant du gouvernement. Tous ceux qui lisent en Russie détestent le pouvoir; tous ceux qui l'aiment ne lisent pas ou ne lisent que des futilités françaises. Pouchkine, la plus grande illustration russe, a été délaissé quelque temps pour un compliment qu'il a fait à Nicolas, après le choléra, et pour deux poésies politiques. Gogol, l'idole des lecteurs russes, tomba tout-à-coup dans le plus profond mépris pour une brochure servile. Polevoï s'éclipsa le jour où il fit alliance avec le gouvernement. On ne pardonne pas en Russie à un renégat.

Sénkowsky parlait avec mépris du libéralisme et de la science, mais en revanche, il n'avait de respect pour rien. Il s'imaginait être éminemment pratique, parce qu'il prêchait un matérialisme théorique, et, comme tous les théoriciens, il a été dépassé par d'autres théoriciens beaucoup plus abstraits, mais qui avaient des convictions ardentes, ce qui est infiniment plus pratique et plus près de l'action que la *practologie*.

Ridiculisant tout ce qu'il y a de plus sacré pour l'homme, Sénkowsky, sans le vouloir, détruisait dans les esprits le monarchisme. Prêchant le comfort, les joies sensuelles, il amenait les hommes à la pensée très simple qu'il est impossible de jouir en pensant continuellement aux gendarmes, aux dénonciations et à la Sibérie, que la peur n'est pas comfortable, et qu'il n'y a pas d'homme qui puisse bien dîner s'il ne sait pas où il couchera.

Sénkowsky était de son temps; en balayant à l'entrée d'une nouvelle époque, il mêlait des objets de valeur avec la poussière, mais il déblayait le terrain pour un autre temps qu'il ne comprenait pas. Il le sentait lui-même, et, dès que quelque chose de nouveau et d'énergique eut percé dans la littérature, Sénkowsky plia ses voiles, et s'effaça bientôt complètement.

Sénkowsky avait été entouré d'un cercle de jeunes

littérateurs qu'il perdait en corrompant leur goût. Ils introduisirent un genre qui paraissait brillant à la première vue et frelaté à la seconde. Poésie de Pétersbourg, ou mieux encore de Wassilei-Ostrov(*), il n'y avait rien de vivant, de réel dans les images hystériques qu'évoquaient les Koukolnik, les Bénédiktoff, les Timoféeff, etc. De pareilles fleurs ne pouvaient s'épanouir qu'aux pieds du trône impérial et à l'ombre de la forteresse de Pierre et Paul.

A Moscou, la revue qui remplaça le *Télégraphe* supprimé, fut le *Télescope* ; cette revue n'a pas eu autant de longévité que celle qui l'avait précédée, mais sa mort fut des plus glorieuses. Ce fut elle qui inséra la célèbre lettre de Tchaadaeff. La revue fut immédiatement supprimée, le censeur mis à la retraite, le rédacteur en chef exilé à Ouste-Syssolsk. La publication de cette lettre fut un évènement des plus graves. Ce fut un défi, un signe de réveil ; elle rompit la glace après le 14 décembre. Enfin, il vint un homme dont l'âme débordait d'amertume ; il trouva une langue terrible pour dire avec une éloquence funèbre, avec un calme accablant tout ce qui s'était accumulé d'acerbe, en dix années, dans le cœur du Russe civilisé. Cette lettre fut le testament d'un homme qui abdique ses droits, non par amour pour ses héritiers, mais par dégoût ; sévère et froid, l'auteur demande compte à la Russie de toutes les souffrances dont elle abreuve un homme qui ose sortir de l'état de brute. Il veut savoir ce que nous achetons à ce prix, par quoi nous avons mérité cette situation ; il l'analyse avec une profondeur désespérante, inexorable, et après avoir terminé cette vivisection, il se détourne avec horreur, en maudissant le pays dans

(*) Une sorte de quartier Latin, centre d'habitation des hommes de lettres et d'artistes, *inconnus* dans les autres parties de la ville.

son passé, dans son présent et dans son avenir. Oui, cette sombre voix ne se fit entendre que pour dire à la Russie qu'elle n'a jamais existé humainement, qu'elle ne représente "qu'une lacune de l'intelligence humaine, qu'un exemple instructif pour l'Europe." Il dit à la Russie que son passé a été inutile, que son présent est superflu et qu'elle n'a aucun avenir.

Sans être d'accord avec Tchaadaeff, nous comprenons parfaitement la voie qui l'a conduit à ce point de vue noir et désespéré ; d'autant plus, que jusqu'à présent les faits parlent pour lui et non contre lui. Nous croyons ; et lui, il n'a qu'à montrer du doigt ; nous espérons, et il lui suffit d'ouvrir un journal pour prouver qu'il a raison. La conclusion à laquelle arrive Tchaadaeff ne peut soutenir aucune critique, et ce n'est point là qu'il faut chercher l'importance de cette publication ; c'est par le lyrisme de son indignation austère qui secoue l'âme et la laisse longtemps sous une impression pénible, qu'elle conserve sa signification. On a reproché à l'auteur sa dureté, mais c'est elle qui fait son plus grand mérite. On ne doit pas nous ménager ; nous oublions trop vite notre position, nous sommes trop habitués à nous distraire entre les murs d'une prison.

Un cri de douleur et de stupéfaction accueillit cet article, il effraya, il blessa même ceux qui en partageaient les sympathies, et pourtant il n'avait fait qu'énoncer ce qui agitait vaguement l'âme de chacun de nous. Qui de nous n'a pas eu ces moments de colère, dans lesquels il haïssait ce pays qui n'a que des tourments pour réponse à toutes les aspirations généreuses de l'homme, qui se hâte de nous réveiller pour nous appliquer la torture ? Qui de nous n'a pas désiré de s'arracher à tout jamais de cette prison qui occupe le quart du globe terrestre ; à cet

empire monstre où chaque commissaire de police est un souverain et le souverain un commissaire de police couronné ? Qui de nous ne s'est pas livré à tous les entraînements pour oublier cet enfer frappé à la glace, pour obtenir quelques moments d'ivresse et de distraction? Nous voyons maintenant les choses d'une autre face, nous envisageons l'histoire russe d'une autre manière; mais il n'y a pas de raison pour nous rétracter ou pour nous repentir de ces moments de désespoir; nous les avons payés trop cher pour les céder; ils ont été notre droit, notre protestation, ils nous ont sauvés.

Tchaadaeff se tut, mais on ne le laissa pas tranquille. Les aristocrates de Pétersbourg, ces Benkendorff, ces Kleinmichel s'offensèrent pour la Russie. Un grave allemand, Wigel, chef probablement protestant, du département des cultes, se gendarma pour l'orthodoxie russe. L'empereur fit déclarer Tchaadaeff atteint d'aliénation mentale. Cette farce de mauvais goût ramena à Tchaadaeff même ses ennemis; son influence à Moscou s'en accrut. L'aristocratie même baissa la tête devant cet homme de la pensée et l'entoura de respect et d'attention, donnant ainsi un démenti éclatant à la plaisanterie impériale.

La lettre de Tchaadaeff résonna comme une trompette 'appel; le signal fut donné et de tous côtés partirent de nouvelles voix; de jeunes lutteurs entrèrent dans l'arène, témoignant du travail silencieux qui s'était fait pendant ces dix années.

Lo 14 (26) décembre avait trop profondément tranché le passé, pour qu'on eût pu continuer la littérature qui l'avait précédé. Le lendemain de ce grand jour pouvait venir encore un jeune homme plein des fantaisies et des idées de 1825, Vénévitinoff. Le désespoir, comme la douleur après une blessure, ne vient pas immédiatement.



Mais à peine eut-il prononcé quelques nobles paroles, qu'il disparut comme les fleurs d'un ciel plus doux qui meurent au souffle glacé de la Baltique.

Vénévitinoff n'était pas né viable pour la nouvelle atmosphère russe. Pour pouvoir supporter l'air de cette époque sinistre, il fallait une autre trempe, il fallait être habitué dès l'enfance à cette bise âpre et continue, il fallait s'acclimater aux doutes insolubles, aux vérités les plus amères, à sa propre faiblesse, aux insultes de tous les jours; il fallait prendre l'habitude dès la plus tendre enfance de cacher tout ce qui agitait l'âme et de ne rien perdre de ce qu'on y avait enseveli; au contraire, de mûrir dans une colère muette tout ce qui se déposait au cœur. Il fallait savoir haïr par amour, mépriser par humanité, il fallait avoir un orgueil sans bornes pour porter la tête haute les menottes aux mains et aux pieds.

Chaque chant d'*Onéguine* qui paraissait après 1825 était de plus en plus profond. Le premier plan du poète avait été léger, serein, il l'avait tracé dans un autre temps; il avait été entouré alors d'un monde qui se plaisait à ce rire ironique, mais bienveillant, enjoué. Les premiers chants d'Onéguine nous rappellent beaucoup le comique caustique mais cordial de Griboiédoff. Les larmes et le rire, tout se changea.

Les deux poètes auxquels nous pensons et qui expriment la nouvelle époque de la poésie russe, sont Lermontoff et Koltzoff. C'étaient deux voix fortes venant de deux côtés opposés.

Rien ne peut démontrer avec plus de clarté le changement opéré dans les esprits, depuis 1825, que la comparaison de Pouchkine et de Lermontoff. Pouchkine, souvent mécontent et triste, froissé et plein d'indignation, est pourtant prêt à faire la paix. Il la désire, il n'en désespère pas; une corde de réminiscence des temps de l'empereur Alexandre ne ces-

sait de vibrer dans son cœur. Lermontoff était tellement habitué au désespoir, à l'antagonisme, que non seulement il ne cherchait pas à en sortir, mais qu'il ne concevait la possibilité ni d'une lutte, ni d'un accomodement. Lermontoff n'a jamais appris à espérer, il ne se dévouait pas, parce qu'il n'y avait rien qui sollicitât ce dévoûment. Il ne portait pas sa tête avec fierté au bourreau, comme Pestel et Ryléieff, parce qu'il ne pouvait croire à l'efficacité du sacrifice ; il se jeta de côté et périt pour rien.

Le coup de pistolet qui avait tué Pouchkine réveilla l'âme de Lermontoff. Il écrivit une ode énergique dans laquelle, flétrissant les viles intrigues qui avaient précédé le duel, intrigues tramées par des ministres littérateurs et des journalistes espions, il s'écria avec une indignation de jeune homme : " Vengeance, empereur, vengeance ! " Le poète expia cette seule inconséquence par un exil au Caucase. Cela se passa en 1837 ; en 1841, le corps de Lermontoff descendit dans une fosse aux pieds des monts du Caucase.

И то что ты сказалъ передъ кончиной,
Изъ слушавшихъ тебя, не понялъ ни единой.
...... Твоихъ послѣднихъ словъ
Глубокое и горькое значеніе
Потеряно.......

" Et ce que tu as dit avant ta fin, personne ne l'a compris de ceux qui t'écoutèrent. Le sens profond et amer de tes dernières paroles est perdu. " (*)

Par bonheur, nous n'avons pas perdu ce que Lermontoff a écrit durant les quatre dernières années de sa vie. Il appartient entièrement à notre génération. Nous tous, nous étions trop jeunes pour prendre part au 14 décembre. Réveillés par ce grand jour, nous ne vîmes

(*) Vers que Lermontoff a adressés à la mémoire du prince Odoieffsky mort au Caucase comme soldat, un des condamnés du 14 décembre.

que des exécutions et de banissements. Réduits à un silence forcé, étouffant nos pleurs, nous avons appris à nous concentrer, à couver nos pensées, et quelles pensées? Ce n'étaient plus les idées du libéralisme civilisateur, les idées du progrès, c'étaient des doutes, des négations, des pensées de rage. Habitué à ces sentiments, Lermontoff ne pouvait se sauver dans le lyrisme, ainsi que l'avait fait Pouchkine. Il traînait le boulet du scepticisme dans toutes ses fantaisies, dans toutes ses jouissances. Une pensée mâle et triste ne quittait jamais son front, elle perce dans toutes ses poésies. Ce n'était pas une pensée abstraite qui cherchait à s'orner des fleurs de la poésie; non, la réflexion de Lermontoff c'est sa poésie, son tourment, sa force. (*) Il avait des sympathies plus profondes pour Byron que n'en a eu Pouchkine. Au malheur d'une trop grande perspicacité, il ajoutait un autre, l'audace de dire beaucoup de choses sans fard ni ménagements. Les êtres faibles, froissés, ne pardonnent jamais cette sincérité. On parlait de Lermontoff comme d'un enfant gâté de maison aristocratique, comme d'un de ces désœuvrés qui périssent dans l'ennui et la satiété. On n'a pas voulu voir combien a lutté cet homme, combien il a souffert, avant d'oser exprimer ses pensées. Les hommes supportent avec beaucoup plus d'indulgence les injures et la haine qu'une certaine maturité de la pensée, que l'isolement qui ne veut partager ni leurs espérances, ni leurs craintes et qui ose avouer ce divorce. Lorsque Lermontoff quittait Pétersbourg pour se rendre au Caucase exilé pour la seconde fois il était bien las, et disait à ses amis qu'il allait chercher au plus vîte la mort. Il a tenu sa parole.

Quel est donc enfin ce monstre qui s'appelle Russie,

(*) Les poésies de Lermontoff sont parfaitement traduites en allemand par M. Bodenstæt. Il y a une traduction française de son roman "Le héros de nos jour" par M. Chopin.

auquel il faut tant de victimes et qui ne laisse à ses enfans que la triste alternative de se perdre moralement, dans un milieu antipatique à tout ce qu'il y a d'humain, ou de mourir au début de leur vie? Abîme sans fond, où périssent les meilleurs nageurs, où les plus grands efforts, les plus grands talents, les plus grandes facultés s'engloutissent avant d'avoir réussi en rien.

Et pourtant comment douter de l'existence des forces en germes, lorsqu'on voit s'élever du plus bas fond de la nation une voix comme celle de Koltzoff?

Pendant un siècle, même un siècle et demi, le peuple n'a chanté que les vieilles chansons ou des monstruosités fabriquées vers le milieu du règne de Catherine II. Il y a bien eu quelques essais d'imitation assez heureux au commencement de notre siècle, mais ces productions artificielles manquaient de vérité; c'étaient des efforts et des caprices. C'est du sein même de la Russie villageoise que partirent les nouvelles chansons Un bouvier conduisant ses troupeaux à travers les steppes les composa d'inspiration. Koltzoff était complètement un enfant du peuple. Né à Voronej il a été à une école paroissiale avant dix ans, il n'y a appris qu'à lire et à écrire sans ortographe. Son père, marchand de bétail, lui fit embrasser son métier. Il conduisait les troupeaux, au travers de centaines de verstes, et prit ainsi l'habitude de la vie nomade, qui se reflète dans la meilleure partie de ses chansons. Le jeune bouvier aimait la lecture et relisait continuellement quelque poète russe qu'il prenait pour modèle, ses essais d'imitation faussaient son instinct poétique. Son véritable talent perça enfin, il fit des chansons populaires en petit nombre, mais qui sont autant de chef-d'œvures. Ce sont bien là les chansons du peuple russe. On y retrouve cette mélancolie qui en fait le trait caractéristique, cette tristesse navrante, ce débordement de

la vie (*oudale molodétzkaia*). Koltzoff a montré combien il y a de poésie cachée dans l'âme du peuple russe, et qu'après un long et profond sommeil, il y avait quelque chose qui s'agitait dans sa poitrine. Nous avons d'autres exemples de poètes, d'hommes d'état, d'artistes qui sont sortis du peuple, mais ils en sont sortis dans le sens littéral du mot, en brisant tout lien commun avec lui. Lomonossoff a été le fils d'un pêcheur de la mer Blanche. Il prit la fuite de la maison paternelle pour s'instruire, entra dans une école ecclésiastique et se rendit ensuite en Allemagne où il cessa d'être du peuple. Il n'y a rien de commun entre lui et la Russie agricole, si ce n'est le lien qui unit les individus de la même race. Koltzoff resta au milieu des troupeaux et des affaires de son père qui le détestait et qui, secondé de ses autres parents, lui rendit la vie si dure, qu'il en mourut en 1842. Koltzoff et Lermontoff ont débuté et sont morts vers la même époque. Après eux, la poesie russe devint muette.

Mais en prose l'activité redoubla et prit une autre direction.

Gogol, sans être du peuple comme Koltzoff, par sa condition, l'est par ses goûts et par la tournure de son esprit. Gogol est complètement indépendant de l'influence étrangère ; il ne connaissait aucune littérature, lorsqu'il s'était déjà fait un nom. Il sympathisait plutôt avec la vie du peuple qu'avec celle de la cour, ce qui est naturel de la part d'un Petit-Russien.

Le Petit-Russien, même annobli, ne rompt jamais aussi brusquement avec le peuple que le fait un Russe. Il aime son pays, son idiôme, les traditions de la Cosaquerie et des Hetmans. L'indépendance de l'Ukraine, sauvage et guerrière, mais républicaine et démocratique, s'était maintenue à travers les siècles jusqu'à Pierre Ier. Les Petits-Russiens tracassés par les Polonais, les Turcs et les Moscovites,

entraînés dans une guerre éternelle contre les Tartares de la Crimée, n'ont jamais succombé. La Petite-Russie, en s'unissant volontairement à la Grande, stipula des droits considérables en sa faveur. Le tzar Alexis jura de les observer. Pierre Ier, prétextant la trahison de Mazeppa, ne laissa debout qu'un simulacre de ces privilèges ; Élisabeth et Catherine y introduisirent le servage. Le pauvre pays protestait, mais comment pouvait-il s'opposer à cette avalanche fatale qui roulait du Nord jusqu'à la mer Noire, et couvrait tout ce qui portait le nom russe du même linceuil d'un esclavage uniforme et glacé? L'Ukraine subit le sort de Nowgorod, de Pskow, mais beaucoup plus tard, et un seul siècle de servitude n'a pu effacer tout ce qu'il y avait d'indépendant et de poétique dans ce brave peuple. Il y a là plus de développement individuel, plus de teinte locale que chez nous ; chez nous, un malheureux uniforme couvre indistinctement toute la vie populaire. Les hommes naissent pour se courber devant une fatalité injuste, et meurent sans traces, laissant leurs enfants recommencer la même vie désespérante. Notre peuple ne connaît pas son histoire, tandis que chaque village en Petite-Russie a sa légende. Le peuple russe ne se souvient que de Pougatcheff et de 1812.

Les nouvelles par lesquelles débuta Gogol forment une série de tableaux de mœurs et de paysages de la Petite-Russie d'une beauté réelle, pleine de gaîté, de grâce, de mouvement et d'amour. Des nouvelles pareilles sont impossibles dans la Grande-Russie, faute de sujet, d'original. Chez nous, les scènes populaires prennent de suite une face sombre et tragique qui oppresse le lecteur ; je dis tragique, seulement dans le sens de Laocoon. C'est le tragique d'un destin auquel l'homme succombe sans lutte. La douleur se change en rage et en désolation, le rire en ironie amère et haineuse. Qui peut lire sans frémir d'in-

dignation et de honte le roman magnifique "*Anton Goremyka*", et le chef-d'œuvre de J. Tourgueneff "*Récits du Chasseur ?*"

A mesure que Gogol sort de la Petite-Russie et s'approche de la Russie centrale, les images naïves et gracieuses disparaissent. Plus de héros demi-sauvage dans le genre de *Tarass Boulba* (*), plus de vieillard débonnaire et patriarchal qu'il a si bien dépeint dans les *Gens d'autrefois*. Sous le ciel moscovite, tout en lui devient sombre, brumeux, hostile. Il rit toujours, il rit même plus qu'auparavant, mais c'est d'un autre rire, et il n'y a que les gens d'une grande dureté de cœur ou d'une grande simplicité d'âme qui se soient laissé prendre à ce rire. Passant de ses Petits-Russiens et Cosaques aux Russes, Gogol laisse de côté le peuple, et s'arrête à ses deux ennemis les plus acharnés : le fonctionnaire et le seigneur. Jamais personne n'a fait avant lui, sur le *tchinovnik* russe, un cours si complet d'anatomie pathologique. Le rire sur les lèvres, il pénètre sans ménagement dans les replis les plus cachés de cette âme impure et maligne. La comédie de Gogol *Le Réviseur*, son roman *Les Ames Mortes*, sont, une terrible confession de la Russie contemporaine et qui font pendant aux révélations de Kachikine au XVII[me] siècle (‡).

L'empereur Nicolas se pâmait de rire en assistant aux représentations du *Réviseur !!!*

Le poète, désespéré de n'avoir produit que cette auguste hilarité et le rire suffisant des employés, parfaitement identiques avec ceux qu'il a représentés, quoique plus

(*) *Tarass Boulba*, *Les Gens d'autrefois* et encore quelques nouvelles de Gogol sont traduites en Français par M. Viardot. Il y a une traduction allemande des "*Ames mortes*".

(‡) Un diplomate russe du temps d'Alexis, père de Pierre I, qui avait émigré en Suède craignant les persécutions du tzar et qui a été décapité à Stockholm pour un assassinat.

protégés par la censure, crut devoir expliquer, dans une introduction, que sa comédie est non seulement très risible mais encore très triste,—"qu'il y a des larmes chaudes derrière son sourire."

Après le *Réviseur*, Gogol se tourna vers la noblesse campagnarde, et mit au grand jour cette population inconnue qui se tient derrière les coulisses, loin des chemins et des grandes villes, enfouie au fond des campagnes, cette Russie de gentillâtres, qui, sans bruit, toute au soin de leurs terres, couvent une corruption plus profonde que celle de l'Occident. Nous les vîmes, enfin, grâce à Gogol, quitter leurs manoirs, leurs maisons seigneuriales, et défiler devant nous sans masque, sans fard, toujours ivres et voraces, esclaves du pouvoir sans dignité, et tyrans de leurs serfs sans compassion ; suçant la vie et le sang du peuple avec le naturel et la naïveté de l'enfant qui se nourrit du sein de sa mère.

Les Ames Mortes secouèrent toute la Russie.

Une pareille accusation était nécessaire à la Russie contemporaine. C'est l'histoire de la maladie faite de main de maître. La poésie de Gogol est un cri de terreur et de honte, que pousse un homme dégradé par la vie banale, et qui voit tout-à-coup dans une glace ses traits abrutis. Mais pour qu'un cri pareil puisse s'échapper d'une poitrine, il faut qu'il y ait des parties saines et une grande force de réhabilitation. Celui qui avoue franchement ses faiblesses et ses défauts, sent qu'ils ne forment pas la substance de son être, qu'ils ne l'absorbent pas entièrement, qu'il y a encore en lui quelque chose qui échappe et résiste à la chute ; qu'il peut encore racheter le passé, et, non seulement relever la tête, mais devenir, comme dans la tragédie de Byron, Sardanapal héros de Sardanapal efféminé.

Là, nous nous trouvons de rechef face à face avec cette

grande question : où sont les preuves que le peuple russe puisse se relever et quelles sont les preuves du contraire? Cette question, ainsi que nous l'avons vu, avait préoccupé tous les hommes pensants, sans qu'aucun d'eux ait trouvé une solution.

Polevoï, qui encourageait les autres, ne croyait en rien; se serait-il autrement laissé décourager si vîte et aurait-il passé à l'ennemi, au premier revers? *La Bibliothèque de lecture* sauta à pieds joints par-dessus ce problême, tourna la question sans faire un effort pour la résoudre. La solution da Tchaadaeff n'en est pas une.

La poésie, la prose, l'art et l'histoire nous montraient la formation et le développement de ce milieu absurde, de ces mœurs blessantes, de ce pouvoir monstrueux, mais personne ne faisait voir d'issue. Fallait-il donc s'acclimater, comme le fit plus tard Gogol, ou courir au-devant de sa perte comme Lermontoff? Il était impossible de nous acclimater; il nous répugnait de périr; quelque chose disait au fond de notre cœur qu'il était trop tôt de s'en aller, il semblait qu'il y avait encore des âmes vivantes derrière *Les Ames Mortes.*

Et les questions reparaissaient avec plus d'intensité, tout ce qui espérait encore demandait une solution à tout prix.

Après l'année 1840, deux opinions absorbèrent l'attention publique. De la controverse scholastique elles passèrent bientôt dans la littérature, et de là, dans la société.

Nous parlons du panslavisme moscovite et de l'européisme russe.

La lutte entre ces deux opinions est close par la révolution de 1848. Ce fut la dernière polémique animée qui eût occupé le public, et par cela même elle a une certaine gravité. Nous lui consacrerons en conséquence le chapitre suivant.

VI.

PANSLAVISME MOSCOVITE
ET
EUROPÉISME RUSSE.

Le temps de la réaction contre la réforme de Pierre Ier était venu, non seulement pour le gouvernement, qui reculait devant son propre principe et reniait la civilisation occidentale, au nom de laquelle Pierre Ier avait foulé aux pieds la nationalité, mais encore pour les hommes que le gouvernement avait détachés du peuple, sous prétexte de civilisation, et qu'il commença à pendre lorsqu'ils furent civilisés.

Le retour aux idées nationales conduisait naturellement à une question dont le simple énoncé contenait déjà la réaction contre la période de Pétersbourg. Ne faut-il pas chercher une issue à la déplorable situation dans laquelle nous nous voyons, en nous rapprochant du peuple que nous méprisons sans le connaître ? Ne fallait-il pas revenir à un ordre de choses plus conforme au caractère slave et quitter la voie de la civilisation exotique et forcée ? Question grave et d'un intérêt actuel. Mais à peine fut-elle posée, qu'il se trouva un groupe d'hommes,

qui, donnant de suite une solution positive, formèrent un système exclusif dont ils firent, non seulement une doctrine, mais une religion. La logique de la réaction est rapide comme celle des révolutions.

La plus grande erreur des *Slavophiles* fut d'avoir vu une réponse dans la question même, et d'avoir confondu la possibilité avec la réalité. Ils pressentaient qu'ils étaient sur le chemin qui mène à de grandes vérités et qui doit changer notre manière d'envisager les évènements contemporains. Mais, au lieu d'aller en avant et de travailler, ils s'en tenaient à ce pressentiment. De cette manière, en faussant les faits, ils ont faussé leur propre entendement. Leur jugement n'était plus libre, ils ne voyaient plus de difficultés, tout leur paraissait résolu, tranché. Ils ne cherchaient pas la vérité mais des objections à leurs antagonistes.

Les passions se mêlèrent à la polémique. Les *Slavophiles* exaltés se ruèrent avec acharnement sur toute la période de Pétersbourg, sur tout ce qu'a fait Pierre le Grand, et enfin, sur tout ce qui était européisé, civilisé. On peut comprendre et justifier cet entraînement comme un acte d'opposition, mais par malheur, cette opposition alla trop loin, et se vit alors, d'une manière étrange, placée du côté du gouvernement contre ses propres aspirations à la liberté.

Après avoir décidé *à priori* que tout ce qui était venu *des Allemands* ne valait rien, que tout ce qui avait été introduit par Pierre I[er] était détestable, les *Slavophiles* revinrent à l'admiration des formes étroites de l'état moscovite et, abdiquant leur propre raison et leurs propres lumières, ils coururent s'abriter avec ferveur sous la croix de l'église grecque. Nous autres ne pouvions leur concéder de pareilles tendances, d'autant plus que les Slavophiles s'abusaient étrangement sur l'organisation de

l'état moscovite et prêtaient à l'orthodoxie grecque une importance qu'elle n'a jamais eue. Remplis d'indignation contre le despotisme, ils arrivaient à un esclavage politique et moral; avec toutes les sympathies pour la nationalité slave, ils sortaient, par une porte opposée, de cette même nationalité. L'orthodoxie grecque les entraînait vers le bysanthisme, et en effet, ils se dirigeaient rapidement vers cet abîme de stagnation dans lequel ont disparu les vestiges du monde ancien. Si les formes et l'esprit de l'Occident ne convenaient pas à la Russie, qu'y avait-il de commun entre elle et l'organisation du Bas-Empire? Où le lien organique entre les Slaves, barbares par jeunesse, et les Grecs, barbares par décrépitude s'est-il manifesté? Et enfin qu'est-ce que cette Bysance si ce n'est Rome, la Rome de la décadence, Rome sans réminiscences glorieuses, sans remords? Quels nouveaux principes Bysance a-t-elle apportés à l'histoire? Est-ce l'orthodoxie grecque? Mais elle n'est que le catholicisme apathique; les principes sont tellement les mêmes, qu'il a fallu sept siècles de controverses et de dissensions pour faire croire à des différences de principes. Est-ce l'organisation sociale? Mais elle était basée dans l'empire oriental sur l'autorité absolue, sur l'obéissance passive, sur l'absorption complète de l'individu par l'état, de l'état par l'empereur.

Est-ce qu'un tel état pouvait communiquer une vie nouvelle à un peuple jeune? Les Slaves occidentaux du Midi ont été dans un contact prolongé avec les Grecs du Bas-Empire, qu'est-ce qu'ils y ont gagné?

On a déjà oublié ce qu'étaient ces troupeaux d'hommes parqués par les empereurs grecs, sous la bénédiction des patriarches de Constantinople. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les lois de lèse-majesté, récemment si bien imitées par l'empereur Nicolas et son juriconsulte Hube, pour apprécier cette casuistique de la servitude, cette

philosophie de l'esclavage. Et ces lois ne concernaient que le temporel: venaient ensuite les lois canoniques qui réglaient les mouvemens, la forme des habits, la nourriture et le rire. On se figure ce que devenait l'homme pris dans le double filet de l'état et de l'église, continuellement tremblant et menacé, ici par le juge sans appel et le bourreau obéissant, là par le prêtre agissant au nom de Dieu et par les *épithemies* qui liaient dans ce monde et dans l'autre.

Où voit-on l'influence bienfaisante de l'église orientale? Quel est le peuple qu'elle ait civilisé ou emancipé parmi tous ceux qui l'ont acceptée, depuis le IVme siècle jusqu'à nos jours? Est-ce l'Arménie, la Géorgie, sont-ce les peuplades de l'Asie-Mineure, les pauvres habitants de Trébisonde? Est-ce enfin la Morée? On nous dira peut-être que l'église ne pouvait rien faire de ces peuples usés, corrompus, sans avenir. Mais les Slaves, race saine de corps et d'âme, y ont-ils gagné quelque chose? L'église orientale s'introduisait en Russie à l'époque florissante et sereine de Kiew, sous le grand prince Wladimir. Elle l'a conduite au temps triste et abject décrit par Kachikine, elle a béni et sanctionné toutes les mesures prises contre la liberté du peuple. Elle a enseigné aux tzars le despotisme bysantin, elle a prescrit au peuple une obéissance aveugle, même lorsqu'on l'attachait à la glèbe et qu'on le courbait au servage. Pierre-le-Grand paralysa l'influence du clergé; ce fut un de ses actes les plus importants; et l'on voudrait la ressusciter?

Le slavisme qui n'attendait le salut de la Russie que de la réhabilitation du régime bysantino-moscovite n'émancipait pas, mais liait; n'avancait pas, mais reculait. Les *Européens*, ainsi que les appelaient les Slavophiles, ne voulaient pas échanger un collier d'esclavage allemand contre un collier slavo-orthodoxe, ils voulaient se libérer

de tous les colliers possibles. Ils ne s'efforçaient pas de rayer les temps qui s'étaient écoulés depuis Pierre I[er], les efforts d'un siècle si dur, si rempli de fatigues. Ce qu'on avait obtenu par tant de souffrances, par des torrents de sang, ils ne voulaient pas l'abdiquer pour revenir à un ordre de choses étroit, à une nationalité exclusive, à une église stationnaire. Les Slavophiles avaient beau dire comme les légitimistes, qu'on pouvait en prendre le bon côté et laisser le mauvais. C'était une erreur fort grave, ils en commettaient une autre qui est commune à tous les réactionnaires. Adorateurs du principe historique, ils oubliaient constamment que tout ce qui s'était passé depuis Pierre I[er] était aussi de l'histoire, et qu'aucune force vivante, pour ne pas parler des revenans, ne pouvait effacer les faits accomplis, ni éliminer leurs suites.

Tel est le point de vue duquel partit une vive polémique contre les Slavophiles. A côté d'elle, les autres intérêts, qui se débattaient dans les journaux, descendirent au second rang. La question, en effet, était palpitante d'intérêt.

Sénkowsky lança une nuée de ses flèches les plus acerbes dans le camp des Slavophiles avec une adresse parfaite. Satisfait des éclats de rire qu'il provoqua contre ses victimes, il se retira avec orgueil. Il n'était pas fait pour une polémique sérieuse. Mais un autre journaliste releva *la mitaine* (*) des Slaves jetée à Moscou, et déroula bravement le drapeau de la civilisation européenne contre la lourde bannière, à l'image de la vierge bysantine, que portaient les Slavophiles.

Ce lutteur, qui parut à la tête des *Annales patriotiques*, ne prédisait pas de grands succès aux Slavophiles. C'était un homme de talent et d'énergie, qui avait, lui aussi, des convictions fanatiques, un homme audacieux, intolérant, irascible et nerveux: Bélinsky.

(*) Gants à un doigt (*roukawitza*) que portent les paysans.

Son propre développement est très-caratéristique pour le milieu dans lequel il a vécu. Né dans la famille d'un pauvre fonctionnaire d'une ville de province, il n'en emporta aucun souvenir consolant. Ses parents étaient durs, incultes, comme tous les gens de cette classe dépravée. Bélinsky avait dix ou onze ans, lorsque un jour son père, rentrant à la maison, se mit à le gronder. L'enfant voulut se justifier. Le père furieux le frappa, le renversa par terre. Le garçon se leva métamorphosé: l'offense, l'injustice avaient brisé en lui à la fois tous les liens de parenté. La pensée de la vengeance l'occupa long-temps; mais le sentiment de sa propre faiblesse la changea en cette haine contre toute autorité de famille qu'il conserva jusqu'à la mort.

C'est ainsi qu'a commencé l'éducation de Bélinsky. La famille l'émancipa par les mauvais procédés, la société par la misère. Jeune homme nerveux et maladif, peu préparé pour les études académiques, il ne fit rien à l'Université de Moscou, et, comme il y fut élevé aux frais de la couronne, on l'en exclut en disant : "Facultés faibles et point d'application." Avec cette note humiliante, le pauvre jeune homme entra dans la vie, c'est-à-dire, fut mis à la porte de l'Université au milieu d'une grande ville, sans un morceau de pain et sans les moyens d'en gagner. Il fit alors la rencontre de Stankéwitch et de ses amis qui le sauvèrent.

Stankéwitch, mort jeune il y a une dixaine d'années en Italie, n'a rien fait de ce qu'on inscrit dans l'histoire, et pourtant il y aurait de l'ingratitude à le passer sous silence, lorsqu'on parle du développement intellectuel en Russie.

Stankéwitch appartenait à ces natures larges et sympathiques dont l'existence seule exerce une grande action sur tout ce qui les entoure. Il a répandu, parmi la jeu-

nesse de Moscou, l'amour de la philosophie allemande, introduite à l'Université de cette ville par un professeur distingué, Pavloff. C'est Stankéwitch qui dirigea les études d'un cercle d'amis, qui reconnut le premier les facultés spéculatives de notre ami Bakounine et qui le poussa à l'étude de Hegel; c'est lui aussi qui rencontra Koltzoff dans le gouvernement de Voronej, l'amena à Moscou et l'encouragea.

Stankévitch apprécia à sa juste valeur l'esprit ardent et original de Bélinsky. Bientôt la Russie entière rendit justice au talent audacieux du publiciste taxé d'incapacité par le curateur de l'Université de Moscou.

Bélinsky se mit avec acharnement à l'étude de Hegel. Son ignorance de la langue allemande, loin de former un obstacle, ne fit que faciliter ses études : Bakounine et Stankéwitch se chargèrent de lui faire part de ce qu'ils savaient sur ce sujet et le firent avec tout l'entraînement de la jeunesse et toute la clarté de l'esprit russe. Il ne lui fallait au reste que des indices pour atteindre ses amis. Une fois maître du système de Hegel, il s'insurgea le premier entre ses adeptes moscovites, sinon contre Hegel lui-même, au moins contre la manière de l'entendre.

Bélinsky était complètement libre des influences que nous subissons lorsque nous ne savons pas nous en défendre. Séduits par la nouveauté, nous acceptons dans notre première jeunesse une foule de choses de mémoire, sans les vérifier par l'entendement. Ces réminiscences, que nous prenons pour des vérités acquises, lient notre indépendance. Bélinsky commença ses études par la philosophie, et cela à l'âge de vingt-cinq ans. Il aborda la science avec des questions sérieuses et une dialectique passionnée. Pour lui, les vérités, les résultats n'étaient ni des abstractions ni des jeux d'esprit, mais des questions de vie ou de mort ; libre de toute influence étrangère, il

entra dans la science avec plus de sincérité ; il ne chercha à rien sauver du feu de l'analyse et de la négation, et tout naturellement, il se révolta contre les demi-solutions, les conclusions timides et les lâches concessions.

Tout cela n'est plus nouveau, après le livre de Feurbach et la propagande faite par le journal d'Arnold Ruge, mais il faut se rapporter au temps antérieur à 1840. La philosophie hégelienne était alors sous le charme de ces tours de passe-passe dialectiques qui faisaient reparaître la religion dissoute et démolie par la *Phénoménologie* et la *Logique*, dans la *Philosophie de la Religion.* C'était le temps où l'on était encore enchanté que la langue philosophique eût atteint une telle perfection que les initiés voyaient l'athéisme là, où les profanes trouvaient la foi.

Cette obscurité préméditée, cette retenue circonspecte ne pouvaient manquer de provoquer une opposition acharnée de la part d'un homme sincère. Bélinsky, étranger à la scolastique, libre de la pruderie protestante et des convenances prussiennes, était indigné de cette science pudique, qui mettait une feuille de vigne sur ses vérités.

Un jour après avoir combattu pendant des heures entières le panthéisme timoré des Berlinois, Bélinsky se leva en disant de sa voix palpitante et convulsive : "Vous voulez me faire accroire que le but de l'homme soit d'amener l'esprit absolu à la conscience de lui-même, et vous vous contentez de ce rôle ; quant à moi, je ne suis pas assez imbécile pour servir d'organe involontaire à qui que ce soit. Si je pense, si je souffre, c'est pour moi-même. Votre esprit absolu, s'il existe, est pour moi un étranger. Je n'ai pas à le connaître, car je n'ai avec lui rien de commun."

Nous ne citons ces paroles que pour montrer encore une fois la tournure de l'esprit russe. Dès qu'on avait

commencé à prêcher l'absurdité du dualisme, le premier homme de talent en Russie qui s'occupât de la philosophie allemande s'aperçut qu'elle n'était réaliste que sur parole, qu'elle restait au fond une religion terrestre, une religion sans ciel, un couvent logique où on fuyait le monde pour se plonger dans les abstractions.

L'activité publique de Bélinsky ne date que de 1841. Il s'empara alors de la direction des *Annales patriotiques* de Pétersbourg et domina le journalisme pendant six années. Il tomba, comme un guerrier, avec le journalisme russe. Il est mort en 1848, exténué de fatigue, abreuvé de dégoûts et en proie à la plus grande misère.

Bélinsky a beaucoup fait pour la propagande. Toute la jeunesse studieuse se nourissait de ses articles: il forma le goût esthétique du public, il donna de la vigueur à la pensée. Sa critique pénétrait plus avant que celle de Polevoï, soulevant d'autres questions et d'autres doutes. On l'a peu apprécié; il y avait, lui vivant, trop d'amour-propres blessés, trop de vanités froissées; après sa mort, le gouvernement défendit d'écrire à son sujet, et c'est ce qui m'a déterminé à m'étendre sur lui plus que sur un autre.

Son style était souvent anguleux, mais toujours plein d'énergie. Il communiquait sa pensée comme il la concevait, avec passion. On sent dans chaque mot que cet homme écrit avec son sang, on sent combien il dépense et comme il se consume; maladif, irascible, il ne connaissait de limites ni à l'amour ni à la haine. Il était souvent entraîné, parfois même très-injuste, mais il resta toujours saintement sincère.

Une collision entre Bélinsky et les Slavophiles était inévitable.

Nous l'avons dit, c'était un des hommes les plus libres, n'étant lié ni par les croyances ni par les traditions; ne

dépendant pas de l'opinion publique et n'acceptant aucune autorité ; ne craignant ni la colère des amis, ni l'épouvante des *belles âmes*. Il était toujours, en sentinelle de la critique, prêt à dénoncer, à flétrir tout ce qu'il croyait réactionnaire. Comment pouvait-il donc laisser en paix les Slavophiles orthodoxes et ultrapatriotes, lui qui voyait de lourdes chaînes dans tout ce que les Slavophiles prenaient pour les liens les plus sacrés?

Parmi les Slavophiles il y eut des hommes de talent, des érudits, mais pas un seul publiciste ; leur revue (*Le Moscovite*) n'avait guère de succès. Les hommes de talent de ce parti n'écrivaient presque pas, les hommes incapables écrivaient toujours.

Les Slavophiles avaient sur les *Européens* un grand avantage, mais les avantages de ce genre sont pernicieux, ils défendaient l'orthodoxie et la nationalité, tandis que les *Européens* attaquaient l'une et l'autre ; ils pouvaient donc dire presque tout, sauf à recevoir une décoration, une pension, une place de précepteur à la cour ou de gentilhomme de la chambre. Bélinsky, au contraire, ne pouvait rien dire ; un mot trop transparent, une parole imprudente pouvaient le mener dans une casemate, compromettre le journal, le rédacteur et le censeur. Mais ce fut là même une raison pour laquelle toutes les sympathies furent acquises à l'écrivain téméraire qui, en face de la forteresse de Pierre et Paul, défendait l'indépendance, et les antiphathies furent pour ses adversaires qui montraient le poing abrités par le Kremlin et la cathédrale de l'Assomption, si bien protégés par les " Allemands " de Pétersbourg. Tout ce que Bélinsky et ses amis ne disaient pas, on le devinait, on le suppléait. Tout ce que disaient les Slaves paraissait ou peu délicat ou peu généreux.

Hâtons-nous d'ajouter que les Slavophiles n'ont cependant jamais été les partisans du gouvernement. Il y

a certainement, à Pétersbourg, des panslavistes impériaux et, à Moscou, des Slavophiles *ralliés*, comme il y a des patriotes russes parmi les Allemands de la Baltique et des Circassiens pacifiés au Caucase, mais on ne parle pas de telles gens. Ce sont des amateurs de la servitude qui prennent l'absolutisme pour la seule forme civilisée d'un gouvernement, qui, prêchent la supériorité des vins du Don sur les vins de la Côte-d'Or et le *russicisme* aux Slaves occidentaux, en remplissant leur âme de cette noble haine des Allemands et des Magyars qui a si bien servi les Windischgraetz et les Haynau. Le gouvernement, sans reconnaître leur doctrine officiellement, paie leurs frais de voyage et envoie à leurs amis tchekhs et croates les croix holsteinoises de Ste-Anne, préparant pour eux ces embrassements fraternels dans lesquels il a étouffé la Pologne.

Quant aux véritables Slavophiles, leur bon rapport avec le gouvernement était plutôt un malheur qu'un fait désiré. Mais telles sont les conséquences de toute doctrine basée sur l'autorité. Elle peut être révolutionnaire dans un sens, mais elle est nécessairemen conservatrice dans un autre et se trouve par conséquent dans la triste alternative de s'allier à son ennemi ou d'abandonner son principe. Une connivence avec son ennemi suffit pour réveiller la conscience.

Bélinsky et ses amis n'ont opposé aux Slaves ni une doctrine ni un système exclusif, mais une vive sympathie pour tout ce qui agitait l'homme contemporain ; un amour sans bornes pour la liberté de penser et une haine tout aussi forte contre tout ce qui l'entrave : l'autorité, la force ou la foi. Ils envisageaient la question russe et la question européenne d'une manière tout-à-fait opposée aux Slavophiles.

Il leur sembla qu'une des causes les plus graves de

l'esclavage où se trouvait la Russie était le manque de l'indépendance personnelle ; de là l'absence complète du respect de l'individu, du côté du gouvernement, et d'opposition, du côté des personnes ; de là le cynisme du pouvoir et la longanimité du peuple. L'avenir de la Russie sera d'un grand danger pour l'Europe et plein de malheurs pour elle-même, s'il n'entre des fermens émancipateurs dans le droit personnel. Un siècle encore du despotisme actuel, et toutes les bonnes qualités du peuple russe seront anéanties.

Par bonheur, la Russie avait une position extraordinaire, par rapport à cette grave question de l'individualité.

Pour l'homme de l'Occident, un des plus grands malheurs qui maintiennent l'esclavage, le paupérisme des masses et l'impuissance des révolutions, c'est l'asservissement moral ; ce n'est pas un manque du sentiment de l'individualité, mais le manque de clarté dans ce sentiment, faussé qu'il est par les antécédents historiques qui limitent l'indépendance individuelle. Les peuples de l'Europe ont donné tant d'âme et tant de sang pour les révolutions passées, qu'elles sont toujours présentes, et que l'individu ne peut faire un pas sans heurter des souvenirs, des *fueros* plus ou moins obligatoires et reconnus par lui-même ; toutes les questions ont déjà été résolues à demi ; les mobiles, les relations des hommes entre eux, les devoirs, les moralités et les crimes, tout est déterminé, et cela, non par une force majeure, mais en partie par l'assentiment des hommes. Il s'en suit que l'individu, au lieu de conserver sa liberté d'action, n'a qu'à se soumettre ou qu'à s'insurger. Ces normes sans appel, ces notions toutes faites traversent l'Océan et s'introduisent dans le pacte fondamental d'une république toute nouvelle ; elles survivent au roi guillotiné et se placent tranquillement sur les bancs des Jacobins et à la Convention. On a long-

temps pris cette masse de demi-vérités et de demi-préjugés pour des fondements solides et absolus de la vie sociale; pour des résultats immuables et supérieurs au doute. En effet, chacun d'eux a été un véritable progrès, une victoire pour son temps, mais de leur ensemble s'élevèrent peu à peu les murs d'une nouvelle prison. Les hommes pensans s'en aperçurent, au commencement de notre siècle, mais ils virent en même temps toute l'épaisseur de ces murs et tout ce qu'il fallait d'efforts pour les ébrêcher.

La Russie est dans une toute autre position. Les murs de sa prison sont en bois; élevés par la force brutale, ils céderont au premier choc. Une partie du peuple, reniant tout son passé avec Pierre Ier, a montré quelle puissance de négation elle possède; l'autre, restée étrangère à l'état actuel, a fléchi, mais n'a pas accepté le régime nouveau qui paraît être un bivouac temporaire. On obéit, parce qu'on craint, mais on ne croit pas.

Il était évident que, ni l'Europe occidentale, ni la Russie actuelle ne pouvaient aller plus loin dans leurs voies sans rejeter complètement leurs manières d'être politique et morale. Mais l'Europe, comme Nicodème, était trop riche pour sacrifier son grand avoir pour une espérance; les pêcheurs de l'Évangile n'avaient rien à regretter, il leur était facile de changer leurs filets contre une besace. Ce qu'ils avaient, c'était une âme vivante pouvant comprendre le Verbe.

Ce rapport à son passé et à celui de l'Europe dans lequel la Russie était placée, tout était nouveau, et paraissait très favorable au développement de l'indépendance personnelle. Au lieu d'en profiter, on vit paraître une doctrine qui dépouillait la Russie du seul avantage que son histoire lui avait légué. Haïssant, comme nous, le présent de la Russie, les Slavophiles voulaient emprunter au passé des liens dans le genre de ceux qui brident la

marche de l'Européen. Ils confondaient l'idée de l'individualité libre avec celle de l'égoïsme retréci ; ils la prenaient pour une idée *européenne*, occidentale, et, pour nous confondre avec les adorateurs aveugles de la lumière de l'Occident, ils nous présentaient continuellement le tableau terrible de la dissolution européenne, du marasme des peuples, de l'impuissance des révolutions, de l'approche d'une crise sombre et fatale. Tout cela était vrai, seulement ils avaient oublié de nommer ceux dont ils avaient appris toutes ces vérités.

L'Europe n'avait attendu ni la poésie de M. Khomiakoff, ni la prose des rédacteurs du *Moscovite* pour comprendre qu'elle était à la veille d'un cataclysme, d'une palingénésie ou d'une dissolution complète. La conscience du dépérissement de la société actuelle, c'est le Socialisme, et certes, ni St-Simon, ni Fourrier, ni ce Samson moderne qui, du fond de sa prison (*) fait trembler l'édifice européen, n'ont puisé leurs sentences foudroyantes contre l'Europe dans les écrits de Schaffarick, de Kolar ou de Miçkiewicz. Le saint-simonisme a été connu en Russie une dixaine d'années avant qu'il ait été question des Slavophiles.

Il n'est pas facile à l'Europe, disions-nous aux Slavophiles, de se défaire de son passé ; elle le conserve contrairement à ses intérêts, parce qu'elle sait à quel prix on achète les révolutions, et parce qu'il y a beaucoup de choses, dans son état actuel, qui lui sont chères et qui sont difficiles à remplacer. Il est facile de faire la critique de la réformation et de la révolution en lisant leur histoire, mais l'Europe les a dictées et les a écrites avec son propre sang. Elle s'est élevée dans ces grandes luttes par ses protestations, au nom de la liberté de la pensée et des droits de l'homme, à cette hauteur de conviction qu'elle ne sait peut-être pas réaliser. Nous autres, nous som-

(*) Proudhon était alors à Ste-Pélagie.

mes plus libres du passé, c'est un grand avantage, mais il oblige à plus de modestie. C'est une vertu par trop négative pour être méritoire, et il n'y a que l'ultraromantisme pour élever l'absence des vices au rang des bonnes actions. Nous sommes libres du passé, parce que notre passé est vide, pauvre, étroit. Il est impossible d'aimer des choses telles que le tzarisme moscovite ou l'impérialisme pétersbourgeois. On peut les expliquer, on peut trouver, au milieu d'eux, les germes d'un autre avenir, mais il faut avoir la tendance de leur échapper comme à des langes. Reprochant à l'Europe de ne pas savoir dépasser ses institutions, les Slavophiles non seulement ne disaient pas comment ils entendaient résoudre la grande antinomie de la liberté individuelle et de l'état, mais ils évitaient même d'entrer dans les détails de cette organisation politique slave, dont ils parlaient sans cesse. Sous ce rapport, ils se renfermaient dans la période de Kiew et s'en tenaient à la commune rurale. La période de Kiew n'a pas empêché celle de Moscou, ni la perte de toutes les libertés. La commune n'a pas sauvé le paysan du servage; loin de nier l'importance de la commune, nous tremblons pour elle, car, au fond, il n'y a rien de stable sans la liberté individuelle. L'Europe ne connaissant pas cette commune, ou l'ayant perdue dans les vicissitudes des siècles passés, l'a comprise, et la Russie, qui la possède depuis mille ans, ne la comprenait pas, tant que l'Europe n'était pas venue lui dire quel trésor elle recélait dans son sein. On a commencé à apprécier la commune slave lorsque le socialisme a commencé à se répandre. Nous défions les Slavophiles de nous prouver le contraire.

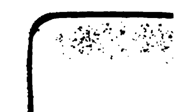
L'Europe n'a pas résolu l'antinomie entre l'individu et l'état, mais au moins elle en a posé la question. La Russie s'approche du problême d'un côté opposé, mais elle non plus ne l'a pas résolu. C'est en présence de cette question

que commence notre égalité. Nous avons plus d'espérances, car nous ne faisons que commencer, mais une espérance n'est une espérance, que parce qu'elle peut ne pas se réaliser.

Il ne faut pas trop se fier à l'avenir, ni dans l'histoire, ni dans la nature. Chaque fœtus n'atteint pas l'âge adulte, tout ce qui se meut dans l'âme ne se réalise pas, quoique tout aurait pu se développer dans d'autres circonstances.

Peut-on s'imaginer que les facultés qu'on trouve dans le peuple russe puissent se développer par la servitude, par l'obéissance passive, par le despotisme pétersbourgeois? Une longue servitude n'est pas un fait accidentel, elle correspond naturellement à quelque élément du caractère national. Cet élément peut être absorbé, vaincu par les autres, mais il peut vaincre aussi. Si la Russie peut s'accommoder avec l'ordre des choses existant, elle n'aura pas l'avenir que nous espérons. Si elle continue la route de Pétersbourg, ou si elle retourne à la tradition de Moscou, elle n'aura d'autre vocation que de se ruer sur l'Europe comme une horde demi-barbare et demi-corrompue, de dévaster les pays civilisés et de périr au milieu de la destruction générale.

Ne fallait-il donc pas chercher par tous les moyens à rappeler le peuple russe à la conscience de sa funeste position, ne fût-ce qu'en forme d'essai, pour se convaincre de l'impossibilité? Et qui donc devait le faire si ce n'est ceux qui représentaient l'intelligence du pays, ces organes du peuple par lesquels il cherchait à comprendre sa propre position? Que leur nombre soit grand ou petit, cela ne change rien. Pierre I[er] était seul, les Décembristes une poignée d'hommes. L'influence des individus n'est pas aussi minime qu'on est tenté de le croire, l'individu est une force vive, un ferment puissant dont l'action n'est même pas toujours paralysée par la mort. Que de fois



ne voit-on pas un mot, dit à propos, faire pencher la balance des peuples, déterminer ou clore des révolutions?

Au lieu de cela, que faisaient les Slavophiles? Ils prêchaient la soumission, cette première vertu de l'église grecque, cette base du tzarisme moscovite. Ils prêchaient le dédain de l'Occident qui seul pouvait encore éclairer l'abîme de la vie russe; ils prônaient enfin le passé, dont il fallait se défaire, au contraire, pour un avenir désormais commun à l'Orient et à l'Occident.

Il est évident qu'il fallait s'opposer à une pareille direction des esprits, la polémique se développa en effet de plus en plus. Elle dura jusqu'à l'année 1848 et atteignit son point culminant vers la fin de 1847, comme si l'on pressentait que, dans quelques mois, on ne pourrait discuter sur rien, en Russie, et que cette lutte devait pâlir devant la gravité des évènements.

Deux articles surtout exprimèrent les deux opinions contradictoires. L'un, sous le titre de "Développement juridique de la Russie," fut publié dans le *Contemporain*, à Pétersbourg. L'autre fut une longue réponse d'un Slavophile insérée dans le *Moscovite*. Le premier article était un exposé clair et énergique basé sur une étude approfondie du droit russe; il développait la pensée que le droit personnel en Russie n'avait jamais atteint une détermination juridique, que l'individu avait été toujours absorbé par la famille, par la commune, et plus tard, par l'état et par l'église. La position idéfinie de la personne menait, suivant l'auteur, au même vague dans les autres sphères de la vie politique. L'état profitait de ce manque de détermination pour empiéter sur les libertés, de sorte que l'histoire russe fut l'histoire du développement de l'autocratie et de l'autorité, comme l'histoire de l'Occident, est l'histoire du développement de la liberté et des droits.

Le danger du slavisme devient évident dans la réplique du *Moscovite* qui a puisé ses arguments dans les chroniques slaves, le catéchisme grec et le formalisme hégelien. L'auteur slavophile croit que le principe personnel était bien développé dans l'ancienne Russie, mais que la personne, éclairée par l'église grecque, possédait le don sublime de la résignation et transportait volontairement sa liberté sur la personne du prince. Le prince exprime la compassion, la bienveillance et l'individualité libre. Chacun abdiquait son autonomie personelle et la sauvait en même temps dans le représentant du principe individuel, le souverain.

Ce don d'abnégation et le don encore plus grand de ne pas en abuser formaient, selon l'auteur, un accord harmonieux entre le prince, la commune et l'individu; accord admirable qui ne trouve d'autre explication chez l'auteur que la présence extraordinaire du St-Esprit dans l'église bysantine.

Si les Slavophiles veulent représenter une opinion sérieuse, un côté réel de la conscience publique, une force enfin qui tend à se réaliser dans la vie russe, s'ils veulent quelque chose de plus que des disputes archéologiques et des controverses théologiques, nous avons le droit d'exiger d'eux l'abandon de cet abus immoral de mots, de cette dialectique dépravée. Nous disons abus immoral, parce qu'il se commet avec une parfaite connaissance de cause.

Que signifient ces solutions métaphoriques qui ne représentent que l'inverse de la question même? Pourquoi ces images, ces symboles, au lieu des choses? Est-ce que les Slavophiles ont étudié les annales du Bas-Empire pour s'inoculer cette lèpre bysantine? Nous ne sommes pas des Grecs du temps des Paléologues pour disputer de l'*opus operans* et de l'*opus operatum*, dans un temps où un avenir inconnu et immense frappe à notre porte.

Leur méthode philosophique n'est pas nouvelle, le côté droit des Hégeliens parlait de la même manière, il y a une quinzaine d'années ; il n'y a pas d'absurdité qu'on ne puisse faire entrer dans le moule d'une dialectique vide, en lui donnant un aspect profondément métaphysique. Il faut seulement ne pas savoir ou oublier que le contenu et la méthode ont un autre rapport que le plomb et le moule aux balles, et que le dualisme seul ne comprend pas la solidarité qui les lie. L'auteur en parlant du prince n'a fait que paraphraser la définition très connue que Hégel donne de l'esclavage, dans la *Phénoménologie* (*Herr und Knecht*). Mais il a oublié avec préméditation comment Hégel sort de ce degré inférieur de la conscience humaine. Il est à remarquer que ce jargon philosophique qui appartient par la forme à la science et par le contenu à la scolastique, se retrouve chez les jésuites. M. Montalembert, en répondant à une interpellation sur les cruautés commises par le gouvernement papal dans les prisons de Rome, a dit : Vous parlez des cruautés du pape, mais il ne peut pas être cruel, sa position le lui défend, lui, le vicaire de Jésus-Christ ne peut que pardonner, qu'être miséricordieux, et effectivement les papes pardonnent toujours. Le St. Père peut être attristé, il peut prier pour le coupable, mais il ne peut être implacable, etc. — A la demande si l'on applique la torture à Rome, l'on répond que le pape est clément ; au raisonnement que nous sommes tous esclaves, que le droit personnel n'est pas développé en Russie, l'on répond, nous l'avons sauvé en le plaçant sur la tête du prince. Dérision qui provoque le mépris de la parole humaine ! S'appuyer sur la religion n'est guère convenable, mais s'appuyer sur une religion obligatoire l'est encore moins. Chaque auteur a le droit incontestable de croire ce que bon lui semble ; mais avoir recours aux preuves théologiques dans une discussion

scientifique avec un homme qui tait sa religion, c'est manquer de convenances. Pourquoi s'abriter derrière un fort inexpugnable, contre lequel la moindre attaque mène au cachot ?

D'ailleurs, il est impossible de comprendre comment les Slavophiles, si leur religion leur est vraiment chère, n'ont pas de dégoût pour la méthode hypocrite de la *Philosophie de la religion*, cette réhabilitation faible et sans foi, ce plaidoyer froid et pâle, où la science orgueilleuse, après avoir mis au tombeau sa sœur, lui jette un sourire de condoléance ? Comment ont-ils le courage de traîner ce qu'ils ont de plus sacré, dans des disputes, où l'on ne l'estime pas et où l'on ne le tolère que par respect pour la police !

Ce n'est pas tout ; l'auteur de l'article s'en prend à ses adversaires d'une manière étrange pour leur manque de patriotisme, pour leur peu d'amour de la nation ; comme c'est un trait général parmi les Slavophiles, il faut en dire quelques mots. Ils prétendent au monopole du patriotisme, ils se croient plus russes que quiconque; ils nous reprochent continuellement notre indignation contre l'état actuel de la Russie, notre peu d'affection pour le peuple, nos paroles amères et pleines de colère, notre franchise qui consiste à faire voir le côté sombre de la vie russe.

Il semblerait pourtant qu'un parti qui s'expose à la potence, aux mines, à la confiscation des biens, à l'émigration ne manquait ni de patriotisme ni de conviction. Le 14 décembre n'a pas été, que nous sachions, l'œuvre des Slavophiles, toutes les persécutions ont été réservées à nous, le sort a jusqu'ici épargné les Slavophiles.

Eh bien, oui, il y a de la haine dans notre amour, nous sommes indignés, nous reprochons au peuple autant qu'au gouvernement l'état où nous nous trouvons ; nous ne crai-

gnons pas de dire les vérités les plus dures, mais nous les disons parce que nous aimons. Nous ne fuyons pas du présent dans le passé, car nous savons que la dernière page de l'histoire est l'état actuel. Nous ne fermons pas les oreilles aux cris de douleur du peuple, et nous avons le courage de constater, le cœur navré, combien l'esclavage le déprave ; cacher ces tristes résultats, ce n'est pas de l'amour, c'est de la vanité. Nous avons sous les yeux le servage et l'on nous accuse de calomnie, et l'on ne veu pas que le triste tableau du paysan pillé par la noblesse et le gouvernement, vendu presqu'au poids, dégradé par les verges, mis hors la loi, nous poursuive nuit et jour comme un remords, comme une acccusation ? Les Slavophiles aiment mieux lire les légendes du temps de Vladimir, ils veulent qu'on leur représente Lazare couvert non de plaies, mais d'étoffes de soie. Il faut élever pour eux comme pour Catherine des villages en carton et des jardins de coulisse le long des routes, de Pétersbourg jusque à la Crimée.

Le grand acte d'accusation que la littérature russe dresse contre la vie russe, cette négation complète et ardente de nos propres fautes, cette confession qui a horreur de notre passé, cette ironie amère qui fait rougir du présent, c'est notre espérance, c'est notre salut, l'élément progressif de la nature russe.

Et quelle est la signification des écrits de Gogol que les Slaves admirent avec tant d'exagération? Quelque autre a-t-il placé plus haut que lui le pilori auquel il a attaché la vie russe ?

L'auteur de l'article du *Moscovite* dit que Gogol " descendit comme un mineur dans ce monde sourd sans tonnerre ni secousses, immobile et égal, marais sans fond, qui entraîne doucement, mais sans retour, *tout ce qu'il*

y a de frais (c'est un Slavophile qui parle) ; il descendit comme un mineur qui a trouvé sous terre une veine qui n'a pas encore été entamée." Oui, Gogol a senti cette force, cette mine vierge sous la terre inculte. Peut-être même l'eût-il entamée, mais malheureusement il crut avant le temps avoir atteint le fond, et au lieu de continuer à déblayer, il se mit à chercher l'or. Qu'en est-il résulté ? Il commença à défendre ce qu'il avait démoli, à justifier le servage, et finit par se jeter aux pieds du représentant de la "bienveillance et de l'amour."

Que les Slavophiles méditent la chute de Gogol. Ils y trouveront plus de logique peut-être que de faiblesse. De l'humilité orthodoxe, de l'abnégation qui place son individualité dans celle du prince, à l'adoration de l'autocrate, il n'y a qu'un pas.

Et que peut-on faire pour la Russie quand on est du côté de l'empereur ? Les temps de Pierre, le grand tzar, sont passés; Pierre, le grand homme n'est plus au palais d'hiver, *il est en nous.*

Il est temps de comprendre cela et, quittant enfin une lutte désormais puérile, de nous réunir au nom de la Russie, mais au nom aussi de l'indépendance.

Chaque jour peut renverser le vieil édifice social de l'Europe, entraîner la Russie dans le courant orageux d'une immense révolution. Est-ce le temps de prolonger une querelle de famille et d'attendre que les évènemens nous dépassent, parce que nous n'avons préparé ni les conseils, ni les paroles qu'on attend peut-être de nous ?

Et n'avons-nous pas un champ ouvert à notre conciliation ?

Le socialisme qui partage si définitivement, si profondément l'Europe en deux camps ennemis, n'est-il pas accepté des Slavophiles comme de nous ? C'est le pont sur lequel nous pouvons nous donner la main.

ÉPILOGUE.

Pendant les sept ou huit dernières années avant la révolution de Février, les idées révolutionnaires allaient s'accroissant, grâce à la propagande et au travail interne qui prenait un essort de plus en plus considérable. Le gouvernement paraissait las de poursuites.

La grande question qui dominait toutes les autres et qui commençait à agiter le gouvernement, la noblesse et le peuple, c'était la question de l'émancipation des paysans. On sentait bien qu'il était impossible d'aller plus loin avec le carcan du servage au cou.

L'oukase du 2 avril 1842 qui *invitait* la noblesse à céder quelques droits aux paysans, en retour des redevances et des obligations qu'on avait stipulées de part et d'autre, prouve assez clairement, que le gouvernement voulait l'émancipation.

La noblesse des provinces s'en émut, se divisa en partis, prenant cause pour ou contre l'affranchissement. On se hasardait à parler de l'émancipation dans les réunions électorales. Le gouvernement permit à la noblesse, dans deux ou trois chefs-lieux, de nommer des comités pour aviser aux moyens d'affranchir les serfs. Une partie des seigneurs étaient exaspérés, ils ne voyaient dans cette grande question sociale qu'une attaque de leurs priviléges et de la propriété,

et s'opposaient à toute innovation, se sachant appuyés par l'entourage du tzar. La jeune noblesse voyait plus clair et calculait mieux. Ici, nous ne parlons pas de ces quelques individus pleins de dévoûment et d'abnégation, qui sont prêts à sacrifier leurs biens, pour effacer le mot dégradant de servage du front de la Russie et pour expier l'ignoble exploitation du paysan. Les enthousiastes ne peuvent jamais entraîner une classe entière, si ce n'est en pleine révolution, comme la noblesse française a été entraînée le 4 août 1792 par une généreuse minorité. La grande majorité des émancipateurs désiraient l'émancipation,non seulement parce qu'ils en comprenaient la justice, mais ausssi parce qu'ils en voyaient la nécessité. Ils voulaient régler l'émancipation à temps pour réduire au minimum les pertes. Ils voulaient prendre l'initiative pendant qu'ils avaient le pouvoir. S'opposer et rester les bras croisés était le moyen le plus sûr de voir l'empereur ou le peuple entrer dans la voie pour ne s'arrêter qu'à l'expropriation.

Le ministre des domaines publics, Kisseleff, le représentant de l'émancipation dans le sein du gouveruement et le ministre de l'intérieur Peroffsky, qui a tué l'oukase du 2 avril par ses commentaires, recevaient des projets de toutes les parties de l'empire. Bons ou mauvais, ces projets décélaient une grande préoccupation du pays.

A travers toute la divergence d'opinions et de vues, à travers toute la différence de position, d'intérêt de localité, un principe était admis sans contestation. Ni le gouvernement, ni la noblesse, ni le peuple ne pensaient à émanciper les paysans, *sans leurs terres*. On variait infiniment dans l'appréciation de la quote-part à concéder aux paysans, des conditions à leur imposer, mais personne ne parlait sérieusement d'une émancipation *dans le prolétariat*, si ce n'est quelques incurables adeptes de la vieille économie politique.

Créer une vingtaine de millions de prolétaires, c'était une perspective qui faisait, et pour cause, pâlir le gouvernement et les seigneurs. Et pourtant, du point de vue *de la religion de la propriété*, du droit absolu et imprescriptible de la possession et de l'usage illimité, il n'y avait aucun moyen de résoudre la question, sans une insurrection en masse des paysans, sans un ébranlement forcé de la possession territoriale : puisque les mutations des propriétés faites à main armée sont acceptées comme des faits accomplis dûment légalisés par l'économie politique.

Au prime abord, il paraît étrange que dans un pays dans lequel l'homme est presque *chose*, où il appartient au sol, où il fait partie de la propriété et se vend avec elle, l'idolâtrie de la propriété ait été la moins développée. On la défend avec ténacité chez nous, comme une proie, mais non comme un droit. Il était difficile d'enraciner une foi dans l'infaillibilité et la justice d'un droit dont les absurdités étaient évidentes pour les deux parties ; pour le seigneur qui *possédait* ses paysans, comme pour le paysan serf qui n'était pas le propriétaire de sa *possession*. On savait que l'origine des droits seigneuriaux était assez obscure ; on savait bien qu'une série de mesures arbitraires, mesures de police, avaient peu à peu asservi la Russie agricole à la Russie nobiliaire ; on pouvait donc s'imaginer une autre série de mesures qui l'émancipassent.

Le manque même de notions juridiques bien arrêtées, le vague dans les droits ne permettaient pas non plus aux idées de propriété de se consolider, de prendre corps. Le peuple russe n'a vécu que de la vie communale, il ne comprend ses droits et ses devoirs que par rapport à la commune. Hors d'elle il ne reconnaît pas de devoirs et ne voit que la violence. En s'y soumettant, il ne se soumet qu'à la force ; l'injustice flagrante d'une partie de la législation l'a amené au mépris de l'autre. L'inégalité

complète devant le tribunal, a tué en lui le germe du respect pour la légalité. Le Russe, à quelque classe qu'il appartienne, enfreint la loi, partout où il peut le faire impunément ; le gouvernement agit de même. C'est pénible et triste pour le moment, mais il y a un avantage immense pour l'avenir.

En Russie, derrière l'état visible il n'y a pas d'état invisible, qui ne soit que l'apothéose, la transfiguration de l'ordre de choses existant, il n'y a pas d'idéal impossible qui ne coïncide jamais avec la réalité, tout en la promettant toujours. Il n'y a rien derrière les pallissades où une force supérieure nous tient en état de siège. La possibilité d'une révolution en Russie se réduit à une question de force matérielle. C'est ce qui fait de ce pays, sans les autres causes que celles que nous avons mentionnées, le sol le mieux préparé pour une régénération sociale.

Nous avons dit que, dès l'apparition du St. Simonisme, après 1830, le socialisme fit une grande impression sur les esprits, à Moscou. On voyait dans cette doctrine l'expression d'un sentiment plus intime que dans les doctrines politiques, habitué qu'on était aux communes, aux partages des terres, aux associations ouvrières. Témoins de l'abus le plus exorbitant du droit de propriété, nous étions moins froissés par le socialisme que le bourgeois occidental.

Peu à peu les productions littéraires se pénétraient de tendances et d'inspirations socialistes. Les romans et les nouvelles, même les écrits des Slavophiles protestaient contre la société actuelle, d'un point de vue qui était plus que politique. Il suffit de citer le roman de Dostoeffski, *Les pauvres gens*.

A Moscou le socialisme marchait de front avec la philosophie de Hégel. L'alliance de la philosophie moderne et du socialisme n'est pas difficile à concevoir, pourtant ce n'est que dans ce dernier temps que les Allemands ont

accepté la solidarité entre la science et la révolution, non qu'ils ne la comprissent pas auparavant, mais parce que le socialisme, comme tout ce qui est pratique, ne les intéressait pas. Les Allemands pouvaient être profondément radicaux dans la science en restant conservateurs dans leurs actions, poètes sur papier et bourgeois dans la vie. Le dualisme nous est, au contraire, antipathique. Le socialisme nous paraissait être le syllogisme le plus naturel de la philosophie, l'application de la logique à l'état.

Il est à remarquer qu'à Pétersbourg le socialisme revêtait un autre caractère. Là, les idées révolutionnaires ont toujours été plus pratiques qu'à Moscou ; leur fanatisme froid est celui des mathématiciens ; à Pétersbourg on aime la régularité, la discipline, l'application. Pendant qu'on dispute à Moscou, on s'associe à Pétersbourg. La franc-maçonnerie et le mysticisme avaient leurs adeptes les plus ardents dans cette dernière ville, c'est là que se publiait le *Messager de Sion*, organe de la société biblique. La conjuration du 14 décembre a mûri à Pétersbourg, elle ne se serait jamais assez développée à Moscou pour descendre sur la place publique. A Moscou, il est très-difficile de s'entendre ; les individualités sont trop capricieuses et trop épanouies. A Moscou, il y a plus d'éléments poétiques, plus d'érudition et avec cela plus de nonchalance, de laisser-aller, plus de paroles inutiles, plus de divergence d'opinions. Le St. Simonisme vague, religieux et en même temps analytique allait merveilleusement bien aux Moscovites. Après l'avoir étudié, ils passaient tout naturellement à Proudhon, comme de Hégel à Feuerbach.

Le Fouriérisme plus que le St. Simonisme convient à la jeunesse studieuse de Pétersbourg. Le Fouriérisme, qui ne tendait qu'à une réalisation immédiate, qui voulait l'application pratique, qui rêvait, lui aussi, mais qui ap-

puyait ses rêves sur des calculs arithmétiques, qui cachait sa poésie sous le titre d'industrie et son amour de liberté sous l'embrigadement des ouvriers, le Fouriérisme devait trouver un écho à Pétersbourg. La phalanstère n'est autre chose qu'une commune russe et une caserne de travailleurs, une colonie militaire sur le pied civil, un régiment industrieux. On a remarqué que l'opposition qui lutte de front avec un gouvernement a toujours quelque chose de son caractère mais en sens inverse. Et je crois bien qu'il y a quelque fond de vérité dans la crainte que le gouvernement russe commence à avoir du communisme : le communisme c'est l'autocratie russe renversée.

Pétersbourg dévancera Moscou, au nom de ces opinions tranchées, bornées peut-être, mais actives et pratiques. L'honneur de l'initiative lui appartiendra avec Varsovie, mais si le tzarisme succombe, le centre de la liberté sera dans le cœur de la nation, à Moscou.

L'avortement complet de la révolution en France, la malheureuse issue de la révolution de Vienne et la fin comique de celle de Berlin furent en Russie le commencement d'une réaction redoublée. Tout fut paralysé de nouveau, le projet de l'émancipation des serfs abandonné et remplacé par celui de fermer toutes les Universités ; on créa une double censure et de nouvelles difficultés à la remise des passeports pour les pays étrangers. On poursuivit les journaux, les livres, les paroles, les costumes, les femmes et les enfants.

En 1849 une nouvelle phalange de jeunes gens héroïques est allée en prison, et de là aux travaux forcés et en Sibérie. (*) Une terreur accablante abattit tous les germes, fit

(*) Nous faisons allusion à la société de Pétrochewsky. Des jeunes gens se réunissaient chez lui pour débattre des questions sociales. Ce club avait existé quelques années déjà, lorsque, au début de la campagne de Hongrie, le gouvernement résolut à lui donner les proportions d'une vaste conjuration et fit multiplier les arrestations.

courber toutes les têtes, la vie intellectuelle se cacha de nouveau ou ne laissa percer que la frayeur qu'une désolation muette, et depuis chaque nouvelle qui venait de la Russie remplissait l'âme de désolation et d'une profonde tristesse.

Nous ne nous arrêterons point à ce tableau lugubre d'une lutte inégale où chaque fois la pensée est écrasée par la force. Il n'y a là rien de nouveau, c'est ce procès interminable qui traverse toute l'histoire et qui aboutit de temps en temps à la ciguë, à la croix, aux autodafés, aux fusillades, aux pendaisons et aux déportations.

Quoiqu'on dise, les moyens que le gouvernement emploie, moyens cruels, ne sont pas cependant de force à étouffer tous les germes du progrès. Ils font périr beaucoup de personnes dans des souffrances morales terribles, mais nous devions nous y attendre, et certes ces mesures réveillent plus de gens qu'ils n'en désarment.

Pour étouffer réellement en Russie, le principe révolutionnaire, la conscience de la position et la tendance d'en sortir, il faudrait que l'Europe entrât encore plus avant dans les principes et dans les voies du gouvernement de Pétersbourg, que son retour à l'absolutisme fut plus complet. Il faudrait effacer le mot de "*République*" du frontispice de la France, ce mot terrible, lors-même qu'il est un mensonge et une dérision. Il faut arracher à l'Allemagne le droit imprudemment concédé de la parole libre. Le lendemain de la journée où un gendarme prussien, aidé d'un Croate, aura cassé les dernières presses sur le piédestal de la statue de Guttemberg traînée dans la boue par des frères ignorantins ; où, à Paris, sur la place de la

Il ne trouva que des opinions là où il cherchait des complots, ce qui ne l'empêcha pas de faire condamner *tous* les accusés à la peine de mort, afin de se donner la gloire de la GRACE. Le tzar commua leur peine en celle des mines, de l'exil ou de soldat. On cite parmi eux Spechneff, Grigorieff, Dostoeffsky, Kaschkine, Holovinsky, Monbelli, etc.

révolution, un bourreau, béni par le Pape, aura brûlé les œuvres des philosophes français, le lendemain de cette journée, l'omnipotence du tzar aura atteint son apogée.

Ceci est-il possible ?

Qui peut dire de nos jours ce qui est possible et ce qui ne l'est pas ? Le combat n'est pas fini, la lutte continue.

L'avenir de la Russie n'a jamais été plus étroitement uni à l'avenir de l'Europe qu'il ne l'est aujourd'hui. On a vu nos espérances—mais nous ne voudrions répondre de rien, non par vanité puérile, de crainte que l'avenir ne nous donnât un démenti, mais par impossibilité de prévoir quelque chose dans une question dont la solution ne dépend pas exclusivement des données intérieures.

D'un côté, le gouvernement russe n'est pas russe, mais en général despotique et rétrograde. Il est plus allemand que russe, comme le disent les Slavophiles, et c'est là ce qui explique la sympathie et l'amour avec lequel les autres gouvernements se tournent vers lui. Pétersbourg, c'est la nouvelle Rome, la Rome de l'esclavage universel, la métropole de l'absolutisme, voilà pourquoi l'empereur de Russie fraternise avec l'empereur d'Autriche et lui aide à opprimer les Slaves. Le principe de son pouvoir n'est pas national, et l'absolutisme est plus cosmopolite que la révolution.

D'un autre côté, les espérances et les aspirations de la Russie révolutionnaire coïncident avec les espérances et les aspirations de l'Europe révolutionnaire et anticipent sur leur alliance dans l'avenir. L'élément national que la Russie apporte, c'est la fraîcheur de la jeunesse et une tendance naturelle vers les institutions socialistes.

L'impasse où sont arrivés les états de l'Europe est manifeste. Il leur faut nécessairement s'élancer vigoureusement en avant ou reculer plus qu'ils ne le font. Les anthithèses sont trop inexorables, les questions trop tranchées et trop mûries par les souffrances et les haines

pour pouvoir s'arrêter à des demi-solutions, à des transactions paisibles entre l'autorité et la liberté. Mais s'il n'y a pas de salut pour les états dans la forme dans laquelle ils existent, le genre de leur mort peut être bien différent. La mort peut venir par la palingénésie ou par la putréfaction, par la révolution ou par la réaction. Le conservatisme qui n'a d'autre but que la conservation d'un *statu quo* usé, est aussi destructif que la révolution. Il anéantit le vieil ordre, non pas par le feu ardent de l'inflammation, mais par le feu lent du marasme.

Si le conservatisme a le dessus en Europe, le pouvoir impérial en Russie non seulement écrasera la civilisation, mais il anéantira toute la classe d'hommes civilisés, et puis......

Et puis, nous voilà devant une question toute nouvelle, devant un avenir mystérieux. L'autocratie, après avoir triomphé de la civilisation, se trouvera face à face avec un soulèvement de paysans, avec une révolte colossale dans le genre de celle de Pougatscheff. La moitié de la force du gouvernement de Pétersbourg est basée sur la civilisation et sur la profonde division qu'il a fomentée, entre les classes civilisées et les paysans. Le gouvernement s'appuie constamment sur les premières, c'est dans le sein de la noblesse qu'il prend les moyens, les hommes et les conseils. En brisant dans ses mains un instrument si essentiel, l'empereur redevient *tzar*, mail il ne suffira pas pour cela de laisser pousser la barbe et de revêtir le *zipoun*. La maison Holstein-Gotorp est trop allemande, trop pédantesque, trop apprise pour se jeter franchement dans les bras d'un nationalisme à demi-sauvage, pour se mettre à la tête d'un mouvement populaire qui ne voudra au commencement que régler ses comptes avec la noblesse, qu'étendre les institutions de la commune rurale à toutes les propriétés, aux villes, à l'état entier.

Nous avons vu une monarchie entourée d'institutions républicaines, mais notre imagination se refuse à concevoir un empereur de Russie entouré d'institutions communistes.

Avant que cet avenir éloigné se réalise, il s'accomplira bien des choses et l'influence de la Russie impériale ne sera pas moins funeste pour l'Europe réactionnaire que l'influence de cette dernière le sera pour la Russie. C'est elle, c'est cette Russie soldatesque qui veut, par les baïonnettes, mettre une fin aux questions qui agitent le monde. C'est elle qui mugit et gronde comme la mer aux portes du monde civilisé, toujours prête à déborder, toujours frémissante du désir d'envahir, comme si elle n'avait rien à faire chez elle, comme si des remords et des vertiges troublaient l'esprit de ses souverains.

La réaction seule peut ouvrir ces portes. Ce sont les Habsbourg et les Hohenzollern qui solliciteront l'aide fraternelle de l'armée russe et la guideront an cœur de l'Europe.

C'est alors que le grand parti de l'ordre verra ce que c'est qu'un *gouvernement fort*, ce que c'est que le respect de l'autorité. Nous conseillons aux petits princes de l'Allemagne d'étudier dès à présent le sort des princes royaux de la Géorgie, auxquels on a donné à Pétersbourg un peu d'argent, le titre d'Altesse et le droit d'avoir une couronne royale sur leur voiture. L'Europe révolutionnaire, au contraire, ne peut être vaincue par la Russie impériale. Elle sauvera la Russie d'une crise affreuse et elle se sauvera elle-même de la Russie.

Le gouvernement russe, après avoir travaillé vingt ans, est parvenu à allier d'une manière indissoluble la Russie à l'Europe révolutionnaire.

Il n'y a plus de frontières entre la Russie et la Pologne.

Or donc, l'Europe sait ce que c'est que la Pologne, cette nation abandonnée de tout le monde dans une lutte inégale, qui depuis, a versée à flots son sang sur tous les

champs de bataille où il s'est agi de conquérir la liberté d'un peuple quelconque. On connaît ce peuple qui, après avoir succombé sous le nombre, a traversé l'Europe en triomphateur plutôt qu'en vaincu, et s'est dispersé dans les autres peuples pour leur enseigner, malheureusement sans succès, l'art de succomber sans fléchir, sans s'avilir et sans perdre la foi. Eh bien, on peut anéantir la Pologne, mais non pas l'asservir, on peut exécuter la menace de Nicolas de ne laisser sur la place de Varsovie qu'une inscription et un tas de pierres, mais la rendre esclave, à l'instar des provinces paisibles de la Baltique, c'est impossible.

Confondant la Pologne avec la Russie, le gouvernement a élevé un pont immense pour le passage solennel des idées révolutionnaires, un pont qui commence à la Vistule et finit à la Mer Noire.

La Pologne est censée morte, mais à chaque appel elle répond " Présente, " comme l'a dit, en 1848, l'orateur d'une députation polonaise. Elle ne doit pas bouger, sans être sûre de ses voisins occidentaux, car elle en a assez de la sympathie de Napoléon et des célèbres paroles de Louis-Philippe " La nationalité polonaise ne périra pas. "

Ce n'est pas de la Pologne, ce n'est pas de la Russie que nous doutons, c'est de l'Europe. Si nous avions quelque foi dans les peuples d'Occident, avec quel empressement eussions-nous dit aux Polonais :

"Votre sort, frères, est pire que le nôtre, vous avez beaucoup souffert, patience encore; un grand avenir est au bout de vos malheurs. Vous tirerez une vengeance sublime, vous aiderez à l'émancipation de ce peuple par les mains duquel on a rivé vos fers. Dans vos ennemis, au nom du tzar et de l'autocratie, vous reconnaîtrez vos frères, au nom de l'indépendance et de la liberté."

ANNEXE

SUR LA COMMUNE RURALE EN RUSSIE.

La commune rurale russe subsiste de temps immémorial, et les formes s'en retrouvent assez semblables chez toutes les tribus slaves. Là, où elle n'existe pas, elle a succombé sous l'influence germanique. Chez les Serbes, les Bulgares et les Monténégrins, elle s'est conservée plus pure encore qu'en Russie. La commune rurale représente pour ainsi dire l'unité sociale, une personne morale, l'état n'a jamais dû aller au-delà; elle est le propriétaire, la personne à imposer ; elle est responsable pour tous et pour chacun, et par suite elle est autonome en tout ce qui concerne ses affaires intérieures.

Son principe économique est l'anthitèse parfaite de la célèbre maxime de Malthus : elle laisse chacun sans exception prendre place à sa table. La terre appartient à la commune et non à ses membres en particulier ; à ceux-ci appartient le droit inviolable d'avoir autant de terre que chaque autre membre en possède au-dedans de la même commune ; cette terre lui est donnée comme possession sa vie durant ; il ne peut et n'a pas besoin non plus de la léguer par héritage. Son fils, aussitôt qu'il a atteint l'âge d'homme, a le droit, même du vivant de son père, de réclamer de la commune une portion de terre. Si le père a beaucoup d'enfants, ils reçoivent après avoir atteint la majorité chacun une portion de terre; d'un autre côté, à la mort de chacun des membres de la famille, la terre revient à la commune.

Il arrive fréquemment que des vieillards très-âgés rendent leur terre et acquièrent par là le droit de ne point payer d'impôts. Un paysan, qui quitte pour quelque temps sa commune, ne perd pas pour cela ses droits à la terre ; ce n'est que par l'exil prononcé par la commune (ou le gouvernement) qu'on peut la lui retirer, et la commune ne peut prendre part à une pareille décision que par un vote unanime ; elle n'a cependant recours à ce moyen que dans les cas extrêmes. Enfin, un paysan perd aussi ce droit dans le cas où, sur sa demande, il est affranchi de l'union communale. Il est alors autorisé seulement à prendre avec lui son bien mobilier, rarement lui permet-on de disposer de sa maison ou de la transporter. De cette sorte, le prolétariat rural est chose impossible.

Chacun de ceux qui possèdent une terre dans la commuue, c'est-à-dire chaque individu majeur et imposé, a voix dans les intérêts de la commune. L'ancien du village et ses adjoints sont choisis dans une réunion générale. On procède de même pour décider les procès entre les différentes communes, pour partager la terre et pour répartir les impôts. (Car c'est essentiellement la terre qui paie et non la personne. Le gouvernement compte seulement les têtes ; la commune fait sa distribution de la somme totale en prenant pour unité le travailleur actif, c'est-à-dire le travailleur qui a une terre à son usage).

L'ancien (le *starost*) a une grande autorité sur chaque membre, mais non sur la commune ; pour peu que celle-ci soit unie, elle peut très-bien contrebalancer le pouvoir de l'ancien, l'obliger même à renoncer à sa place s'il ne veut pas se plier à leurs vœux. Le cercle de son activité est d'ailleurs exclusivemeut administratif ; toutes les questions qui ne sont pas purement de police sont résolues, ou d'après les coutumes en vigueur, ou par le conseil des pères de famille, des chefs de maison ou enfin par la réunion générale. M. Haxthausen (*) a commis une grande erreur en disant que le président administre despotique-

(*) Dans un ouvrage très-intéressant, mais frénétiquement réactionnaire sur la *Russie agricole* qu'il a publié, en 1847, en allemand et en français.

ment la commune. Il ne peut agir despotiquement que si toute la commune est pour lui.

Cette erreur a conduit Haxthausen à voir dans ce starost l'image de l'autorité impériale. L'autorité impériale, résultat de la centralisation moscovite et de la réforme de Pétersbourg, n'a pas de contre-poids, tandis que l'autorité du starost dépend de la commune.

Que l'on considère maintenant que chaque russe qui n'est point citadin ou noble, doit appartenir à une commune, et que le nombre des habitants des villes, par rapport à la population des campagnes, est extrêmement restreint et l'impossibilité d'un prolétariat nombreux devient évidente. Le plus grand nombre des travailleurs des villes appartient aux communes rurales pauvres, surtout à celles qui ont peu de terre ; mais, comme il a été dit, ils ne perdent pas leurs droits dans la commune ; ainsi les fabricans doivent nécessairement payer aux travailleurs un peu plus que ne leur rapporterait le travail des champs.

Souvent ces travailleurs se rendent dans les villes pour l'hiver seulement, d'autres y restent pendant des années ; ces derniers forment entre eux de grandes associations de travailleurs ; c'est une sorte de commune rurale mobilisée. Ils vont de ville en ville (les métiers sont presque libres), et leur nombre réuni dans la même association s'élève souvent jusqu'à plusieurs centaines, quelquefois même jusqu'à mille ; il en est ainsi, par exemple, des charpentiers et des maçons à Pétersbourg et à Moscou, et des voituriers sur les grandes routes. Le produit de leur travail est administré par des directeurs choisis, et partagé d'après l'avis de tous dans des assemblées générales.

Le seigneur peut réduire la terre concedée aux paysans, il peut choisir pour lui le meilleur sol ; il peut agrandir ses bien-fonds, et, par là, le travail du paysan ; il peut augmenter les impôts, mais il ne peut pas refuser aux paysans une portion de terre suffisante, et la terre, une fois appartenant à la commune, demeure complètement sous l'administration communale, la même en principe que

celle qui régit les terres libres ; le seigneur ne se mêle jamais dans ses affaires.

On a vu des seigneurs qui voulaient introduire le système européen du partage parcellaire des terres et la propriété privée. Ces tentatives provenaient pour la plupart de la noblesse des provinces de la Baltique ; mais elles échouèrent toutes, et finirent généralement par le massacre des seigneurs ou par l'incendie de leurs châteaux ; car tel est le moyen national auquel le paysan russe a recours pour faire connaître qu'il proteste (*).

L'effroyable histoire de l'introduction des colonies militaires a montré ce que c'est que le paysan russe quand on l'attaque dans sa dernière forteresse. Le *libéral* Alexandre fit emporter les villages d'assaut ; l'exaspération des paysans grandit jusqu'à la fureur la plus tragique ; ils égorgèrent leurs enfans pour les soustraire aux institutions absurdes qui leur étaient imposées par la baïonnette et la mitraille. Le gouvernement, furieux de cette résistance, poursuivit ces hommes héroïques ; il les fit battre de verges jusqu'à la mort, et, malgré toutes ces cruautés et ces horreurs, il ne put rien obtenir. La sanglante insurrection de la Staraia Roussa, en 1831, a montré combien peu ce malheureux peuple se laisse dompter.

On dit que tous les peuples sauvages ont aussi commencé par une commune analogue ; qu'elle a existé chez les Germains et les Celtes dans son complet développement, qu'on la trouve aux Indes, mais on ajoute que partout elle a dû disparaître avec les commencemens de la civilisation.

La commune germaine et celtique est tombée devant deux idées sociales complètement opposée à la vie communale ; la féodalité et le droit romain. Nous, par bonheur, nous nous presentons, avec notre commune, à une époque où la civilisation anti-communale aboutit à l'im-

(*) Par les documens que publie le ministère de l'intérieur, on voit que généralement chaque année, déjà avant la dernière révolution de 1848, 60 à 70 seigneurs fonciers furent massacrés par leurs paysans. N'est-ce pas là une protestation permanente contre cette autorité illégale.

possibilité absolue de se dégager, par ses principes, de la contradiction entre le droit individuel et le droit social.

Mais, dit-on, par ce partage continu du sol, la vie communale trouvera sa limite naturelle dans l'accroissement de la population. Quelque grave en apparence que soit cette objection, il suffit, pour l'écarter, de répondre que la Russie possède encore des terres pour tout un siècle, et que, dans cent ans, la brûlante question de possession et de propriété sera résolue d'une façon ou d'autre.

Beaucoup d'écrivains, et parmi eux Haxthausen, disent que, suite de cette instabilité dans la possession, la culture du sol ne s'améliore point; cela peut bien être ; mais les amateurs agronomes oublient que l'amélioration de l'agriculture, dans le système occidental de la possession, laisse la plus grande partie de la population dans une profonde misère, et je ne crois pas que la fortune croissante de quelques fermiers et le progrès de l'agriculture comme art, puissent être considérés, par l'agronomie elle-même, comme un juste dédommagement de l'horrible situation du prolétariat affamé.

La Russie agreste se pliant à tout en apparence, n'a réellement rien accepté de la réforme de Pierre Ier. Il sentait cette résistance passive ; il n'aimait pas le paysan russe et n'entendait rien non plus à sa manière de vivre. Il fortifia, avec une légéreté coupable, les droits de la noblesse et resserra la chaîne du servage ; dès lors, le paysan se renferma plus étroitement que jamais au sein de sa commune, et ne s'en écartait qu'en jetant autour de lui des regards défiants ; il voit dans l'officier de police et le juge un ennemi, il voit dans le seigneur terrien une puissance brutale, contre laquelle il ne pouvait rien faire.

Il commença dès lors à désigner par le mot *malheureux*, tout condamné par la loi ; à mentir sous le serment et à nier tout, quand il était interrogé par un homme qui se présentait en uniforme et qui lui semblait le représentant du gouvernemenf allemand. Cent cinquante ans, loin de le réconcilier avec le nouvel ordre de choses, l'en ont encore éloigné davantage.

Le paysan russe a beaucoup supporté, beaucoup souffert, il souffre beaucoup à cette heure, mais il est resté lui-même. Quoique isolé dans sa petite commune, sans liaison avec les siens tous dispersés sur cette immense étendue du pays, il a trouvé dans une résistance passive et dans la force de son caractère, les moyens de se conserver; il a courbé profondément la tête, et le malheur a passé souvent au-dessus de lui sans le toucher; voilà pourquoi, malgré sa position, le paysan russe possède tant d'agilité, tant d'intelligence et de beauté, qu'à cet égard il a excité l'étonnement de Custine et d'Haxthausen.

FIN.

Imprimerie de la Société Démocratique Polonaise.
LONDRES, 38, Regent Square, Gray's Inn.

Mes amis de la Centralisation Démocratique Polonaise veulent bien faire une seconde édition de mon ouvrage "SUR LE DÉVELOPPEMENT DES IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES EN RUSSIE.

J'attache une importance toute particulière à ce fait. Cette édition sera un nouveau témoignage public de l'alliance fraternelle de la Pologne révolutionnaire avec les révolutionnaires russes.

A. H.

A NOTRE AMI

MICHEL BAKOUNINE.

INTRODUCTION.

Dich stört nicht im Innern
Zu lebendiger Zeit,
Unnützes erinnern
Und vergeblicher Streit.
GŒTHE.

.... Je quittai la Russie au milieu d'un hiver froid, neigeux, par une petite route de traverse, peu fréquentée et qui ne sert qu'à relier le gouvernement de Pskow à la Livonie. Ces deux contrées qui se touchent, ayant peu de rapports entre elles, éloignées de toute influence extérieure, offrent un contraste qui ne se présente nulle autre part avec tant de nudité, nous dirons même avec tant d'exagération.

C'est un défrichement à côté d'un enterrement, c'est la veille touchant le lendemain, c'est une germination pénible et une agonie difficile. D'un côté tout sent la chaux, rien n'est terminé, rien n'est encore habitable, partout des bois de construction, des murs nus; de l'autre, tout sent le

moisi, tout tombe en ruines, tout devient inhabitable, partout fentes, débris et décombres.

Entre les bois de sapin saupoudrés de neige, dans de grandes plaines, apparaissaient les petits villages russes; ils se détachaient brusquement sur un fond d'une blancheur éblouissante. L'aspect de ces pauvres communes rurales a quelque chose de profondément touchant pour moi. Les maisonnettes se pressent l'une l'autre, aimant mieux brûler ensemble que de s'éparpiller. Les champs sans haies ni clôtures, se perdent dans un lointain infini derrière les maisons. La petite cabane pour l'individu, pour la famille; la terre à tout le monde, à la commune.

Le paysan qui habite ces maisonnettes est resté dans le même état où les armées nomades de Tchengis-Chan le surprirent. Les évènements des derniers siècles ont passé au-dessus de sa tête, sans même éveiller son insouciance. C'est une existence intermédiaire entre la géologie et l'histoire, c'est une formation, qui a un caractère, une manière d'être, une physiologie—mais non une biographie. Le paysan rebâtit, au bout de deux ou trois générations, sa maisonette en bois de sapin, qui dépérit peu à peu, sans laisser plus de traces que le paysan lui-même.

Parlez lui cependant, et vous verrez de suite si c'est le déclin ou l'enfance, la barbarie qui suit la mort ou la barbarie qui précède la vie. Mais d'abord parlez lui sa langue, rassurez-le, montrez-lui que vous n'êtes pas son ennemi. Je suis bien loin de blâmer la crainte du paysan russe à l'en-

droit de l'homme civilisé. L'homme civilisé qu'il voit est ou son seigneur, ou un employé du gouvernement. Eh bien, le paysan se méfie de lui, le regarde d'un œil sombre, le salue profondément et s'éloigne de lui, mais il ne l'estime pas. Il ne craint pas en lui une nature supérieure, mais une force majeure. Il est vaincu, mais il n'est point laquais. Sa langue rude, démocratique et patriarchale, n'a pas reçu l'éducation des anti-chambres. Ses traits d'une beauté mâle, ont résisté au double servage du tzar et du seigneur. Le paysan de la Grande et de la Petite Russie a un esprit très délié et cette vivacité presque méridionale qu'on s'étonne de trouver au Nord. Il parle bien et beaucoup; l'habitude d'être toujours avec ses voisins l'a rendu communicatif.

.... Arrivés à l'un des derniers relais russes, nous attendions les chevaux de poste dans une petite pièce, chauffée comme une serre. La femme du maître de poste, sale, mal-peignée et criarde, nous forçait de prendre du thé. Fatigué de contempler une gravure—très intéressante—qui ornait le mur au-dessus d'un sopha en cuir, je fus enchanté d'entendre du bruit devant la maison.

Pourtant, avant de quitter la gravure, j'en dois faire connaître le sujet, qui est très caractéristique. Apparemment elle appartenait aux temps qui suivirent le règne de Pierre Ier. C'était lui, assis devant une table couverte de mets et de flacons. Le prince Mentchikoff, s'inclinant profondément, lui présentait et lui offrait une jeune personne—la future impératrice Catherine I. L'inscription di-

sait : "Le bon sujet cède ce qu'il a de plus précieux à son Tzar bien-aimé."

Je me repens encore aujourd'hui de n'avoir pas acheté cette gravure...

Je sortis pour m'enquérir de ce qui excitait le tumulte. Un officier se démenait devant un groupe de Yamchiks (postillons), injuriant tout le monde, criant à tue-tête. Les yamchiks le regardaient faire avec cette ironique impassibilité, qui est le propre des paysans russes. Derrière l'officier se tenait le maître de poste, fortement aviné ; il criait aussi, mais en même temps il faisait, des yeux, des signes d'intelligence aux paysans.

— "Où est le Starost? où est le Starost?" criait l'officier écumant de rage.

— "Où est le Starost?"..... répétaient quelques paysans avec une tranquillité apathique, qui ferait endiabler un saint.—Mais voilà que le Starost n'y est pas,—trois hommes sont allés le chercher.—Au cabaret, il n'y est pas, chez sa marraine, non plus. —Où peut-il être le Starost? c'est étonnant."

Il était certain que le Starost était présent, qu'il était là, dans le groupe.

— "Les brigands", criait le maître de poste.— "Ah! les brigands, ils ne veulent pas chercher le Starost."

— "Et vous, répliqua l'officier, quel maître de poste êtes-vous donc? C'est ainsi qu'on vous obéit. Vous représentez bien l'autorité! Je ferai un rapport, j'écrirai moi-même au comte Adlerberg (ministre de la poste), je le connais personnellement."

— "Épargnez un père de famille, vingt-trois ans de services, médaille pour la prise de Warna, deux blessures, une balle d'outre en outre, décoration pour un service irréprochable de vingt ans," répétait machinalement le maître de poste, sans être trop effrayé.

Comme l'affaire n'avançait pas, l'officier s'en prit à un jeune garçon de seize à dix-sept ans.— "Comment, dit-il, tu me ris au nez, tu me ris au nez! Je t'apprendrai à ne pas respecter les épaulettes"—et il s'élança sur le jeune homme; celui-ci, esquivant le coup de poing dont l'officier le menaçait, se mit à courir; l'officier voulut le poursuivre, mais la neige était si profonde, qu'il s'enfonça jusqu'aux genoux. Les paysans éclatèrent de rire. — "Mais c'est une révolte!—c'est une révolte!" cria l'officier, et il ordonnait impérieusement au jeune garçon, qui grimpait comme une écureuil à la cîme d'un arbre, de descendre.— "Non, répondit l'autre, je ne descendrai pas,—tu me battras..."—"Descends, mauvais garnement, descends," ajoutait le maître de poste. Le jeune homme secouait la tête.

— "Voilà! continua le maître de poste, parlant à l'officier, votre grâce, vous pouvez juger par vous-même maintenant, à quels hommes nous avons à faire depuis le matin jusqu'au soir — pires que des Turcs! — Quand est-ce que Dieu me délivrera de cet enfer? je n'y reste qu'à cause des trois années qui me manquent pour la pension.— Mais, votre grâce, soyez tranquille, je viendrai à bout de ces brigands-là, et ils vous meneront même

sans argent. J'enverrai de suite chercher le commissaire du district, il ne demeure pas loin ; huit lieues d'ici—pas même, sept et demi. En attendant, si votre grâce voulait prendre un peu de thé?...."

— "Mais, est-ce que vous êtes fou par hasard, lui dit l'officier d'un ton de désespoir? Comment voulez-vous que je perde mon temps à attendre le commissaire? Donnez-moi des chevaux, donnez-moi des chevaux...."

Ma voiture était attelée ; je ne sais pas comment l'histoire s'est terminée. Mais on peut être sûr que l'officier a été floué. Mon postillon souriait tout le long de la route. L'histoire de l'officier lui trottait dans la tête. — "C'est une tête chaude, l'officier", lui dis-je. — "Cela ne fait rien. Il n'est pas le premier; nous avons bien vu, dès le commencement, qu'il se fatigüerait bientôt."

...... Il suffit d'un trajet de deux heures pour entrer dans un autre monde. C'est comme un changement à vue au théâtre. Le terrain devient plus accidenté, même légèrement montagneux, le chemin serpente, — ce n'est plus cette ligne droite, infinie, tracée sur un océan de neige, que Miçkewitz a si bien décrit.

La première maison de poste livonienne était située sur une montagne. J'entrai dans la "Passagier Stube." Il régnait autant de propreté, autant d'ordre dans cette chambre, que si on l'eût peinte la veille, ou qu'on attendît une visite le lendemain. Du sable sur le parquet, des géraniums et des rosmarins sur les fenêtres, un piano de quatre

octaves et demi dans un coin, une bible luthérienne sur une table, couverte d'une nappe blanche. Parmi quelques lithographies et dans un cadre un peu plus riche il y avait un imprimé. C'était "an meinen lieben Fritz," une espèce de testament idyllique écrit par Frédéric Guillaume III, pour son fils.

Le maître de poste, vieillard débonnaire, avec cet air d'une naïveté béate qui n'appartient qu'aux Allemands, avait endossé pour moi son habit gris, orné de boutons en nacre. Voyant que je lisais le testament, il s'approcha et commença respectueusement un entretien, me donnant à chaque instant les titres de "baron, de freyherr, de hochwolgeboren." Il me dit, entr'autres choses, "qu'il n'avait jamais pu lire, sans avoir des larmes aux yeux, les touchantes paroles du bon roi défunt!"

Comme le maître de poste disait que le vent faisait pressentir une nuit très orageuse et me conseillait de rester jusqu'au matin, je voulus voir ce qui en était et je sortis dans la rue. Une bise forte et glacée soufflait entre les rameaux dénudés des arbres, les secouant avec violence. De temps à autre, les nuages chassés par le vent découvraient le croissant d'une lune pâle, et on voyait alors une tour à demi-ruinée, reste d'un château tombé en ruines. Sous une porte écrasée, qui menait autrefois au château, étaient assis une dixaine de Finnois, petits de taille, rabougris ,chétifs, les cheveux blonds de lin. Leur langue, pour nous complètement étrangère, étonnait mes oreilles d'une manière désagréable. Au-dessus de la porte était cloué

un aigle empaillé. Un jeune homme, blond et svelte, la moustache retroussée, le fusil derrière le dos, apparut et disparut en un instant. Il était dans un petit traîneau qu'il conduisait lui-même. L'attelage de son cheval, au lieu de se parer de l'arc en bois russe, faisait résonner une vingtaine de clochettes; un levrier courait après le traîneau, flairant la terre gelée.

En Livonie, en Courlande, il n'y a pas de villages pareils à ceux de la Russie. Ce sont des fermes disséminées autour d'un château. Les cabanes des paysans sont éparses; la commune russe n'existe pas ici. Un pauvre peuple, bon, mais peu doué, évidemment sans avenir, écrasé par une servitude séculaire, débris d'une population fossile qui est submergé sous les flots des autres races, habite ces fermes. La distance entre les Allemands et les Finnois est immense; la civilisation germaine, il faut le dire, était bien peu communicative. Les Finnois de ces contrées sont restés à demi-sauvages, après tant de siècles de co-existence et de rapports continuels avec les Allemands. C'est l'empereur Nicolas qui a pensé le premier à leur éducation — à sa manière bien entendu—il en a fait des Grecs orthodoxes.

Mais c'est à Riga, dans ces rues sombres et étroites, dans cette ville de priviléges, de corps de métiers, de "Zünfte", d'esprit hanséatique et luthérien, où le commerce lui-meme est arriéré et stationnaire, où la population russe appartient aux dissidents rétrogrades, qui se sont expatriés il y a deux siècles, trouvant le régime du tzar Alexis

trop révolutionnaire, et le patriarche Nicon, novateur trop audacieux; c'est là que j'ai compris toute la différence entre le monde que je venais de quitter et celui dans lequel j'entrais.

Des Juifs décharnés, couverts d'une calotte en velours noir, aux jambes fines, en culottes courtes, chaussés de bas de coton et de souliers découverts au plus fort d'un hiver baltique; des négociants allemands avec un air de majesté sénatoriale, qui vous engage à prendre un autre chemin, pour ne pas les rencontrer.... On ne parle au casino, au club, que des monopoles concédés à la ville en 1600, des franchises octroyées en 1450, des dernières innovations faites en 1701.....

Les Allemands de la Baltique, fils d'une civilisation ancienne, se sont, il y a des siècles, détachés du grand mouvement historique; ils prirent alors un pli invariable, ils s'arrêtèrent à ce qu'ils étaient, sans rien acquérir depuis; ils mirent l'ordre, la règle, la mesure dans leurs idées et dans leurs affaires pour n'en jamais dévier. Il est évident dès lors qu'ils doivent détester le vague, l'exagération, le désordre qui règnent, non seulement dans les lois, mais même dans les mœurs russes.

Nous ne sommes point parvenus à une stabilité déterminée, nous la cherchons, nous aspirons à un ordre social plus conforme à notre nature et nous restons dans un provisoire arbitraire, le détestant et l'acceptant, voulant nous en défaire et le subissant à contre cœur. Eux au contraire ils sont de véritables conservateurs, ils ont beaucoup perdu, et ils craignent de perdre le reste. Nous n'avons

qu'à gagner, nous n'avons rien à perdre. Nous obéissons par contrainte, nous prenons les lois qui nous régissent pour des prohibitions, pour des entraves et nous les enfreignons lorsque nous le pouvons ou l'osons ; sous ce rapport point de scrupule. Chez eux, au contraire, une partie de la loi est prise au sérieux ; l'enfreindre serait un crime à leurs propres yeux. Cette partie soutient l'autre, dont l'absurdité est évidente pour tous.

Ils ont une moralité fixe — nous, un instinct moral.

Ils ont sur nous l'avantage d'avoir des règles positives, élaborées ; ils appartiennent à la grande civilisation européenne. Nous avons sur eux l'avantage des forces robustes, d'une certaine latitude d'espérances. Là où ils sont arrêtés par leur conscience, nous sommes arrêtés par un gendarme. Arithmétiquement faibles, nous cédons ; leur faiblesse est une faiblesse algébrique, elle est dans la formule même.

Nous les froissons profondément par notre laisser-aller, par notre conduite, par le peu de ménagement des formes, par l'étalage de nos passions demi barbares et demi corrompues. Ils nous ennuient mortellement par leur pédantisme bourgeois, par leur purisme affecté, par leur conduite irréprochablement mesquine.

Chez eux enfin un homme qui dépense plus de la moitié de ses revenus est taxé de fils prodigue, de dissipateur. Un homme qui se borne chez nous à ne manger que ses revenus est consideré comme un monstre d'avarice....

— Cette antithèse si tranchée, presqu'exagerée, comme nous l'avons dit nous-mêmes, entre la Russie et les provinces Baltiques, se retrouve, quant au fond, entre le monde slave et l'Europe.

Il y a pourtant cette différence, c'est que dans le monde Slave, il y a un élément de civilisation occidentale à la surface, et dans le monde Européen un élément complètement barbare à la base, tandis que les paysans de Pskow n'ont absolument rien de civilisé et que les allemands Baltiques recouvrent, non pas une population barbare et homogène, mais une population en décadence et complètement hétérogène.

Les peuples germano-latins ont produit deux histoires, ont créé deux mondes dans le temps et deux mondes dans l'espace. Ils se sont usés deux fois. Il est très possible qu'ils aient assez de sève, assez de puissance pour une troisième métamorphose — mais elle ne pourra se faire par les formes sociales existantes, ces formes étant en contradiction flagrante avec la pensée révolutionnaire. Nous avons déjà vu que, pour que les grandes idées de la civilisation européenne se réalisent, il leur faut traverser l'Océan et chercher un sol moins encombré de ruines.

Au contraire, toute l'existence passée des peuples slaves porte un caractère de commencement, d'une prise de possession, de croissance et D'APTITUDE. Ils ne font qu'entrer dans le grand fleuve de l'histoire. Ils n'ont jamais eu un développement conforme à leur nature, à leur génie, à leurs aspira-

tions. Quelles sont ces aspirations? Nous le verrons dans la suite. Je me borne à dire qu'elles ne sont pas formulées comme théories, mais qu'elles existent dans la vie populaire, dans ses chants et ses légendes, qu'elles préexistent dans le HABITUS — de toutes les races slaves. C'est un instinct, un entraînement naturel, constant, fort, mais confus, mêlé à des élucubrations nationales et religieuses plutôt qu'une conception raisonnnée, arrêtée.

L'histoire des Slaves est pauvre.

A l'exception de la Pologne, les Slaves appartiennent plus à la géographie qu'à l'histoire.

Il y a un peuple Slave qui n'a vraiment existé que durant une lutte — la guerre des Taborites.

Il y en a un autre qui n'a fait que tracer ses limites, que poser des jalons, que préparer sa place et relier par une une unité forcée, provisoire la sixième partie du globe terrestre qu'il a fièrement prise pour son arène.......

.......Ces peuples si peu remarqués dans leur passé, si peu connus dans leur présent, n'ont-ils pas quelques droits sur l'avenir?

Nous sommes loin de penser que l'avenir appartienne à toutes les races qui n'ont rien fait, et qui n'ont que beaucoup souffert.

Mais il peut bien appartenir à celles d'entre elles, qui sans titre, et sans y être invitées, prennent hardiment leur place dans le grand concile des nations actives; qui forcent l'entrée de l'histoire, qui se mêlent de toutes les affaires, poussées par une

activité dévorante ; qui occupent toutes les imaginations et se précipitent à corps perdu dans le courant de l'aorte historique.

Il y a, dans l'apparition de certains peuples quelque chose qui arrête le penseur, le fait méditer, le rend inquiet comme s'il sentait une nouvelle mine souterraine, une nouvelle force, une fermentation sourde qui cherche à soulever la croûte, à déborder ; comme s'il entendait dans un lointain inconnu, des pas de géants qui se rapprochent de plus en plus.

Tel est le rôle de la Russie depuis Pierre Ier.

Il y a moins d'un siècle, la France contestait encore le titre d'empereur aux tzars, et maintenant il ne s'agit plus du TITRE mais bien du FAIT de la domination Russe qui s'étend jusqu'au Rhin(*) qui descend jusqu'au Bosphore, et qui recule d'un autre côté jusqu'à l'Océan Pacifique.

Quel est le sens de ces prétentions arrogantes — de ces concessions pitoyables ?

Sont-ce des Huns, qui accourent pour en finir avec Rome et se perdre ensuite parmi les cadavres ? — Ou des Osmanlis qui veulent essayer encore une fois, si la chrétienté occidentale est mûre pour la tombe ?

Est-ce enfin une catastrophe, un cataclisme, une

(*) L'Allemagne n'existe que de nom. Ce sont des provinces *Baltiques*, auxquelles on a laissé quelques droits illusoires, par exemple celui d'être non seulement sujets de Nicolas, mais en même temps sujets de leurs petits princes. Ces jours derniers, les journaux annonçaient l'arrivée "de la grande duchesse Olga—*avec son mari* le prince royal de Wurtemberg." Personne ne s'étonna de voir cette phrase anti-salique.